BnF Gallica

Voyages d'un étudiant dans les cinq parties du monde : ouvrage destiné à faciliter l'étude de la géographie aux jeunes [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Depping, Georges Bernard (1784-1853). Auteur du texte. Voyages d'un étudiant dans les cinq parties du monde : ouvrage destiné à faciliter l'étude de la géographie aux jeunes gens. Tome 2 / par M. Depping. 1835.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

RE
27

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

G

22627

VOYAGES

D'UN ÉTUDIANT

DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE.

©

PARIS. — IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET
RUE DU COLOMBIER, N. 30.

RIO JANEIRO

VOYAGES

D'UN ÉTUDIANT

DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE,

OUVRAGE

DESTINÉ A FACILITER L'ÉTUDE DE LA GÉOGRAPHIE
AUX JEUNES GENS,

PAR G.-B. DEPPING.

NOUVELLE ÉDITION, ORNÉE DE VUES ET DE CARTES.

Tome second.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

A PARIS,
CHEZ DELAMARCHE,
INGÉNIEUR MÉCANICIEN POUR LES GLOBES ET SPHÈRES,
RUE DU JARDINET, N° 12.

1835.

RIO JANEIRO

VOYAGES

D'UN ÉTUDIANT

DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE,

OUVRAGE

DESTINÉ A FACILITER L'ÉTUDE DE LA GÉOGRAPHIE

AUX JEUNES GENS,

PAR G.-B. DEPPING.

NOUVELLE ÉDITION, ORNÉE DE VUES ET DE CARTES.

Tome second.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

A PARIS,

CHEZ DELAMARCHE,

INGÉNIEUR MÉCANICIEN POUR LES GLOBES ET SPHÈRES,

RUE DU JARDINET, n° 12.

1835.

BIBLIOTHEQUE ROYALE
1

Tome II. page 1.

Longitude du Méridien de Paris.

AFRIQUE

1835

Lieues communes.

Lieues Marines.

Equateur ou Ligne Equinoxiale

Tropique du Capricorne

Cap de Bonne Espérance

Tropique du Cancer

ATLANTIQUE

ÉTHIOPIE

ZAHARA ou GRAND DÉSERT

BARBARIE

Pays des Dattes

MÉDITERRANÉE

MER ROUGE

ARABIE

ASIE

PERSE

MER CASPIENNE

ASIE MINEURE

TRIPOLI

Désert de Libye

EGYPTE

FEZZAN

Nomades

Touaryk Nomades

Tibbo

Kaouar

Tuat

Touat

Tabaou

Agadès

Timbuctou

Gambadi

Borgou

Bourroum

Bournou

Affano

Kanem

Baghermeh

Dongola

Nubie Turque

Chaigré

la Mecque

Médine

Drahia

Tripoli

Tunis

Alger

Oran

Lisbonne

ESPAGNE

Dét de Gibraltar

Iles Canaries

Iles Açores

Monachimmes

Gualata

Ouadelmis

Iles du Cap Vert

SÉNÉGAL

Jalofes

Foulahs

Sarem

SOUDAN ou NIGRITIE

NUBIE

SENNAAR

Fazoql

Dar-Fertit

Dar-Kouli

Dar-Negres

Kordofan

Darfour

Baghermeh

Abyssinie

Gallas

Berbères

Golfe de Guinée

Côtes du Vent

Côtes d'Or

Dahomé

BENIN

Biafra

Golfe de Biafra

Calbongas

Pongo

COLFE DE GUINÉE

Mujaco

Bomba

Donka

Mts de la Lune

Galles

Jedo

Machidas

Ajan

Gingiro

Moluas

MICOCCO

Manzel

Fungeno

CONGO

S. Salvador

ANGOLA

Cassange

Dongui

Malemba

CIMBEBAS

Ohila

BUTUA

MONOMOTAPA

BOROROS

NIMEAMEY ou MANO-EMUGI

ZANGUEBAR

Mozambique

Canal de Mozambique

MADAGASCAR

DES INDES

MER D'OMAN

Ormus

Kerman

Candahar

Herat

Balkh

Bassora

Lar

Ispahan

Téhéran

Astrabad

Mesched

Kostak

Mascate

Socotora

Bab-el-mandeb

Moka

Sana

Aden

Zanzibar

Mozambique

Ste Hélène

Ascension

Iles de France

Bourbon

Cap de Bonne Espérance

HOTTENTOTS

Boschemens

Roua-Hottentots

Natal

Caffres

Terre de Natal

Terre des Grenouilles

Terre des Aiguilles

Terre de Nuyts

Terre de Leeuwin

Terre de Diemen

Terre de Witt

Terre de Nuyts

Terre de Leeuwin

Terre de Diemen

Terre de Witt

voici ce que j'en appris des Arabes du bâtiment, qui avaient visité ce pays.

La côte est stérile et hérissée de rochers : de malheureux Européens qui y ont fait naufrage, y ont rencontré des peuplades sauvages, et en partie très-féroces ; étant musulmanes, elles portent une grande haine aux chrétiens. L'intérieur de l'Abyssinie, qui touche, du côté du midi, aux montagnes dites de la *Lune*, où le Nil prend sa source, et qui s'étend de là, vers le nord, jusqu'à la Nubie, est un pays immense, et ayant un climat extrêmement chaud ; aux ardeurs d'un été brûlant succède une saison orageuse, pendant laquelle il ne cesse de pleuvoir abondamment. Un air plus tempéré et quelquefois même assez vif règne sur les montagnes élevées, qui sont en partie bien cultivées. Une terre d'une grande fécondité donne aux Abyssins d'abondantes récoltes de froment, d'orge, de dourrah et de coton ; ils ont aussi d'excellens raisins, mais ils n'en retirent point de vin. C'est avec le miel et le grain qu'ils font des boissons enivrantes. L'Abyssinie produit de beaux fruits, tels que pêches, oranges, citrons, grenades et amandes ; des palmiers, dont les larges feuilles servent à tapisser les chambres, ornent les campagnes ; l'espèce appelée chou-palmiste fournit une nourriture substantielle.

Ce pays, arrosé par le Nil, qui y prend sa source et y forme des cataractes, ainsi que par

différentes rivières, abonde d'ailleurs en pâturages qui nourrissent une quantité prodigieuse de bestiaux dont on mange la chair toute crue ; le lait des vaches fait aussi partie de la nourriture des habitans.

On voit des bœufs qui sont d'une grosseur monstrueuse ; les Abyssins ont d'excellens chevaux, des mulets qui servent de monture aux voyageurs, surtout dans les montagnes, des chameaux dont l'usage est plus ordinaire dans les plaines, des gazelles, etc. On trouve aussi chez eux beaucoup d'éléphans sauvages, mais on ne les approvoise point comme en Asie : on est obligé de se garantir des lions, des tigres et des léopards, des panthères et de plusieurs autres sortes d'animaux cruels ; des hippopotames et des crocodiles infestent les rivières. Les sauterelles sont encore un fléau pour ce pays ; quelquefois elles occasionent la disette en consumant tous les fruits de la terre, mais elles sont dévorées à leur tour par les habitans qui les font sécher d'abord en monceaux. Les mines de l'Abyssinie renferment de l'or et d'autres métaux ; la poudre d'or sert de monnaie comme dans l'intérieur de l'Afrique.

Les Abyssins diffèrent de teint comme d'origine. Il y en a de noirs, de basanés et d'olivâtres : leur habillement est communément en coton ; les riches portent du coton blanc de l'Inde et des bijoux

en argent. Presque tout le commerce est entre les mains des Musulmans, qui tissent aussi les étoffes de coton. Les villes et les villages des Abyssins ne se composent que de cabanes et de huttes; les femmes sont obligées de travailler comme des esclaves.

La plus grande partie de la population professe le christianisme, mais elle n'en connaît guère que les cérémonies ecclésiastiques, et n'en est pas moins barbare; elle a conservé beaucoup d'usages de l'ancienne église grecque, surtout les longs jeûnes. Il y a des monastères où les reclus vivent du travail de leurs mains : le nombre de leurs prêtres est très-considérable; ils chôment le samedi comme le dimanche. Beaucoup d'Abyssins ont embrassé le mahométisme.

Ceux qui gouvernent les divers états de l'Abyssinie sont des *Négus* ou *Itsa*, c'est-à-dire des rois, et des *Ras*, c'est-à-dire des princes. Un itsa réside à Gondar, un autre à Axum, un autre à Gogam; mais aucun n'égale en puissance le *ras* ou prince Walder Serlassey qui a une armée de 30,000 hommes, et qui occupe sur ses terres treize cents laboureurs. Ces princes étant souvent en guerre entre eux commettent beaucoup de cruautés. Ils ont aussi fait long-temps la guerre aux Galles, peuple barbare qui habite les pays situés au midi de l'Abyssinie, et les ont forcés de se retirer dans des

montagnes inaccessibles. Ces barbares forment aujourd'hui deux nations principales divisées en plusieurs tribus : tous les huit ans ils élisent un roi dont la seule fonction est d'assembler les guerriers de la nation et de les conduire contre les Abyssins. Tous les arts leur sont inconnus, et leur métier unique est la guerre ; ils occupent de très-beaux pays et négligent de les cultiver : leurs troupeaux fournissent à leurs vêtemens et à leur nourriture : ils en mangent la chair crue, se frottent le corps de leur sang, et se font des colliers et des ceintures avec les boyaux de ces animaux.

A l'ouest de l'Abyssinie s'étendent des contrées peu connues, habitées par différens peuples barbares. Le Darfour, pays boisé et montagneux, dont la capitale est Kobbe, produit en abondance du riz, du coton et des dattes; la terre donne de l'or, du fer, du cuivre. Il y a beaucoup de giraffes, à qui on fait la chasse avec des chevaux ; des rhinocéros, des hippopotames et des éléphans; de la peau de ces trois animaux on fait des fouets et des boucliers. Les habitans sont des nègres mahométans et laboureurs, des Dongolais marchands, et des Arabes de diverses tribus. Les petits princes ou sultans qui gouvernent ces peuples paient un tribut à un grand sultan. Il y a dans ce pays des ruines de monumens antiques. Dans tout le Darfour on fait un grand commerce d'esclaves avec les pro-

vinces turques. Dans les temps de disette, malheureusement fréquens à cause de la sécheresse du sol, les parens vendent leurs enfans pour pouvoir acheter des vivres. Le Kordolan dépendait dans le dix-huitième siècle des princes de Darfour; maintenant ce prince obéit, comme la Nubie dont il est voisin, au vice-roi d'Égypte. Obéidéa en est la principale ville ou le principal village. Chaque peuplade de nègres de ce pays occupe ordinairement une montagne.

On ne connaît guère que les noms des pays immenses situés au midi des montagnes de la Lune et s'étendant sur les deux côtés de l'équateur. Le royaume de Monoémugi passe pour être riche en mines d'or et d'argent; il est infesté de lions, de tigres, d'éléphans, de singes et de serpens monstrueux. On fait la chasse aux autruches pour leurs plumes, qui sont la parure des dames en Europe et dans d'autres parties du monde.

On connaît mieux les côtes qui touchent à ces pays de l'intérieur. En partant du cap Gardafui, on trouve d'abord la côte d'Ajan, ou plutôt celle du royaume d'Adel, dont la capitale est Auçagurel; c'est un pays où il ne pleut presque jamais, et qui néanmoins ne laisse pas d'être fertile à cause des rivières dont il est arrosé; il y croît du froment, du millet, de l'encens et du poivre. Sur la côte d'Ajan la plupart des terres sont basses et couvertes

de bois impénétrables : il y a peu de villes ; la côte est habitée par des nègres idolâtres livrés à toute sorte de superstitions ; ils connaissent peu l'agriculture et ne vivent guère que de leur chasse.

La côte d'Ajan se termine aux approches de la ligne ; celle de Zanguebar qui lui succède, a environ 400 lieues de longueur : les Arabes y ont fondé différentes villes, et y ont introduit le mahométisme, mais les nègres indigènes conservent leur ancienne idolâtrie. Plusieurs endroits de cette côte abondent en riz et en divers arbres à fruits, tels que figuiers, palmiers, orangers et citronniers ; on y élève aussi beaucoup de bestiaux, comme bœufs, chèvres et porcs. L'or et l'ivoire qui se trouvent sur cette côte y avaient conduit les Arabes ; les mêmes richesses y ont attiré les Portugais ; ces derniers y ont formé plusieurs établissemens, et la plupart des rois de ce pays sont devenus leurs alliés, leurs vassaux ou leurs tributaires ; ils y ont établi la religion chrétienne, et ils ont eu jusqu'à dix-sept églises dans la seule ville de Mélinde. A leur arrivée dans cette ville, ils furent surpris de la beauté de ses rues et de la régularité de ses maisons ; bâties de pierres, à plusieurs étages, et couvertes en plate-formes avec des terrasses ; les environs étaient plantés d'arbres fruitiers, et toutes les provisions y abondaient. La population, d'origine

arabe, avait des mœurs policées; ils étaient vêtus de soie ou de coton, et leurs femmes portaient des voiles brochés d'or. Sous les Portugais, Mélinde était restée une grande ville, et le centre d'un important commerce. A Zanzibar et Quiloa ce peuple a fondé aussi des colonies.

Nous mouillâmes à Massuah, auprès du pays de Sennaar; c'est le lieu d'embarquement le plus fréquenté des Abyssins, et celui où l'on rassemble les esclaves qu'on exporte pour les pays voisins. Massuah, bâtie en partie dans une île, a une mosquée et des écoles, elle dépend du chérif de la Mecque. Après avoir quitté ce port, nous longeâmes la côte de la Nubie, grande contrée, habitée par les Barabras et les Kénous, et traversée dans toute sa longueur par le Nil, qui est parsemé d'îles, dans lesquelles on voit le dourrah s'élever jusqu'à douze pieds, et porter des épis d'un pied de long.

La plus grande partie de cette vaste région n'offre guère que de tristes déserts; le sol, naturellement sec et sablonneux, n'est productif que sur les bords des rivières; le Nil, entre autres, y procure la fertilité sur ses rives en les arrosant dans la largeur d'une lieue de chaque côté, et les habitans le coupent en divers endroits pour conduire ses eaux dans des réservoirs destinés aux arrosemens. Il règne en Nubie des chaleurs insupportables quatre mois de

l'année, depuis janvier jusqu'en avril ; elles sont suivies d'orages et de pluies abondantes pendant trois autres mois, et ces grandes pluies occasionent de fréquentes maladies parmi les hommes et les animaux. Les dattes et le dourrah font la nourriture principale des Nubiens. Ils sont noirs et professent le mahométisme ; on voit, par les monumens creusés dans les rochers sur les bords du Nil et dont je parlerai plus bas, que les arts ont été cultivés chez eux. Aujourd'hui ils sont plongés dans la barbarie. Il se fait néanmoins chez eux un commerce très-actif par le moyen des caravanes ; mais la nature même de ce commerce déposé contre les Nubiens, car les esclaves en sont l'objet principal. Chendy sur le Nil est le grand dépôt de ce trafic affreux. On y voit affluer un nombre effrayant d'enfans esclaves que leurs maîtres font vendre comme une denrée superflue. La plupart de ces êtres malheureux, qui ne reverront jamais leurs parens et les ont à peine connus, viennent du Soudan, dans l'intérieur de l'Afrique. On en évalue le nombre annuel à 5 mille ; il en vient aussi de l'Abyssinie, de la race des *Noubas*. Les achats se font en grande partie avec de la verroterie qui a un grand débit dans tout l'intérieur de l'Afrique, et qui y sert de monnaie. Autrefois Venise en fabriquait une grande quantité pour cette partie du monde.

Le marché de Chendy est encore bien fourni en tabac, ivoire, natron, et poudre d'or. On y expose dans les boutiques de la chair de chameaux, de l'orfévrerie, du coton filé, etc. La ville renferme un millier de maisons; son territoire est occupé par des tribus d'Arabes. Au nord de Chendy on trouve deux autres villes assez commerçantes, Damer, où il y a des écoles arabes, et Berber, situé non loin du Nil, dans une oasis qui renferme quatre villages. Les habitans ont des chameaux, des chevaux et des ânes d'une belle race.

La Nubie comprend différens états. Celui de Sennaar en est le plus considérable : la ville de ce nom est bâtie sur une hauteur près du Nil; on assure qu'elle a environ une lieue et demie de circuit et que sa population est de 100 mille âmes; elle est malpropre et mal policée; les maisons, bâties sans ordre et sans goût, n'ont qu'un étage, et les faubourgs ne contiennent que de mauvaises cabanes. L'ancien palais du roi, amas confus de bâtimens d'une architecture grossière, est construit en brique, mais richement meublé de tapis du Levant. Les vivres sont à Sennaar au plus bas prix.

La côte que nous longeâmes éprouve de très-fortes chaleurs; on y cultive du dourrah, et l'on y fait du sel de mer; on y pêche aussi des huîtres à perles. Nous abordâmes enfin à Suakem, ville si-

tuée en partie dans une île, comme Massuah, et défendue par des forts. C'est là que des pèlerins africains s'embarquent pour la Mecque; des marchands arabes et des négocians du Caire y font commerce d'anneaux d'or, cornes de bouquetin, perles, ivoire, musc, plumes et œufs d'autruches, bois d'ébène, ainsi que d'esclaves nègres.

Une caravane ne tarda pas à se mettre en route pour le Caire; je m'y joignis avec une pacotille de café de Moka. Cette caravane se composait de quelques pèlerins ou *hadgis* qui revenaient de la Mecque, et de marchands avec leurs esclaves. Nous voyageâmes plusieurs jours, avec assez de fatigues à travers les déserts, en ayant soin de ne pas nous écarter des puits creusés de distance en distance. Ce fut une joie pour nous tous d'apercevoir, au bout de huit ou dix jours, le Nil, ce fleuve fameux, sans lequel la Nubie et l'Égypte seraient inhabitables, et qui réunit sur ses bords à peu près toute la population de ces pays. Ses eaux sont excellentes à boire, et déposent une vase fertilisante. On sait que ce fleuve a ses sources dans les montagnes du sud de l'Abyssinie, et que les pluies périodiques qui tombent sous ces climats tropiques produisent les débordemens réguliers du fleuve. Un de ses principaux affluens est le Bahr-el-Abyad ou fleuve Blanc, qui traverse le Darfour. Les hippopo-

tames descendent des régions plus élevées de l'Afrique dans ce fleuve. Ces amphibies, d'une forme monstrueuse, ont le corps du cheval et du bœuf; leurs jambes sont grosses et courtes, et leur gueule est énorme; ils ravagent les moissons, et poursuivent les hommes; lorsqu'ils les peuvent atteindre, ils foulent leurs victimes aux pieds et avalent leur sang.

Depuis Dongola, nous longeâmes presque toujours les bords du fleuve. Nous passâmes par plusieurs villages habités par les Barabras. Ce peuple, généralement doux et paisible, qu'on regarde comme descendant des anciens Éthiopiens, a beaucoup à souffrir des hordes errantes des Arabes bédouins; il a de l'aversion pour tous les étrangers; il parle une langue moins rude que l'arabe et il a le teint bronzé, les lèvres épaisses et les cheveux crépus: parmi les femmes, il y en a beaucoup de bien faites. Les Barabras ne font point le trafic honteux de leurs semblables comme les nègres du Soudan et de Darfour. Ils envoient des bateaux chargés de dattes, de charbons, etc., en Égypte, pour prendre en échange des toiles et d'autres objets qui leur manquent. Leurs princes, ou *cacheffs*, les gouvernent maintenant sous les ordres du vice-roi d'Egypte.

Après avoir passé auprès de la cataracte du Nil,

dont le courant est divisé par plusieurs îles verdoyantes, je vis à Ipsamboul ce temple colossal qui après avoir été pendant plusieurs siècles enseveli sous les sables, a été récemment ouvert par des voyageurs anglais. C'est le monument le plus imposant qu'il y ait en Nubie, étant tout entier sculpté et creusé dans le roc. Sur une façade immense, on voit quatre figures colossales. L'intérieur est soutenu par des piliers sur lesquels on a également sculpté des figures gigantesques de vingt-deux pieds de haut, et peintes de diverses couleurs. Sur les murs, on a sculpté et peint des guerres d'un héros égyptien contre les Éthiopiens, ainsi que des divinités égyptiennes, telles que Isis et Osiris : des salles plus petites sont contiguës à la grande.

Depuis Ipsamboul jusqu'au Caire, les bords du Nil sont ornés de nombreux temples égyptiens et de ruines d'anciennes villes, et dans les rochers sont creusées d'anciennes catacombes.

Auprès de l'ancienne Syène, aujourd'hui Assouan, où commence la haute Egypte, le Nil fait une nouvelle chute plus remarquable par sa largeur que par sa hauteur. Le fleuve ne tombe pas d'ailleurs perpendiculairement, mais en pente. L'île de Philæ, située au-dessus de la cataracte, est jonchée de débris d'anciens monumens. Auprès de Syène, des rochers sont couverts de sculptures ; on y voit

aussi les carrières de granit d'où les Égyptiens ont tiré les blocs dont ils ont fait des obélisques et des statues.

Ce fut jusqu'à l'île de Philæ que l'armée française pénétra pendant son expédition en Egypte ; ainsi elle occupait tout le pays, depuis le bord de la mer jusqu'aux confins de la Nubie ; et les savans qui l'accompagnaient ont dessiné et décrit la plupart des monumens antiques des bords du fleuve dans cet espace.

A l'ancienne Thèbes, surnommée la Ville aux cent portes, les antiquités égyptiennes étonnent les regards du voyageur par leur beauté et leurs masses colossales ; une avenue ayant de part et d'autre des sphinx en granit, conduit à un temple dont les colonnes sont encore debout, et dont on reconnaît d'ailleurs le plan. Des figures mystérieuses, et des hiéroglyphes dont nous ne connaissons guère la signification, sont tracés sur les murs, comme dans tous les temples égyptiens. On sait que la connaissance de ces hiéroglyphes et figures symboliques était réservée aux prêtres. Les rochers de Gurnah, auprès de Thèbes, sont percés de part en part ; et c'est dans les galeries souterraines de ce lieu que les anciens habitans de Thèbes ensevelissaient leurs morts, après les avoir embaumés selon la coutume générale des Egyptiens. Les plus vastes

et les plus belles de ces tombes ont servi aux rois. L'une d'elles, qu'on a ouverte il n'y a pas longtemps, consiste en des salles auxquelles on arrive par de longs corridors, et dont la dernière renfermait un beau sarcophage en albâtre; tous les murs dans ce grand souterrain sont sculptés, et ornés de peintures bien conservées. Quant aux tombes communes, les momies y sont entassées dans les caveaux et les corridors; mais elles ont été bouleversées et dépouillées de tout ce qu'elles avaient de précieux par les Arabes qui s'étant établis à l'entrée de ces cavernes sépulcrales, sont à la fois les gardiens et les spoliateurs des morts. Quelques-uns de ces Arabes font le commerce d'antiquités, et se livrent à des fouilles lucratives.

Les anciens Egyptiens ne s'étaient pas contentés d'embaumer leurs morts, ils conservaient avec le même soin divers animaux, surtout les chats et les ibis, oiseaux communs en Egypte. A Dendérah on voit un superbe temple égyptien bien conservé. A Siout on fait un grand commerce d'esclaves. En poursuivant la route, le long du fleuve, on passe d'une belle ruine à l'autre, et l'on conçoit une haute idée des arts chez les anciens Egyptiens.

L'histoire nous présente l'Egypte comme un des pays les plus anciennement policés. Les Grecs y ont trouvé des leçons et des modèles. Sous les

Sésostris, les Pharaons, l'Egypte était forte et florissante. Des villes magnifiques y étaient habitées par un peuple capable de grandes entreprises, et riche par son industrie et par ses connaissances. On sait, par la Bible, qu'il avait forcé le peuple israélite à travailler à ses monumens, et que ce peuple, pour se soustraire à l'oppression, se sauva, sous la direction de Moïse, dans les déserts voisins de la mer Rouge.

Après une longue suite de rois, l'Egypte fut subjuguée par Cambyse, roi de Perse et fils de Cyrus; elle fut depuis assujettie à la Perse jusqu'au temps d'Alexandre qui renversa ce vaste empire. Après ce conquérant, l'Egypte devint le partage d'un de ses généraux et une nouvelle monarchie; elle fut ensuite conquise par les Romains, et lors de la division de leur empire elle passa aux empereurs d'Orient : elle leur fut enlevée par les califes, ou successeurs de Mahomet; enfin, après différentes révolutions, elle fut de nouveau subjuguée par les Turcs qui la maintinrent dans l'esclavage à l'aide des milices de Mamelouks, recrutés parmi les esclaves circassiens à qui on donnait des terres et des titres. Mais le pacha Méhemet a détruit de nos jours cette garde turbulente, s'est rendu presque indépendant de la Porte ottomane, et a conquis la Nubie, et une partie de l'Arabie et de la Syrie.

Les paysans de l'Egypte sont d'origine arabe ; on ne regarde comme les descendans des anciens habitans que les chrétiens cophtes que l'on trouve répandus dans l'Egypte, et qui sont généralement pauvres. Ces cophtes parlent une langue particulière, ils ont des patriarches et des monastères.

Sous le règne des Romains, l'Egypte était regardée comme le grenier de Rome. Quoique mal peuplé et mal cultivé aujourd'hui, ce pays est encore d'une grande fertilité le long du Nil ; le riz, le coton, le dourrah et les dattes y viennent en abondance, grâce aux débordemens réguliers du fleuve ; il pourrait produire aussi du sucre et de l'indigo ; mais au-delà de ses bords et des canaux que l'on a pratiqués anciennement pour l'irrigation des champs, le pays ne présente que des sables arides.

C'est au mois de juin que le fleuve commence à croître ; l'inondation augmente pendant un mois et s'étend enfin sur tout le bas pays, en sorte que les villes et les villages, avec leurs palmiers, paraissent comme autant d'îles élevées au-dessus de la vaste nappe d'eau. Cette époque est importante pour les habitans ; si l'inondation n'atteint pas son plus haut point, ou si elle décroît trop promptement, on perd l'espérance d'une bonne récolte et quelquefois on prévoit le danger d'une disette affreuse. Les anciens avaient établi, dans

un puits de l'île de Rouda, une échelle appelée nilomètre, pour mesurer au juste la hauteur du débordement. En août et septembre les eaux décroissent avec la même régularité, et dès qu'elles se sont retirées des champs, on y sème dans le limon les divers grains. Il règne ensuite une saison humide pendant laquelle les ophthalmies ou maladies d'yeux affligent les habitans. Notre hiver est une saison de printemps pour les Egyptiens ; c'est la seule saison où la terre se couvre d'une belle verdure ; mais les chaleurs qui succèdent à cette douce température dessèchent tout ; des vents chauds produisent un air étouffant et causent des maladies pestilentielles ; c'est alors le temps des moissons. La saison la plus saine est celle qui précède les débordemens. Dans la Haute-Egypte les pluies étant rares, les rosées seules de nuit rafraîchissent un peu la terre. Des étoffes légères de coton suffisent en Egypte pour l'habillement ; les dattes, le riz, des gâteaux plats de dourrah et l'eau, voilà la nourriture ordinaire; on y joint, lorsqu'on le peut, une brebis rôtie ou cuite, que l'on sert dans une grande écuelle avec le riz, et que l'on déchire avec les mains, pour la partager entre les convives. Dans les jardins, on cultive aussi des légumes et de beaux fruits.

Le Caire, capitale de l'Egypte, situé à une demi-lieue du Nil et au pied du mont Mokatan, était

autrefois le séjour des califes ; la ville est grande et fort peuplée ; les rues y sont étroites et sans pavé ; les maisons, presque toutes bâties sur le même plan, ont fort peu d'apparence à l'extérieur Les femmes y habitent des appartemens séparés, sans communication avec le reste de la maison ; il en est de même de la plupart des autres villes turques ; un vaste château-fort qui tombe en ruines, domine le Caire. La ville a plusieurs mosquées, dont la principale brille de dorures, de sculptures et de peintures ; et plusieurs bains publics. Le grand hôpital nourrit une quantité innombrable d'aveugles ; car l'ophthalmie est un des fléaux de l'Égypte. Il y a au Caire un couvent de Pères latins, un bazar, une vaste citerne, appelée le puits de Joseph, quoiqu'elle ait été construite par les Arabes, et quelques fabriques peu importantes, telles que verreries, poudrières et raffineries de sucre. Les chrétiens habitent un quartier particulier, celui des Francs. Un canal conduit du Caire au Nil ; il se remplit à l'époque des crues ; l'ouverture des écluses devient alors un sujet de fête pour les habitans. La population du Caire paraît se monter à 200 mille âmes.

C'est à Gizeh, à quatre lieues du Caire, sur la rive occidentale du Nil, que s'élèvent ces fameuses pyramides qui font une des principales merveilles de l'Égypte ; masses de pierres énormes,

qui déjà du temps d'Hérodote passaient pour anciennes, et qui depuis des milliers d'années bravent a main dévastatrice du temps. Il en reste trois de différentes grandeurs formées d'assises de pierres aunâtres; elles reposent chacune sur une base carrée, dont les quatre faces regardent exactement les quatre points cardinaux du monde; elles vont toujours en diminuant dans la même forme jusqu'au sommet, qui présente une petite plate-forme: on peut monter en dehors par les angles à la cime de la plus grande, d'où l'on jouit d'une vue superbe sur le cours du Nil, sur le Caire, et sur les villages bâtis le long du fleuve. Cette pyramide est composée de 258 assises, dont 3 sont ensevelies dans le sable; sa hauteur perpendiculaire est d'environ 437 pieds, et chaque côté de sa base a 728 pieds de long. On ne peut voir sans surprise la grandeur des pierres employées dans ces édifices; il en est qui portent 30 pieds de long sur 4 de hauteur et 3 de largeur. Par une ouverture étroite et des corridors très-bas, on peut pénétrer, ou plutôt ramper, jusque dans l'intérieur d'une des deux grandes pyramides; on y trouve une salle sans ornement, quirenferme un sarcophage brisé. Apparemment il aservi de sépulture à un roi d'Egypte: il faut qu'après l'avoir enseveli on ait fermé les passages, qui sont si étroits que le sarcophage ne pourrait plus y passer.

Au-dessus des sables qui couvrent le pied des pyramides, s'élève encore un sphinx colossal ; quoique enseveli en partie, il a encore 27 pieds de hauteur.

A peu de distance des pyramides, on aperçoit un banc de rochers d'environ trois à quatre lieues de long, dans lequel sont taillées des chambres qui étaient autrefois remplies de momies ; elles y étaient ordinairement placées debout dans des caisses de bois de sycomore. Tout le monde sait que les Egyptiens avaient une grande vénération pour les morts, et que le désir de les conserver avait rendu ce peuple habile dans l'art d'embaumer les corps. On peut voir dans les grands musées d'Europe les objets curieux que l'on a tirés des tombeaux d'Egypte.

L'antique Memphis, ainsi qu'Héliopolis, sont tombés en ruines. A Sakkara, on voit quelques autres pyramides ; mais elles sont petites en comparaison des deux principales pyramides de Gizeh. De Luxor on a tiré l'obélisque que l'on possède maintenant à Paris.

Dans la province de Faïoum, on trouve encore ce fameux lac Mœris, que les Egyptiens avaient creusé pour y faire couler, par le moyen d'un canal, le Nil dans ses débordemens. Ce réservoir n'est plus aussi étendu qu'autrefois ; mais il reçoit encore les eaux surabondantes du fleuve. Non loin de ce lac était le fameux labyrinthe.

Au-dessous du Caire, le Nil se partage en deux branches qui se rendent à la mer, et, en s'écartant de plus en plus l'une de l'autre, forment ce triangle ou delta (Δ ou D grec), qui est une des parties les plus fertiles de l'Egypte. En suivant la branche orientale, on arrive, par Mansourah, le long de villages et de campagnes bien cultivées et ombragées de palmiers, au port de Damiette. Cette ville a quelques rues assez belles parmi d'autres très-étroites, des mosquées et des bains publics. Aux environs, on cultive de la canne à sucre, des bananes, et beaucoup de riz. Son port n'est pas assez profond pour recevoir de gros bâtimens ; une barre de sable en rend d'ailleurs l'entrée dangereuse, et souvent les bateaux attendent plus d'un mois pour franchir cette barre, à l'aide d'un vent favorable et d'une haute marée.

Le climat de Damiette n'est pas salubre : l'ophthalmie y est fréquente, aussi voit-on dans les rues beaucoup d'aveugles ; et la peste ravage quelquefois la ville. Auprès de Damiette, Louis IX, dans sa croisade, remporta une victoire sur les Sarrasins ; mais ayant pénétré plus avant dans l'Egypte, il tomba au pouvoir des ennemis, et fu obligé de payer une forte rançon pour sa délivrance.

Le lac Menzaleh, qui n'est qu'un grand étang poissonneux, s'étend auprès de la ville ; c'était

anciennement une plaine avec des villes florissantes ; on trouve sur les bords l'ancienne Péluse.

Je m'embarquai à Damiette pour Alexandrie, où j'avais envoyé en droite ligne ma cargaison de café arabe.

Le bâtiment mouilla dans le port de Rosette, situé à l'embouchure de la branche occidentale du Nil. De là nous passâmes à Alexandrie, située sur une langue de terre qui sépare le lac Maréotis de la mer. Alexandrie est le premier port d'Egypte ; mais la ville est loin d'avoir encore cet air de grandeur et ces établissemens dont elle était fière sous les Ptolémées. Les maisons ont toutes des terrasses où l'on passe les soirées ; les brises de la mer rafraîchissent alors la température. Elle est divisée, comme d'autres villes d'Egypte, en quartier des Turcs et quartier des Francs. Il y a un grand bazar, des mosquées et une maison de quarantaine. Elle éprouve souvent le fléau de la peste.

Je reçus à Alexandrie des offres pour la vente du café que j'avais apporté ; comme elles furent avantageuses, je ne balançai pas à me défaire de ma pacotille. Mais le marchand qui me l'acheta et qui était venu avec une caravane de Tripoli, où il résidait, ne put me payer qu'en lettres de change sur cette ville. J'aurais pu les escompter avec quelque perte à Alexandrie : je préférai me les faire

payer à Tripoli, que je résolus de voir avant de retourner en France.

Je visitai, les derniers jours de mon séjour à Alexandrie, dans les environs de la ville, la colonne de Pompée, faite d'un seul morceau de granit de 70 pieds de haut ; non loin de là s'élève dans les sables l'obélisque connu sous le nom de l'aiguille de Cléopâtre, qui est tout couvert d'hiéroglyphes.

Comme rien ne me retenait plus en Egypte, je m'embarquai sur un bâtiment anglais, prêt à mettre à la voile pour les régences barbaresques ; on sait que l'on désigne sous ce nom les trois états de Tripoli, Tunis et Alger, qui avaient été soumis par les Turcs, mais qui depuis long-temps avaient leurs chefs particuliers et envoyaient seulement des présens annuels à Constantinople.

Je ne voulais visiter que Tripoli et revenir ensuite directement en France ; mais le rays ou capitaine du bâtiment m'engagea à visiter avec lui les deux autres états, ce qui ne devait me retenir que quelques semaines de plus. Je pensai qu'en effet avant de rentrer en France, d'où je ne sortirais peut-être plus pour faire de nouveaux voyages, je pourrais fort bien profiter de l'occasion et visiter encore la côte de la Barbarie ; il me vint aussi dans l'idée que je pourrais rendre cette excursion profitable, en achetant à Tunis ou à Alger des grains

que je transporterais avec moi en France, où, d'après ce que j'appris à Alexandrie, la récolte avait manqué cette année. Je m'arrangeai donc avec le rays pour ma traversée jusqu'à Alger. Nous passâmes devant la côte de la Libye, qui n'est qu'un immense désert parsemé de quelques oasis, dans l'une desquelles était le fameux temple de Jupiter-Ammon, dont les anciens parlent avec une sorte d'admiration. Quoique les voyageurs modernes en aient cherché les vestiges, ils n'ont pu encore les découvrir, à moins que ce ne soient les ruines de Siouah.

Après avoir passé devant le golfe de la grande Syrte, auquel aboutit un autre désert, celui de Barca, nous entrâmes dans le port de Tripoli. Vus de la rade, les maisons blanches et carrées de la ville, les minarets des mosquées entourées de figuiers d'Inde, les dômes des bains publics, et les allées de palmiers autour de la ville forment un coup d'œil charmant. Mais, en entrant, on voit de toutes parts des ruines comme dans l'empire turc. Le peuple, d'origine maure, est couvert de haillons, tandis que ceux qui tiennent à la cour du pacha étalent le plus grand luxe.

La populace, qui ne voit pas souvent des Européens, accourut pour me contempler comme un objet de grande curiosité. En Nubie, j'avais été presque un objet d'horreur à cause de mon teint blanc; ici je n'excitai heureusement qu'une cu-

riosité très-vive. Les Maures ont le teint noir ; leurs femmes ne sortent que très-voilées et enveloppées dans des étoffes. Le pacha habite un château antique, situé à l'extrémité de la ville. A peu près vis-à-vis de ce palais, on voit la grande mosquée, dans laquelle on enterre les membres de la famille régnante. Elle a une entrée de bois sculptée artistement et recouverte de tuiles colorées. Les femmes n'y vont que la nuit; lorsque celles de la famille du pacha s'y rendent, des gardes écartent d'abord tout le monde, pour que personne ne se trouve sur leur passage : leur cortége brûle sur le chemin de l'encens et répand des parfums.

Il y a plusieurs bazars à Tripoli. Dans l'un, on vend des esclaves ; dans l'autre, on étale les marchandises de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe; dans un autre, il y a un grand nombre de cafés. On voit à Tripoli un bel arc de triomphe antique, érigé sous Marc-Aurèle. Il est en partie enseveli sous les sables.

Les hordes d'Arabes bédouins, qui errent dans les déserts, viennent souvent camper auprès de la ville ; elles ont leurs cheiks ou chefs, et font avec les habitans un petit trafic, en leur vendant des étoffes grossières de laine ou de poil de chèvre qu'elles tissent dans leurs tentes.

L'état ou royaume de Tripoli s'étend fort loin dans l'Afrique; mais il est désert en grande par-

tie ; les états de Fezzan et de Mourzouk sont tributaires du pacha. Il vint une caravane de Touariks, peuple bien armé, qui cache d'une toile son visage, à l'exception des yeux.

On y rencontre le caméléon, que l'on a rarement occasion de voir en Europe, parce qu'il meurt ordinairement lorsqu'on le tient captif. Ce petit animal vif et léger change de couleur lorsqu'il est affecté de quelque sensation vive, telles que la colère, le plaisir, etc. Il passe alors d'une couleur foncée et indistincte à une couleur bien prononcée, telle que le rouge. On en trouve beaucoup sur les bords du Nil. Tous n'ont pas la propriété de changer promptement de couleur, et il y en a qui gardent presque toujours la même.

CHAPITRE II.

Tunis. — Ruines de Carthage. — Alger.— Ancienne piraterie. — Naufrage sur la côte de Barbarie. — Esclavage dans le désert de Zahara. — Caravane de Tombouktou. — Pays de Tafilet. — L'ancienne Mauritanie. — Royaume de Maroc et Fez. — Ville de ce nom. — Délivrance de l'esclavage arabe. — Port de Mogador. — Embarquement pour l'Amérique. — Iles Canaries. — Madère. — Méridien de l'île de Fer. — Iles Açores.

De Tripoli, nous nous rendîmes à Tunis. Cette ville est, comme Tripoli, la capitale d'un royaume

qui porte son nom, et dont le chef ou bay est assez puissant. Cette ville, située dans une belle plaine, et munie d'un bon port, contient environ 200,000 âmes; les maisons n'ont guère qu'un étage et les toits en sont plats en forme de terrasses; elles sont pour la plupart très-mal meublées. Entre les bâtimens publics on distingue une superbe mosquée avec une tour fort élevée et d'une belle architecture : la vaste citadelle de la Goulette, située sur une éminence, menace ruine : les autres fortifications de la ville sont peu de chose; les murailles, hautes de 60 pieds, ne sont flanquées que de quelques tourelles. Le palais du bey, éloigné de quatre milles de Tunis, renferme une quantité de logemens, des bains, etc., et on lui donne environ une lieue de tour. Les grands jardins de Tunis sont plantés d'arbres fruitiers, d'oliviers, de citronniers et d'orangers; il produisent aussi de très-bons raisins; les chrétiens et les juifs en font du vin et le vendent fort cher aux Turcs et aux Maures, quoique la loi mahométane qu'ils professent leur défende d'en boire.

Tous ces jardins donnent à la ville beaucoup d'agrémens; mais un de ses inconvéniens, c'est de n'avoir ni fontaines, ni puits, ni ruisseaux; on n'y boit que de l'eau de citerne. C'est aussi avec cette eau qu'on arrose les champs, qui sont

d'une fertilité étonnante; ils rapportent, excepté en cas de sécheresse, vingt-cinq à quarante fois les semences : l'huile, le gibier, le poisson y abondent; on fait beaucoup de sel sur les bords de la mer. L'air de Tunis est pur et sain, et rarement la peste y fait des ravages. Cette ville est peuplée de Turcs, de Maures, de juifs et de chrétiens; les Turcs sont les moins nombreux; mais ils forment la troupe armée; aussi tiennent-ils les Maures dans une espèce de servitude; les renégats chrétiens jouissent des mêmes priviléges que les Turcs et partagent avec eux la prééminence. Les juifs, au nombre de 9 à 10 mille, occupent un quartier séparé. Quant aux chrétiens, ils habitent un des faubourgs, d'où ils ne peuvent sortir le soir sans s'exposer aux insultes de la populace.

Tunis fait un grand commerce d'esclaves; heureusement la fermeté des grandes puissances maritimes empêche maintenant les barbaresques d'exercer comme autrefois la piraterie dans la Méditerranée et d'y enlever les bâtimens des chrétiens. On fabrique dans cette ville des tapis, des schalls, des étoffes de laine et de l'essence de rose.

La fameuse Carthage, cette ancienne rivale de Rome, était située dans le voisinage de Tunis; mais à peine en aperçoit-on aujourd'hui des ves-

tiges ; il n'en reste que quelques fondemens d'édifices et des canaux ingénieusement pratiqués. Quelques autres villes des environs offrent encore les ruines des bâtimens superbes dont les Romains avaient orné cette partie de leurs conquêtes ; les magnifiques débris qui en restent fournissent une nouvelle preuve de l'instabilité des choses humaines. Un pays autrefois si florissant, patrie d'Annibal, que les Romains ont eu tant de peine à soumettre, et où ils ont transporté tous les arts à leur suite, n'est plus, pour ainsi dire, qu'une terre misérable où l'industrie se fait à peine apercevoir. Effectivement, le territoire de Tunis, quoique très-fertile, est mal cultivé : les Maures, qui s'occupent de l'agriculture, sont en général paresseux ; d'ailleurs la tyrannie des Turcs les décourage. Les Arabes des déserts vivent pour la plupart sous des tentes, comme dans toute la Barbarie, et le soin des troupeaux fait l'occupation de la plupart d'entre eux. Les chevaux qu'ils élèvent sont fort estimés et connus dans toute l'Europe sous le nom de chevaux de Barbarie ; petits, mais vigoureux, ils conservent leurs forces jusqu'à vingt-cinq ou trente ans.

Le royaume d'Alger, qui, comme les deux précédens, tire son nom de sa capitale, s'est longtemps rendu redoutable par sa piraterie. Un dey,

élu par la milice turbulente des Turcs, gouvernait despotiquement cet état tant que ses troupes voulaient bien le laisser régner.

Autrefois Alger était pour les chrétiens le lieu le plus redoutable de la côte d'Afrique. Constamment les pirates algériens croisaient dans la Méditerranée, pillaient les navires, et vendaient les chrétiens dans le marché d'Alger. Heureux les prisonniers assez riches pour pouvoir offrir une rançon! Quant aux autres, ils subissaient les traitemens les plus barbares, et succombaient pour la plupart à leur sort déplorable.

En 1817, une flotte anglaise vint bombarder Alger, et forcer le dey à relâcher les captifs européens.

La France retarda la vengeance que de son côté, elle avait à prendre des pirates algériens. Profitant, en 1830, d'une insulte faite au consul de France, elle envoya, sous le règne de Charles X, une expédition formidable sur la côte d'Afrique. Alger fut pris de vive force, et le dey, enfermé dans le fort de Cassauba, où il ne quittait pas son trésor, se rendit prisonnier. Depuis ce temps, Alger est au pouvoir de la France, et beaucoup d'Européens sont venus s'y établir. Ce pays a un climat assez tempéré, excepté les mois d'été, pendant lesquels la plage est brûlante. En hiver il tombe un peu de

neige sur les montagnes; mais dès le mois de février, le printemps commence, et à la fin de mars, on récolte déjà des fruits. Il y a de belles plantations d'orangers dans la plaine de Métidja et autour de Bélida. On a des melons d'un goût exquis. La vigne croît même dans l'état sauvage; les jardins ont des treilles : on y voit des ceps de vigne de la grosseur d'un arbre et dont les grappes ont plus d'un pied de long; mais tout le pays n'est pas également cultivé, et une grande partie en est sèche et stérile.

La ville d'Alger, bâtie sur la pente d'une montagne, descend vers le port en forme d'amphithéâtre; de loin elle présente l'aspect d'une masse de pierres blanches, entourée d'une muraille, et elle est défendue par différens forts, dont l'un, assis sur le sommet de la montagne, commande toute la ville qu'entourent des vignes et des vergers plantés d'orangers, de figuiers et d'oliviers de la grandeur de nos chênes. Les rues sont si étroites, que dans quelques unes deux hommes peuvent à peine passer de front; les maisons, couvertes de terrasses, ont pour la plupart une grande cour carrée, bordée de galeries, qui, dans les palais, sont soutenues de colonnes de marbre. Un aqueduc fournit de l'eau à cette ville, et alimente les bains publics.

Il faut distinguer parmi les habitans du royaume d'Alger les Berbères, descendans des anciens Numides, qui se sont retirés dans les montagnes de l'Atlas; les Maures, qui habitent soit les bords de la mer, soit les villes; les Arabes des déserts, qui vivent sous des tentes et exercent quelquefois des actes d'hostilité contre les habitans des villes, les Turcs, et enfin les Juifs qui se livrent au trafic, au commerce, à l'usure, et que les Turcs méprisaient et maltraitaient autant que les Chrétiens. Actuellement il se mêle à cette population africaine et asiatique la race européenne, et surtout des Français.

On a droit d'espérer qu'ils rendront ce pays florissant, et qu'ils répandront une civilisation qu puisse éteindre la barbarie qui régnait dans les mœurs des Africains.

Jusqu'à présent les deux tiers du beau territoire d'Alger, depuis la mer jusqu'au mont Atlas, étaient à peine cultivés; cependant le sol ne demande qu'une culture légère pour se couvrir de moissons de riz, de maïs, de blé; les vignes, les grenadiers et d'autres arbres fruitiers y donnent des fruits d'une grosseur considérable; les figues, les oranges, les olives y sont exquises; la canne à sucre et le bananier y prospèrent; le palmier s'y prête à

tous les usages auxquels on le destine dans d'autres parties de l'Afrique. Les dattes forment une partie essentielle de la nourriture des Maures. On fait avec le fruit sec du lotus, qui ressemble à la baie du myrte, une espèce de pain. Anciennement, un peuple de la Barbarie, dans le voisinage de la grande Syrte, avait le nom de *lothophage*, parce qu'il ne se nourrissait que de lothus. On sait que c'était une plante sacrée pour les Egyptiens. Les herbes aromatiques parfument l'air sur les collines de la Barbarie; les roses y couvrent des champs entiers.

Outre les chevaux barbes, on y élève une espèce de chèvre à grosse queue, des ânes d'une belle race et des chameaux. Les déserts servent de demeures à des chevaux sauvages, des lions, des panthères, des hyènes, des scorpions, des porcs-épics, des chakals; des nuées de sauterelles tombent quelquefois sur les vallées et en dévorent la végétation; l'arrivée de ces nuées que l'on entend de loin battre des ailes est un sujet d'alarmes pour les cultivateurs. La terre renferme des substances minérales précieuses et utiles; mais on n'en a pas tiré encore un parti avantageux.

Le grain étant à bon marché, je n'eus pas de

peine à en former une cargaison considérable ; je passai un contrat avec un bâtiment de Mayorque qui avait apporté à Alger des productions de l'Espagne, pour la traversée jusqu'à Barcelone, d'où je pouvais me rendre facilement à la côte de Languedoc. Le temps était à la tempête ; cependant comme nous pouvions, en cas de besoin, entrer à Carthagène, et comme il s'agissait d'arriver promptement en France avec mes grains, je ne crus pas devoir retarder mon départ. En effet, dès que le grain fut embarqué, je fis mettre à la voile. Le temps était serein, et promettait un trajet paisible ; mais à peine fûmes-nous en mer, que le ciel se couvrit de nuages ; les vents s'élevèrent, la mer devint houleuse ; malgré tous les efforts que nous fîmes pour approcher de la côte d'Espagne, nous ne pûmes nous éloigner de la côte de Barbarie, et après avoir lutté en vain pendant deux jours et deux nuits contre les tempêtes, nous échouâmes le troisième jour sur la plage auprès d'Oran.

Aux cris de joie que poussèrent les Maures qui habitaient cette côte, il était facile de juger du sort qui nous attendait. Ces barbares vinrent se jeter sur le bâtiment, le pillèrent de fond en comble, et nous entraînèrent à la bourgade qu'ils habitaient. Là, ils nous dépouillèrent encore des meilleurs vêtemens que nous portions, ne nous laissant que ce qu'il fallait pour couvrir notre nu-

dité. Quelques pièces d'or que j'avais dans une poche échappèrent fort heureusement aux recherches des pillards. Quand ils crurent nous avoir enlevé tout ce qui avait du prix pour eux, ils nous conduisirent, à quelques lieues de leur bourgade, à un camp d'Arabes auxquels ils nous vendirent. Je frissonnai en songeant que le sort affreux auquel j'avais vu soumis les esclaves d'Alger et de Tunis, allait être aussi le mien. Mes compagnons d'infortune étaient désespérés, et quoique les aventures que j'avais déjà essuyées m'eussent habitué au malheur, l'idée d'être jeté dans l'esclavage au moment où j'allais rentrer dans ma patrie, embrasser mes parens, et me reposer d'une jeunesse agitée, me plongea dans un profond abattement. La confiance dans les desseins de la providence me consola un peu, et me fit espérer que je verrais des jours plus heureux. Je me proposai d'ailleurs de profiter de la première occasion pour faire connaître mon malheur aux consuls européens à Tanger ou à Mogador, et implorer leur secours. Après avoir levé leur camp, les Arabes se portèrent dans le pays de Fez; nous vîmes de loin la chaîne du mont Atlas dont la cime est couverte de neige: à mesure que nous approchâmes de cette chaîne, nous vîmes le pays prendre un air plus frais; une belle végétation y était arrosée par de nombreux ruisseaux, et les flancs des montagnes étaient cou-

verts de belles forêts de chênes et d'autres arbres, tandis que les vallées étaient émaillées de fleurs odoriférantes, ou ombragées d'arbustes et d'arbres, ou couvertes de moissons. Par des défilés, nous traversâmes cette chaîne de montagnes qui s'étend de l'ouest à l'est; le froid était assez vif, surtout pour des malheureux comme nous, qu'on avait dépouillés de leurs vêtemens. Mais j'aurais volontiers supporté un froid semblable si j'avais pu l'échanger contre la chaleur insupportable que j'éprouvai lorsque nous approchâmes de l'immense désert de Zahara, après être sorti du pays des Dattes, où l'on voit des forêts entières de palmiers. Comment pourrai-je décrire les souffrances que j'éprouvai dans ces sables brûlans où, sans abri contre l'ardeur du soleil, il me fallut tous les jours faire plusieurs lieues dans un terrain où j'enfonçais quelquefois jusqu'aux genoux, où ma peau se gerçait partout à cause de la chaleur, où je respirais un air suffocant, semblable à celui d'un four, où souvent on ne me donnait, après une marche pénible, que quelques dattes et un peu d'eau croupissante? Pour comble d'infortune, je n'avais plus mes compagnons : à l'entrée du désert, les Arabes s'étaient séparés en deux partis; l'un s'était enfoncé dans le Touarik et avait emmené mes camarades; quelques familles, avec lesquelles j'étais resté, se dirigèrent sur la côte de l'ouest où était leur camp

général. Nous rencontrâmes en route quelques hordes de la même nation ; elles me regardèrent avec un air de curiosité, dans lequel je ne démêlai pas la moindre compassion avec ma triste situation. Quelquefois je succombais de lassitude et de douleur : mais les coups de fouet de mes barbares conducteurs me réveillèrent de mon assoupissement, et me forcèrent de rassembler le peu de forces qui me restaient pour me traîner plus loin. De temps en temps ils me donnaient, moins par charité que pour ne pas me perdre, un peu de lait de chamelle. Ah ! combien de fois je me repentis de nouveau de la folie que j'avais eue de quitter mes études à Paris, et de contrarier les desseins de mon père ! J'en avais déjà été puni sévèrement ; mais ces revers n'avaient été rien en comparaison de mon esclavage.

Mon salut fut plus proche que je n'aurais osé l'espérer. Un jour que nous traversions les sables pour aller à la recherche d'un puits de mauvaise eau, que les Arabes connaissaient, nous vîmes de loin, vers le sud, un énorme tourbillon de poussière. Les Arabes crurent d'abord que c'était une de ces trombes de terre qui s'élèvent quelquefois dans le désert, paraissent soulever toute la masse des sables, comme les vagues d'une mer agitée, et menacent d'ensevelir les hommes et les animaux ; mais au bout de quelques heures, voyant

que le tourbillon approchait lentement, et qu'aucun vent n'annonçait une tempête des déserts, ils présumèrent que c'était une des caravanes qui traversent le grand désert, pour se rendre de la ville de Tombouctou à celle de Maroc. Tombouctou est une ville assez considérable sur le Niger, à la sortie du désert de Zahara. Les nègres y font un commerce actif d'esclaves, de poudre d'or, d'ivoire, de dattes, de plumes d'autruche, etc. C'est peut-être la plus grande ville de l'intérieur de l'Afrique; cependant il paraît que l'on a exagéré en Europe l'importance de cette place commerçante, avec laquelle les Anglais cherchent depuis long-temps à établir des relations, d'autant plus qu'étant située sur le Niger Tombouctou correspond vraisemblablement avec tout l'intérieur de l'Afrique.

Les Arabes ne s'étaient pas trompés dans leurs conjectures; c'était en effet une caravane des bords du Niger qui se rendait dans l'empire de Maroc. Elle campa la nuit auprès de nous, et pendant que les Arabes s'entretenaient avec les nègres et les Maures qui la composaient, je pus examiner à loisir ces étrangers. Je vis un marchand maure qui revenait avec une troupe d'esclaves qu'il paraissait avoir achetés, et qu'il traitait avec plus de douceur que ne font ordinairement les marchands d'esclaves. Cet homme m'inspira de

la confiance ; je m'approchai de lui, et je lui dis que s'il voulait me délivrer des mains des Arabes, il pourrait être sûr que les consuls européens en Maroc lui paieraient, pour ma liberté, une bonne rançon. J'avais encore dans ma poche de quoi le payer, mais je me gardai bien de le lui dire, de peur que mes Arabes ne vinssent à le savoir, et qu'ils ne me dépouillassent de ma dernière ressource. Le Maure hésita quelque temps, puis il me demanda si j'étais bien sûr de ma rançon, en ajoutant que si, en arrivant dans le Maroc, il ne trouvait pas le prix de ma rançon, il serait capable de me mettre à mort. Je lui donnai tant d'assurances du gain qu'il ferait, qu'il se laissa persuader, et entra en négociation avec les Arabes pour m'acheter; mes maîtres ne demandèrent pas mieux que de se défaire de moi; moyennant quelques étoffes et une quantité de riz pour eux, et quelques coraux pour leurs femmes, ils me cédèrent; bien que je ne fusse pas flatté de voir que je valais si peu de chose aux yeux de ces barbares, je fus pourtant enchanté de les trouver aussi faciles dans cette négociation, et je passai avec joie sous la puissance de mon nouveau maître qui me donna des souliers, un bonnet et une couverture de gros coton pour me revêtir, et me traita à l'égal de ses autres esclaves.

Quoique ce traitement fût encore assez rude pour

un Européen élevé dans toute la douceur de nos mœurs civilisées, je me crus au ciel, en comparant mon état à ce qu'il avait été, et surtout en songeant à ma prochaine délivrance. Avec quelle joie je me remis en route, puisque chaque pas que je faisais, m'approchait de l'Europe et du monde civilisé. Ah! il faut avoir vécu parmi ces peuples féroces pour sentir tout le prix de la vie sociale chez les nations européennes.

Par le pays de Tafilet, nous entrâmes dans celui de Maroc qui ne forme avec Tafilet et Fez qu'un seul empire occupant l'ouest de la Barbarie, ou une grande partie de l'ancienne Mauritanie.

Après avoir été la conquête des Romains, ce pays est devenu successivement la proie des Vandales et des Arabes ou Sarrasins. La religion chrétienne y a été d'abord très-florissante; mais le pays étant tombé au pouvoir des musulmans vers la fin du VII siècle, ceux-ci y ont introduit le mahométisme, qui à son tour a eu dans la Barbarie une époque très-brillante. Les empereurs de Maroc prétendent être issus de la famille de Mahomet et portent le titre de chérif. Leur pouvoir est aussi despotique que celui des autres princes musulmans; aussi les révolutions ne sont pas plus rares ni moins barbares en Maroc, que dans les autres états mahométans, sans que la nation acquière plus de bonheur et de lumières.

Les royaumes de Maroc et de Fez ont chacun pour capitale une ville du même nom : celle de Maroc n'est ni aussi riche ni aussi peuplée depuis qu'elle a cessé d'être le séjour des empereurs qui résident maintenant à Méquinez ; cependant elle est encore une ville considérable, défendue par une grande et belle forteresse dans laquelle on voit une superbe mosquée. Le château où ses souverains habitaient autrefois, passe pour un des plus beaux de toute l'Afrique; des bois de palmiers et de beaux jardins plantés de citronniers, grenadiers, jujubiers et figuiers, et fermés par des haies de cactus et d'agaves entourent la ville ; mais ce que Maroc offre de plus remarquable, ce sont les aquéducs qui y conduisent l'eau de plus de quarante milles. Les esclaves chrétiens sont traités à Maroc aussi durement que dans les trois états barbaresques ; ils sont renfermés la nuit dans des souterrains ; à peine leur nourriture est-elle suffisante pour les soutenir ; on exige d'eux des travaux pénibles, et on les a même vus attelés à des charrettes avec des mulets et des ânes. Les juifs occupent un quartier particulier et essuient les mêmes affronts que dans les trois régences barbaresques.

Le royaume de Maroc jouit du climat le plus agréable ; après la saison des pluies, il y règne un temps serein, qui est remarquable surtout dans les belles nuits. La terre est généralement si fertile,

qu'elle donne jusqu'à trois récoltes par an ; elle abonde en vins, en fruits, en miel, en cire, en soie, laine, gingembre, sucre, indigo ; dans les montagnes il y a des mines abondantes de cuivre; ce métal est un des principaux articles d'exportation ; la quantité de blé qu'on y récolte étant de beaucoup plus considérable que la consommation, on en conserve le surplus sous terre, de manière qu'il y en a ordinairement en réserve pour nourrir les habitans pendant plusieurs années. Cependant la meilleure partie des terres n'est pas cultivée. L'empire de Maroc est peuplé de Maures et Arabes, de juifs, de nègres, de renégats ; ces derniers méprisés même des Maures, quoiqu'ayant embrassé leur religion, sont pour la plupart des chrétiens qui se sont faits mahométans uniquement pour sortir de l'affreux esclavage où le sort les avait jetés.

Les Arabes sont regardés comme la meilleure cavalerie du pays. Enfin, ce royaume est encore habité par une nation particulière, celle des Berrèbes ou Barbares, que l'on regarde comme descendus des premiers habitans : ces Berrèbes n'ont jamais été entièrement subjugués ; ils sont retirés dans les montagnes et vivent sous des huttes ; ils n'ont, dit-on, jamais varié dans leurs usages, et l'on prétend que leur langue dérive de la punique qui était celle des Carthaginois.

Le royaume de Fez est également habité par ces différens peuples ; en général il diffère peu de celui de Maroc par ses productions ; mais on le regarde comme le plus fertile et même comme un des plus riches cantons de l'Afrique. Cependant, par le vice du gouvernement et par l'indolence naturelle des Maures, la moitié de cette contrée reste en friche ; ce qui donne à cet excellent pays l'apparence de la stérilité : on voit des plaines immenses absolument nues, et on n'y trouve pas un seul arbre sur les chemins ; c'est ce qui se remarque même aux environs de Fez ; et à une lieue au delà de cette ville la campagne est presque un désert.

Quant à la ville de Fez, elle passe pour une des plus grandes et des plus belles de l'Afrique : dans la vieille ville, qui date de l'époque florissante du règne des Maures, les maisons sont bien bâties ; celles des plus riches habitans ont des cours ornées de fontaines, avec de grands bassins de marbre entourés d'orangers et de citronniers. Il y a des palais et des mosquées magnifiques ; une de ces mosquées, entre autres, est d'une structure vraiment majestueuse, étant soutenue par dix-sept arcades et par quinze cents gros piliers de marbre blanc. Le collége où l'on enseigne l'arabe est encore un édifice admirable ; il possède une grande et précieuse bibliothèque.

En apercevant de loin la tour de la grande mosquée de Maroc, qui s'élevait au-dessus des palmiers, à la gauche des cimes glacées du mont Atlas, je crus voir le terme de toutes mes peines. Quand nous fûmes arrivés dans cette ville, le marchand maure me pressa d'exécuter ma promesse, et de lui procurer ma rançon. Je ne pouvais laisser voir mon argent ; car dans ces pays barbares les maîtres s'emparent de tout ce qui peut appartenir aux esclaves. Je demandai donc à écrire au consul de France, à Mogador. Le maître y consentit, et il découvrit même dans la ville un agent du consul. Il fut convenu alors que ce serait par son entremise que nous traiterions de ma liberté. Dès que j'eus une entrevue avec cet agent, je lui fis part de la position où je me trouvai, et je lui remis secrètement l'argent que j'avais sauvé du pillage, pour qu'il l'offrît comme de sa part pour ma rançon. Le marchand maure fit un peu plus de cas de ma personne que les Arabes auxquels j'avais été vendu d'abord ; il ne voulut point me vendre à aussi bon marché, et fit le difficile ; cependant, à la vue de l'or il devint traitable ; mon petit trésor me valut ma liberté, mais aussi il ne me resta rien sur la terre, et à peine eus-je de quoi me couvrir.

L'agent me conseilla d'aller trouver le consul à Mogador, et me donna quelques pièces de mon-

naie et un vêtement pour arriver jusqu'à ce port ; je m'y rendis sur-le-champ, avec tout l'empressement d'un homme qui a goûté de l'esclavage des Arabes et des Maures. A Modgador, le consul m'accueillit avec charité, et fournit à mes premiers besoins. Il me demanda ce que je comptais faire, et me pria de compter sur ses secours. Je lui répondis que j'avais un vif désir de revoir ma patrie, mais que j'avais trop d'amour-propre pour y reparaître dans un état complet de dénuement ; qu'en conséquence s'il pouvait m'indiquer quelque moyen de gagner honnêtement ma subsistance, il m'obligerait beaucoup, et que dans ce cas, je renoncerais encore pour quelque temps au plaisir de revoir la terre natale. Le consul sentit tout le poids des motifs qui m'inspiraient cette résolution; aussi n'osa-t-il les combattre. Mais il n'avait, disait-il, qu'un expédient à m'indiquer ; encore n'osait-il me le proposer après toutes les aventures que j'avais eues, et qui devaient me dégoûter de courir le monde.

Je le pressai néanmoins de m'en faire part : il me dit alors qu'il y avait dans le port un bâtiment américain, dont le capitaine emmenait aux Etats-Unis des colons allemands et hollandais, à qui il promettait un sort très-heureux. J'allai le trouver. Il m'assura que les Européens sobres et laborieux pouvaient faire, dans l'Amérique septentrionale,

une fortune rapide, parce que les terres y étaient presque pour rien, et qu'avec un peu de culture on pouvait les rendre très productives. Je pensai qu'il exagérait un peu ; mais, dans le fait, il pouvait avoir raison ; et comme je n'avais pas le choix des ressources, je fus assez disposé à recommencer de nouveau à travailler, afin de revenir avec quelque avoir dans ma patrie. Mais il se présentait un grand obstacle, je n'avais pas les premiers fonds qu'il fallait pour m'établir en Amérique, et je ne pouvais même pas payer les frais de mon passage. Je fis part de mon embarras au capitaine américain. Il me répondit que cet obstacle était facile à lever ; qu'on trouvait aux États-Unis des capitalistes qui avançaient des fonds à ceux qui voulaient défricher des terres ; que, quant à mon passage, il m'en donnerait le compte après mon arrivée, et que je pouvais être bien tranquille à ce sujet.

Je me déterminai donc à courir encore une fois les chances d'un grand voyage, dans l'espoir qu'à force de persévérance et de travail, je regagnerais le bien que j'avais perdu. Je priai le consul de faire tenir à mon père, en France, une lettre par laquelle je l'informai de mes malheurs et de la résolution que j'avais prise. Je le priai d'indemniser le consul des déboursés qu'il avait faits pour moi. Le consul m'équipa, en effet, avant mon embarquement, et me remit une petite somme, pour que je

pusse au moins paraître sous des dehors décens. En m'embarquant, je quittai avec joie cette Barbarie qui me paraissait bien justifier son nom, et j'abandonnai à la Providence mon sort dans le Nouveau-Monde.

Je trouvai le bâtiment plein d'honnêtes ouvriers, qui tous comptaient sur la fortune dans ces climats lointains. Le capitaine emporta une petite cargaison de productions d'Afrique, puis il appareilla, en se dirigeant un peu vers le Midi. Nous ne tardâmes pas à voir les îles Canaries que les anciens avaient appelées les îles Fortunées, à cause de leur beau climat et de leur sol fertile.

Après le règne des Romains, elles furent en quelque sorte oubliées, et ce ne fut qu'à la fin du XIV^e^ siècle qu'elles furent découvertes de nouveau par les Castillans ou Espagnols. On y trouve des insulaires d'une race particulière, nommés les Guanches, qui avaient, comme les Égyptiens, l'usage d'embaumer les corps morts pour les préserver de la corruption. On voit encore aujourd'hui de ces corps dans de grandes cavernes où on les avait déposés après les avoir cousus dans des sacs de peaux. La race des Guanches a été presque entièrement détruite dans les premiers temps de la domination espagnole. Quelques-unes des Canaries furent conquises par deux gentilshommes français pour la couronne d'Espagne, et les autres

le furent par les Espagnols eux-mêmes qui ont depuis possédé toutes ces îles, à l'exception des deux septentrionales qui appartiennent aux Portugais.

Plusieurs géographes distinguent des Canaries ces deux dernières îles, distantes des premières d'environ soixante lieues ; la plus considérable des deux et celle qui est la plus proche du méridien, est l'île de Madère, si connue par ses excellens vins. Il y existe deux anciens volcans, des colonnades de basalte et des rochers de lave rouge ou grise. Funchal est le chef-lieu de l'île. On y trouve plusieurs églises et couvens.

Les Canaries espagnoles ne sont guère moins renommées par la bonté de leurs vins, que Madère; en général, le climat de ces îles est si doux, et le sol tellement fertile, qu'elles produisent toutes les choses nécessaires à la vie, du blé, du sucre et une quantité de fruits de toutes espèces, particulièrement des oranges, des cédras, des citrons, des grenades et des figues : aussi ces îles sont-elles bien peuplées, couvertes de villes et de villages; elles portent comme Madère des traces d'éruptions volcaniques. Les côtes sont fort poissonneuses, et les bois sont remplis d'oiseaux à plumages brillans : on voit parmi eux beaucoup de serins, et c'est des Canaries que sont venus ceux que nous avons en Europe.

C'est de la plus occidentale des Canaries, l'île de Fer, que plusieurs peuples comptent leur premier méridien; c'est-à-dire, que c'est par cette île qu'ils font passer le premier des cercles que l'on suppose traverser les deux pôles, et duquel on commence à compter les trois cent soixante degrés qui divisent le globe en allant d'Occident en Orient. Mais ce méridien n'est pas adopté par toutes les nations; les Hollandais prenaient autrefois le leur au pic de Ténériffe, dans une autre île des Canaries. Ce pic est regardé comme une des plus hautes montagnes de l'Afrique; son sommet s'élève au-dessus des nues, étant à 2754 toises au-dessus de la mer : on le voit de plus de quarante lieues en mer quand le ciel est serein : c'est, sans doute, ce qui a déterminé les Hollandais à le choisir pour le point d'où ils commencent à compter leur longitude. Les Français partent de Paris et les Anglais de Greenwich, pour compter les distances entre le premier méridien et les divers lieux de la terre.

Orotava est une assez jolie ville bâtie au pied du pic de Ténériffe. Le gouverneur espagnol et l'archevêque résident à Las-Palmas, dans l'île de Canarie. L'île de Palma, où l'on voit encore un volcan, tire son nom des palmiers qui la couvrent.

Nous passâmes au sud des Açores : ces îles, qui appartiennent aux Portugais, étaient sans habitans

lorsque ceux-ci les découvrirent, vers le milieu du xv^e^ siècle ; elles sont sous un beau ciel et sous un climat tellement tempéré qu'on peut s'y passer de feu pendant l'hiver ; l'air en est fort salubre, et des vents frais y rendent les chaleurs de l'été très-supportables. La plupart de ces îles sont bien peuplées ; plusieurs offrent aux navigateurs les points de vue les plus agréables ; les montagnes y sont couvertes jusqu'à la cime d'une quantité d'arbres qui ne quittent jamais leur verdure, et l'humidité de ces montagnes entretient partout la fertilité. Elles produisent du vin, du maïs, de beaux fruits, des gommes, et le bois de faïal, nommé d'après une de ces îles ; les campagnes ressemblent à de vastes jardins séparés par des murailles à hauteur d'appui. On y trouve de beaux serins et beaucoup de volaille. Les volcans y causent fréquemment des tremblemens de terre; Terceira est la principale île de ce groupe, qui se compose de neuf îles.

Ayant dépassé cet archipel, nous rencontrâmes quelques jours après les vents alizés, qui soufflent constamment toute l'année d'est en ouest, depuis un tropique jusqu'à l'autre. Nous passâmes ensuite celui du Cancer où l'équipage du navire s'amusa à baigner d'eau de mer, avec des cérémonies bouffonnes, ceux qui ne l'avaient pas encore passé, ce que les matelots appellent le bap-

tême du tropique. Les colons du nord furent arrosés de manière à pouvoir s'en souvenir ; on fit pleuvoir de la grande hune une quantité de seaux d'eau sur leurs têtes, après les avoir mouillés, chacun à part, auprès d'une espèce d'autel, en présence du *bonhomme Tropique*, de son aumônier et de sa suite. Ce *bonhomme Tropique* porte une longue barbe grise ; il se fait précéder d'un postillon portant au capitaine une lettre, par laquelle ce prétendu seigneur exhorte les passagers à se soumettre humblement à la cérémonie. Les matelots qui jouent cette farce, ne manquent pas de se faire payer de leur peine.

C. Farewel
Banquereau
Pte de Belle-Ile
Terre-Neuve
I. Royale
I. de Sable
I. St Jean
Banc de Terre-Neuve
Banc Flamand
I. Jaquet
Les Açores
Pasteur C.
Ste Bermudes
Cancer
Tropique
Equateur
Domingue
Porto-Rico
St Thomas
Les Vierges
la Guadeloupe
la Dominique
la Martinique
la Barbade
la Grenade
Tabago
la Trinité
Cayenne
L. Maracaybo
OCÉAN
ATLANTIQUE MÉRIDIONALE
AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE
Lieues communes
Lieues Marines
65
55
35

Longitude du Méridien de Paris .

AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE.
1835

B.R

LIVRE QUATRIÈME.

L'AMÉRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Découverte de cette partie du monde. — Les Antilles. — Climat, productions, maladies dans ces îles. — Peuple caraïbe. — Martinique. — Guadeloupe. — Porto-Ricco. — Saint-Domingue. — La Jamaïque. — Cuba. — Port de la Havane.

En approchant de l'Amérique je me rappelai ce célèbre navigateur qui, le premier, traversa l'Océan Atlantique, et découvrit cet immense continent auquel Américic Vespuce a donné son nom. Convaincu de son existence, Christophe Colomb proposa d'abord à Gênes, sa patrie, tous les avantages que promettait cette importante découverte, mais il y fut rebuté; il le fut de même des cours de France, d'Angleterre et de Portugal auxquelles il s'adressa successivement, et dont aucune ne sut apprécier la grandeur de son entreprise. Il fut plus heureux en Espagne, mais ce ne-

fut qu'après huit années de sollicitation qu'il obtint enfin de Ferdinand et d'Isabelle trois petits vaisseaux, avec lesquels il partit au mois d'août 1492 pour entreprendre sa découverte. Entre autres événemens de sa navigation, il eut à combattre les murmures et la révolte de ses équipages ennuyés de ne pas voir la terre qu'il leur avait promise; plusieurs même proposèrent de le jeter à la mer pour pouvoir reprendre la route d'Espagne : il ne put les apaiser qu'en leur promettant que si dans trois jours ils ne découvraient pas la terre, il s'abandonnerait à leur discrétion. Divers signes lui annonçaient alors la proximité d'une terre; le vol des oiseaux, des branches d'arbres et des fruits qui flottaient, l'avaient déterminé à faire cette promesse : il ne se trompa point dans sa conjecture, car il découvrit une île longue et plate, habitée par des sauvages nus qui furent fort étonnés de voir les Espagnols, leurs vaisseaux, leur artillerie, et qui pourtant s'apprivoisèrent bientôt avec eux.

Nous eûmes les mêmes indices que Colomb lorsque nous atterrâmes à la Martinique : la sonde et les oiseaux nous annoncèrent cette île, et peu de temps après nous aperçûmes les mornes ou montagnes dont elle est entrecoupée; c'est une des principales îles de l'archipel connu en général sous le nom des Antilles, et qui s'étend en forme de demi-cercle, sur un espace de 200 lieues de

long, depuis la côte de la Terre-Ferme jusque dans le golfe du Mexique.

Le climat chaud et humide de ces îles tropiques a toujours été extrêmement funeste aux Européens, et affecte même les indigènes, de nombreuses et violentes maladies. Les plantes et les animaux de l'Europe éprouvent également l'effet de ce climat; ils dégénèrent aux Antilles, ou perdent quelques-unes de leurs qualités, tandis que les végétaux de l'Afrique y réussissent pour la plupart. Lorsque le soleil passe de l'équateur au tropique du Cancer, les Antilles, éprouvant l'effet de la forte évaporation de la mer, par suite de l'action de la chaleur, ont la saison humide, appelée hivernage. Dans cette saison la végétation se développe avec une vigueur et une rapidité extraordinaire; des herbes touffues ou rampantes poussent de toutes parts, dans les champs, sur les montagnes, dans les villes: les maisons même ne sont pas à l'abri de ces végétaux incommodes; leurs pousses pénètrent jusqu'aux appartemens: l'air et le sol fourmillent d'insectes de toutes espèces, de sauterelles, de vers, de fourmis; les piqûres douloureuses des moustiques deviennent un nouveau tourment. L'action du soleil sur la mer des Antilles, est si forte, qu'il sévapore toutes les douze heures un dixième de pouce de la surface de l'eau. Ces vapeurs se forment promp-

tement en nuage qui crèvent avec la même vitesse, et tombent non pas en petites gouttes, mais, pour ainsi dire, en masse. On a appelé ce ciel pluvieux des Antilles, le drap mortuaire des savanes ou plaines ; en effet, des fièvres et d'autres maladies règnent pendant cette saison, à la fin de laquelle s'élèvent quelquefois des ouragans épouvantables qui renversent les villages et les plantations.

Après le solstice d'été l'humidité cesse, la température s'adoucit, les vents alizés commencent à souffler, les maladies contagieuses ralentissent leurs ravages ; mais d'autres maladies leur succèdent, surtout chez les habitans natifs de l'Europe. On éprouve ensuite les brises du nord qui causent une espèce d'hiver, quoique la chaleur soit encore aussi forte alors qu'elle l'est chez nous en été. La terre se fend et laisse échapper de nouvelles légions d'insectes ; le feuillage au lieu de tomber, ne fait que changer de nuance ; il prend une teinte verte plus foncée, ou s'il était jaune, il passe au rouge vif ; dans les endroits marécageux la floraison continue ; les palétuviers des marais et les oliviers des rivages étalent leurs fleurs, de concert avec une foule de plantes aromatiques.

Un grand relâchement dans les fibres et dans toute la constitution physique est l'effet inévitable

de ce climat sur les Européens; ils perdent toute énergie, éprouvent un abattement total, deviennent indolens, et ne songent qu'à jouir du répit que semble leur accorder la nature, et à fuir les maladies qui les assiégent de toutes parts. Des effets funestes punissent les excès de tout genre. Les femmes éprouvent moins les effets mortels de ce climat; mais de nombreuses infirmités viennent les accabler. Lorsque par malheur les symptômes de la fièvre jaune, le plus grand fléau de l'Amérique viennent à se manifester, tous ceux que le devoir ou le besoin ne retiennent pas dans les lieux infectés, s'enfuient pour chercher un air plus pur. Dans les derniers temps un nouveau fléau, le choléra-morbus, après avoir fait périr une multitude immense dans l'Inde, est venu exercer ses ravages aux Antilles.

Si l'on pouvait oublier ces phénomènes effrayans, on conviendrait que la nature a versé en abondance ses dons sur les Antilles; les végétaux nourriciers, rafraîchissans, ou agréables à la vue, y prospèrent. Les marais sont ombragés de bois de palétuviers, de mangles rouges et gris; on tire de ces îles pour la pharmacie le gaïac, l'oseille des bois, la liane de Pâques. Des plantations de café, sucre, riz, acajou, font la richesse des colons. On se nourrit aux Antilles avec le manioc, le topinambour, l'igname, la pomme de terre, la patate douce,

l'artichaut de Jérusalem, le chou caraïbe. Une grande variété de fruits y offrent un suc rafraîchissant ou désaltérant ; ce sont le citron, l'orange, le limon, la figue banane, la pomme cannelle, la pomme cythère, la mangue, l'ananas, la pistache, le coco, les fruits de l'arbre à pain, du corrossol, de l'acajou, du sapotillier, du mombin, du chachiment, du tamarinier, du gigiri, du carambolier, etc. Mais dans quelques autres fruits le poison est caché sous une forme trompeuse. Les amandes de l'arbre connu sous le nom de sablier causent de violens vomissemens, et le mancenillier n'empoisonne pas seulement par ses pommes, la transpiration des feuilles et son ombrage même causent des douleurs aiguës, et donnent quelquefois la mort. Le mancenillier est, en général, une des productions naturelles les plus funestes qu'il y ait dans les climats tropiques.

Ces îles, anciennement habitées par différentes races de naturels, ont été en quelque sorte partagées entre plusieurs des nations européennes ; les Espagnols, les Français et les Anglais en possèdent la plus grande partie. Les premiers ont absolument détruit les insulaires qu'ils y ont trouvés, tandis que les Français et les Anglais en ont usé avec moins d'inhumanité : les uns et les autres y ont amené de l'Afrique des troupes

innombrables de nègres pour la culture de leurs habitations, et y ont transporté les animaux domestiques de l'Europe. Les mariages des hommes blancs avec les négresses ont produit la race des créoles, qui est très-nombreuse dans ces îles.

Les Caraïbes habitaient autrefois les petites Antilles ; ils en ont été successivement chassés, et les débris de cette nation se sont retirés sur la terre ferme. Ce peuple qui d'abord avait été anthropophage, avait fini par vivre en assez bonne intelligence avec les Français dans ces îles, où il conservait sa liberté, et formait une nation particulière. Il traitait avec mépris l'autre sexe, et ce fut la dégradation des femmes caraïbes qui facilita aux Européens le moyen de se rendre maîtres des îles. Enchantées des prévenances que les hommes blancs leur montraient, les femmes caraïbes ne balancèrent pas à prendre le parti des Européens contre les hommes féroces de leur nation, et à trahir tous les complots que les caraïbes méditaient pour perdre les Européens. Les armes ordinaires des Caraïbes sont l'arc et la flèche dont ils empoisonnent la pointe ; ils portent en outre un couteau, avec une espèce de massue. Leurs maisons, appelées carbets, sont des cabanes à jour, soutenues par des pieux auxquels ils suspendent leurs hamacs, faits de grosse toile de coton que leurs femmes fabriquent sans au-

cun des instrumens dont nos tisserands se servent. Les hommes ne sont pas moins industrieux ; entre autres ouvrages, ils font des paniers dont le tissu est si serré que l'eau n'y peut pénétrer. Ils ne sont pas moins adroits dans la construction de leurs pirogues ou canots et dans l'art de les conduire : si quelquefois ces pirogues viennent à tourner en mer, ils ne sont pas pour cela fort embarrassés ; car, comme ils nagent admirablement, ils parviennent aisément à les retourner, et après en avoir vidé l'eau, ils s'y placent comme auparavant. Ils se frottent tous les jours le corps avec une couleur rouge qu'ils tirent du fruit d'un arbuste appelé roucou, et qu'ils détrempent avec de l'huile, pour se préserver des ardeurs du soleil ainsi que de la piqûre des moustiques ou maringouins. Une singularité particulière aux Caraïbes, c'est qu'ils ont le front extrêmement plat, de manière qu'ils peuvent voir perpendiculairement au-dessus de leur tête ; cette forme ne leur est pas naturelle ; ils la procurent aux enfans nouveau-nés en appliquant sur leur front une planche fortement liée. Quant à leur religion, elle se réduit à la croyance en un génie bienfaisant appelé *iche*, et en un mauvais génie, le *maraboua* ; le dernier reçoit d'eux le plus d'hommages.

Il était temps que nous arrivassions aux Antilles ; car l'imprévoyance du capitaine avait été

cause que nous souffrions depuis quelques jours d'une disette de vivres. Empressé de remplir son bâtiment de colons, il n'avait guère songé à se pourvoir d'assez de provisions. En outre, il avait éclaté des maladies à bord du bâtiment : tout cela rendit une relâche nécessaire. Nous débarquâmes donc pour quelques jours à la Martinique. Je me réjouis vivement de me retrouver de nouveau dans une île où l'on parlait français, et où mes compatriotes avaient l'autorité en main. Cette île a environ 18 lieues de long et 45 de circonférence. Les Français s'y établirent en 1735, et c'est de la Martinique que sortirent différentes colonies, pour occuper plusieurs des îles voisines ; sa population est de 120 mille âmes, dont presque les deux tiers sont des nègres. L'île est hérissée de montagnes qui autrefois ont été des volcans, et qui ont répandu des courans de laves ; les mornes sont couverts de forêts presque impénétrables à cause de la quantité de lianes ou plantes sarmenteuses et grimpantes. Les rivières qui sortent de ces mornes, ne sont que des ruisseaux dans les temps ordinaires ; après les pluies elles deviennent des torrens fougueux. La Martinique récolte, comme les autres Antilles, du sucre, de l'indigo, du coton, cacao, piment, gingembre et manioc ; ce dernier est une racine que l'on râpe pour la convertir en farine ; son jus est un poison, mais quand il est

cun des instrumens dont nos tisserands se servent. Les hommes ne sont pas moins industrieux ; entre autres ouvrages, ils font des paniers dont le tissu est si serré que l'eau n'y peut pénétrer. Ils ne sont pas moins adroits dans la construction de leurs pirogues ou canots et dans l'art de les conduire : si quelquefois ces pirogues viennent à tourner en mer, ils ne sont pas pour cela fort embarrassés ; car, comme ils nagent admirablement, ils parviennent aisément à les retourner, et après en avoir vidé l'eau, ils s'y placent comme auparavant. Ils se frottent tous les jours le corps avec une couleur rouge qu'ils tirent du fruit d'un arbuste appelé roucou, et qu'ils détrempent avec de l'huile, pour se préserver des ardeurs du soleil ainsi que de la piqûre des moustiques ou maringouins. Une singularité particulière aux Caraïbes, c'est qu'ils ont le front extrêmement plat, de manière qu'ils peuvent voir perpendiculairement au-dessus de leur tête ; cette forme ne leur est pas naturelle ; ils la procurent aux enfans nouveau-nés en appliquant sur leur front une planche fortement liée. Quant à leur religion, elle se réduit à la croyance en un génie bienfaisant appelé *iche*, et en un mauvais génie, le *maraboua* ; le dernier reçoit d'eux le plus d'hommages.

Il était temps que nous arrivassions aux Antilles ; car l'imprévoyance du capitaine avait été

cause que nous souffrions depuis quelques jours d'une disette de vivres. Empressé de remplir son bâtiment de colons, il n'avait guère songé à se pourvoir d'assez de provisions. En outre, il avait éclaté des maladies à bord du bâtiment : tout cela rendit une relâche nécessaire. Nous débarquâmes donc pour quelques jours à la Martinique. Je me réjouis vivement de me retrouver de nouveau dans une île où l'on parlait français, et où mes compatriotes avaient l'autorité en main. Cette île a environ 18 lieues de long et 45 de circonférence. Les Français s'y établirent en 1735, et c'est de la Martinique que sortirent différentes colonies, pour occuper plusieurs des îles voisines ; sa population est de 120 mille âmes, dont presque les deux tiers sont des nègres. L'île est hérissée de montagnes qui autrefois ont été des volcans, et qui ont répandu des courans de laves ; les mornes sont couverts de forêts presque impénétrables à cause de la quantité de lianes ou plantes sarmenteuses et grimpantes. Les rivières qui sortent de ces mornes, ne sont que des ruisseaux dans les temps ordinaires ; après les pluies elles deviennent des torrens fougueux. La Martinique récolte, comme les autres Antilles, du sucre, de l'indigo, du coton, cacao, piment, gingembre et manioc ; ce dernier est une racine que l'on râpe pour la convertir en farine ; son jus est un poison, mais quand il est

exprimé, on fait de la pulpe qui reste, cette farine de pain appelé cassave, que les naturels préfèrent à celui de froment. La culture du café, qui réussit parfaitement, est aujourd'hui très-considérable dans cette île; et c'est la Martinique qui fournit maintenant de café une partie de l'Europe. Le tabac ne prospère pas moins; celui qui croît dans le quartier du Macouba est renommé, il a naturellement une légère odeur de rose et quelquefois de violette. Il ne croît pas de froment dans cette île, ni de raisin propre à faire du vin; ces denrées s'y transportent d'Europe ainsi qu'une grande quantité de viande salée, celle de boucherie n'étant pas suffisante pour la consommation. Le poisson et les tortues sont une ressource pour les habitans; et un aliment que la Providence fournit aux pauvres et aux nègres, ce sont les crabes, connus sous les noms de criques et de tourlouroux, et dont la chair est d'un fort bon goût. Un animal très-dangereux de la Martinique et de Sainte-Lucie, la vipère appelée fer-de-lance, à cause de la forme triangulaire de sa tête, y poursuit les petits animaux, surtout les rats; il blesse aussi mortellement les hommes, ou cause une paralysie des membres qu'il a blessés. C'est à travers des crochets creux et mobiles, et attachés à sa mâchoire supérieure qu'il distille le venin dans la blessure. A la vue d'un homme ou d'un ani-

mal, il se dresse sur sa queue, en sorte qu'il atteint presque la hauteur de l'homme. Ce reptile venimeux, qui est d'une grande fécondité, se transporte dans les plantations, dans les marais, sur les montagnes; il grimpe même sur les arbres, et se glisse dans les nids des oiseaux. Un petit oiseau, le *cici*, avertit souvent par ses cris de la présence de la vipère.

Après nous être pourvus de vivres à Saint-Pierre, ville assez considérable, nous filâmes le long de la Dominique, et nous touchâmes à Pointe-à-Pître, dans la Guadeloupe, autre île française, peuplée de deux cent mille habitans, tant noirs que blancs et créoles. Cette île possède à peu près les mêmes productions que la Martinique.

Laissant sur la droite Antigue, Saint-Christophe, et d'autres petites îles, nous passâmes à celle de Porto-Ricco, appartenante aux Espagnols; peuplée de cent trente-six mille âmes, elle a environ quarante lieues de long sur quinze ou seize de large; son sol est montueux, couvert de bois et de verdure, et arrosé d'une quantité de rivières : elle est fertile en sucre, coton, tabac, casse, vanille, riz, maïs et manioc. Les bœufs et les vaches y sont devenus sauvages et si communs, que leurs cuirs font une partie essentielle du commerce de l'île; elle abonde d'ailleurs en fruits, en gibier et en poissons : c'est une des découvertes de Christophe Colomb.

L'île de Saint-Domingue, que nous aperçûmes peu de temps après, est une autre découverte de ce célèbre navigateur, qui la nomma d'abord *Hispaniola*. Cette île, longue d'environ cent soixante lieues sur une largeur moyenne de trente, était alors fort peuplée, et divisée en plusieurs royaumes ou principautés dont les chefs portaient le nom de *caciques*. Colomb parvint à captiver l'amitié d'un de ces caciques, et échangea avec ses sujets beaucoup d'or contre différentes bagatelles. Il y bâtit un petit fort dans lequel il laissa trente-six hommes avec des munitions et de l'artillerie, après quoi il reprit la route d'Espagne. Il y fut reçu avec les honneurs du triomphe; mais il repartit ensuite pour Saint-Domingue avec un autre armement qui fut d'autant plus considérable, que l'or qu'il avait rapporté avait attiré une si grande quantité de volontaires, qu'il fut même obligé d'en refuser. Arrivé à Saint-Domingue, il eut la douleur de voir son fort détruit et de ne plus retrouver les gens qu'il y avait laissés; leur mauvaise conduite avait été cause de leur perte; aussi depuis ce temps les Indiens ne regardèrent plus les Espagnols que comme leurs ennemis. Des armées nombreuses de ces insulaires s'assemblèrent contre eux; cependant, effrayées par les armes à feu et par les chevaux des Espagnols, elles furent facilement défaites, et en moins d'un an toute l'île fut entièrement soumise.

Les Espagnols y avaient déjà bâti une ville ; ils en fondèrent une autre qu'ils appelèrent *Saint-Domingue*, et qui a ensuite donné son nom à toute l'île. L'envie et la calomnie ayant fait rappeler Colomb en Espagne, les gouverneurs qui lui succédèrent négligèrent de contenir les Espagnols, ou plutôt les autorisèrent à des vexations odieuses contre les malheureux Indiens : on les répartissait comme des esclaves entre leurs tyrans; on séparait les maris d'avec les femmes ; on employait ces dernières à labourer la terre, et les hommes aux travaux des mines. Cette oppression tyrannique réduisit bientôt ces insulaires à un petit nombre, et insensiblement ils furent totalement détruits : on en comptait des millions lors de la conquête ; en moins de vingt années à peine en resta-t-il quelques-uns. Dans les siècles suivans, le sang indien fut en quelque sorte vengé par une troupe d'aventuriers qui désolèrent les Espagnols pendant plusieurs années. Ces aventuriers étaient originaires de divers pays ; la plupart étaient venus de France ou d'Angleterre : ils s'établirent sur les côtes septentrionales de l'île de Saint-Domingue, qui étaient alors presque abandonnées. Les bœufs et les porcs que les Espagnols y avaient transportés s'étaient tellement multipliés qu'ils étaient devenus sauvages ; ces aventuriers s'occupèrent d'abord à les chasser ; ils en vendaient

les peaux, faisaient sécher ou boucaner la chair à la fumée, et c'est de là qu'ils prirent le nom de *boucaniers*. S'étant ensuite dégoûtés de ce genre de vie, ils se réunirent pour faire des courses sur mer, et quoiqu'ils attaquassent quelquefois les autres nations, on peut dire cependant que les Espagnols furent toujours le principal objet de leurs brigandages. Leur courage était de l'audace, et tout ce qu'ils exécutèrent est incroyable : avec une frêle barque ils attaquaient les plus gros vaisseaux et les prenaient à l'abordage; ils interceptèrent ainsi le commerce des Espagnols dans le Nouveau-Monde, et partout où ils conduisaient leurs prises, ils y répandaient avec profusion et comme à pleines mains les richesses de ces derniers : ils furent alors appelés *flibustiers*, et c'est sous ce nom qu'ils devinrent la terreur des mers d'Amérique. Bientôt leurs entreprises s'étendirent sur les colonies des Espagnols qu'ils inondèrent du sang de ces conquérans : une poignée d'aventuriers s'y empara plusieurs fois des places les mieux fortifiées, y défit des armées considérables et remporta des butins immenses. Au milieu de tant d'exploits et de forfaits, ils furent visités par des vaisseaux français qui leur apportèrent divers secours, entre autres des engagés pour trois ans, dont ils tiraient les mêmes services que des nègres et qui ensuite devenaient leurs camarades. Quoiqu'ils re-

connussent, en quelque sorte, le roi de France pour leur souverain, cette cour feignit pendant long-temps d'ignorer leurs entreprises; à la fin, elle les avoua pour ses sujets; elle leur envoya un commandant avec des troupes, et telle a été l'origine de la colonie française de Saint-Domingue qui occupait toute la partie occidentale de l'île et en comprenait plus d'un tiers.

Les Français y avaient fondé des villes florissantes, et établi un grand nombre de belles plantations: mais pendant la révolution de la fin du dernier siècle, les noirs qui formaient la plus grande partie de la population s'insurgèrent, massacrèrent ou chassèrent les colons européens, dévastèrent les villes et les plantations; deux lieutenans du chef nègre Dessalines fondèrent, l'un un royaume et l'autre une république d'Haïti. Le roi Christophe, régnant ensuite en despote, fit soulever ses sujets contre lui, et se tua dans une émeute. Le régime républicain fut introduit alors dans toute la partie jadis française, qui contient une population de plus de 300 mille âmes. La ville du Cap qui était bâtie avec la plus grande régularité, et renfermait 70 mille âmes, est en ruine aux deux tiers. Le roi Christophe habitait le château de Sans-Souci à trois lieues du Cap.

Port-au-Prince est la résidence du gouvernement républicain d'Haïti; ce gouvernement se

compose d'un président, d'un sénat et d'un corps législatif : dans l'insurrection des noirs, cette ville a été ruinée aussi en partie ; mais le désastre a été réparé. Elle renferme un collége, et beaucoup de maisons de commerce.

Il y a deux autres villes très-commerçantes, les Cayes et Jacmel ; la dernière est située dans un district montueux couvert de caféyères.

En général, la république d'Haïti où il n'y a plus aujourd'hui un seul esclave, offre un coup d'œil agréable, étant remplie de plantations bien cultivées ; les unes sont couvertes de cannes à sucre rangées avec symétrie, et d'autres d'indigo ; ici ce sont des caféyères, là, ce sont des plantations de cotonniers ; le tout est entremêlé de savanes ou prairies qui ajoutent à la variété. Les chemins, tirés au cordeau, sont bordés de haies de citronniers et d'orangers qui offrent tout à la fois un ombrage frais, et embaument l'air du parfum de leurs fleurs.

La canne de sucre est un roseau qui a communément la grosseur du doigt, et qui s'élève jusqu'à dix pieds de hauteur ; sa tige est remplie de nœuds à trois ou quatre pouces de distance les uns des autres, et garnie de feuilles qui tombent à mesure que la canne mûrit. Pour la planter, il ne s'agit que d'en coucher en terre un bout de six à sept nœuds ; peu de temps après chaque nœud

pousse un jet qui est en état d'être coupé au bout de huit ou dix mois. Il renferme alors un suc extrêmement doux et aussi sain qu'agréable; on l'exprime dans un moulin mis en mouvement par des chevaux ou des bœufs, par un courant d'eau ou par la vapeur : le jus ou vesou des cannes broyées est cuit, et versé dans des moules faits en forme d'entonnoirs; la mélasse qui en découle sert à faire une eau-de-vie forte connue sous le nom de tafia ou rhum. Par les premières opérations on n'obtient qu'un sucre grossier de couleur rousse; il faut le raffiner afin qu'il soit parfait; mais cette opération se fait mieux dans les fabriques d'Europe ; aussi la plus grande partie de l'immense quantité de sucre fournie par l'Amérique à l'Europe nous arrive dans l'état brut, et les gouvernemens européens, pour favoriser les raffineries dans leurs états, chargent d'impôts l'introduction des sucres raffinés des colonies.

Saint-Domingue ne fournit plus au commerce le quart de la quantité de sucre qu'elle fournissait autrefois ; mais dans d'autres colonies la production du sucre a beaucoup augmenté.

Si l'on pouvait perdre le souvenir des massacres cruels par lesquels les noirs ont gagné leur liberté, on remarquerait avec plaisir que l'esclavage ne pèse plus sur cette île, comme sur une partie des Antilles, où les esclaves sont plus nombreux que les

hommes libres. Autrefois leur sort était affreux ; vendus comme du bétail et arrachés aux côtes africaines, ils étaient entassés dans les bâtimens, et livrés à des colons qui les traitaient ensuite avec une indignité révoltante. Heureusement les sentimens chrétiens ayant prévalu dans notre siècle, la traite ou le trafic des noirs a été prohibée par toutes les nations maritimes, et des lois coloniales prescrivent aux maîtres de traiter leurs esclaves avec douceur.

Déjà avant la révolution le gouvernement français avait cédé à la voix de l'humanité en restreignant le pouvoir des maîtres sur la vie et la mort de leurs esclaves; les lois les obligeaient à fournir aux noirs une quantité de vivres par semaine avec des habits tous les ans ; elles admettaient les plaintes des nègres, contre la dureté de leurs maîtres, devant des officiers établis pour leur rendre justice. Ces mêmes lois avaient encore pourvu à la subsistance des esclaves vieux et infirmes : si un maître avait eu l'inhumanité de les abandonner, ils devaient être transférés dans l'hôpital le plus voisin, entretenus et soignés à ses dépens ; mais en même temps il était défendu de rendre aux nègres la liberté à prix d'argent, de peur que pour s'en procurer ils ne se portassent au vol ou à d'autres crimes, et ils ne pouvaient être affranchis que par une permission du conseil supérieur et pour

des raisons légitimes. Le gouvernement anglais a fait plus encore, il a aboli l'odieux esclavage et soumis seulement les anciens esclaves à un service de plusieurs années auprès des maîtres qu'on a indemnisés par une somme d'argent. A l'exception de la ville de Saint-Domingue, l'ancienne colonie espagnole n'a que des lieux mal bâtis et composés de chaumières. Par le mariage des Espagnols avec les négresses et les créoles, le teint des habitans a pris une couleur plus ou moins foncée.

Après une relâche de quelques jours, nous quittâmes Saint-Domingue pour la Jamaïque, où nous ne tardâmes pas d'arriver.

L'île de la Jamaïque, au sud de celle de Cuba, n'en est éloignée que d'environ 28 lieues : elle est une des principales des Antilles ; longue d'environ 50 lieues, et large de 25, elle est partagée par une chaîne de montagnes appelée les Montagnes-Bleues, et couverte d'ifs d'Afrique, de myrtes et d'autres bois d'une verdure perpétuelle ; plusieurs rivières y prennent leurs sources, et le terreau qu'elles détachent de ces montagnes sert comme d'engrais dans tous les lieux où elles se répandent, et en rend le terrain extrêmement fertile. Ce fut Christophe Colomb qui découvrit cette île, et les Espagnols s'y établirent les premiers : ils n'y furent pas moins cruels que dans leurs autres conquêtes, et en peu d'années ils détruisirent plus de

60 mille des naturels. Ils ne furent guère plus humains envers les esclaves qu'ils y transportèrent ; aussi ces derniers abandonnèrent-ils leurs maîtres pour se joindre aux Anglais lorsque ceux-ci, aidés des flibustiers, prirent cette île en 1655. Ils en ont fait une des plus florissantes de leurs colonies ; ce qui favorisa beaucoup ses prompts accroissemens, ce furent les richesses que les flibustiers y apportèrent en y conduisant une grande partie de leurs prises. Pendant le règne de Cromwell, il émigra aussi à la Jamaïque beaucoup de royalistes mécontens. On compte aujourd'hui dans cette île environ 400,000 habitans, dont les cinq sixièmes se composent de nègres et de mulâtres : on y voit des villes bien bâties et une quantité de belles plantations où croissent en abondance le sucre, le café, l'indigo, le coton, le cacao, le tabac et le piment ou poivre de la Jamaïque. Cette colonie seule produit environ un million et demi de quintaux de sucre par an. Parmi les autres productions de l'île, on trouve l'acajou, divers arbres propres à la teinture, le cannelier, qui a été transporté de Ceylan, et un arbre dont les fleurs servent aux mêmes usages que le savon ordinaire. La qualité sulfureuse du sol, jointe à la chaleur humide de l'air, y favorise la végétation, mais aux dépens de la santé des colons ; les ouragans et les tremblemens de terre y font quelquefois des ravages terri-

bles ; le tremblement de 1692, entre autres, renversa de fond en comble la principale ville, bouleversa le sol de l'île, et coûta la vie à 13 mille habitans. Les riches colons étalaient autrefois un faste excessif, et ils vivaient dans leurs plantations comme de petits souverains. Despotes et inhumains envers leurs esclaves, il les exaspéraient, aussi les nègres désertaient, et, pour parler le langage des îles, devenaient *marrons*. C'étaient alors pour leurs anciens maîtres des ennemis redoutables : animés de vengeance, et retranchés dans les montagnes, ils en descendaient pour ravager et pour piller ; en vain fit-on tous les efforts pour les détruire, ils formèrent dans l'intérieur de l'île un petit état qui a long-temps maintenu son indépendance.

Nous entrâmes à Kingston, ville de 20,000 âmes, avec un port très commerçant; elle est le siége du gouverneur et du conseil suprême de l'île. On y fait beaucoup de rhum.

A Saint-Domingue je m'étais ressouvenu fort à propos des commissions que mon père m'avait données au commencement de mes voyages, pour son ancien homme d'affaires dans les colonies. J'appris dans cette île, après de longues informations, que lors des troubles de Saint-Domingue, il avait quitté l'île, pour s'établir à la Jamaïque. Arrivé à Kingston, je ne manquai pas de m'informer de sa demeure. Il était mort depuis plusieurs

années, et avait laissé une succession embrouillée. J'allai trouver un jurisconsulte, et lui exposai les titres de mon père au recouvrement de ses anciens fonds. L'homme de loi pensa qu'il y aurait moyen de s'en faire restituer une partie. Sur mes instances il écrivit sur-le-champ à mon père, pour lui demander ses titres originaux, et il me promit de suivre cette affaire avec le plus grand zèle. Je m'estimai heureux d'avoir pu être utile au moins une fois à ma famille.

De la Jamaïque nous passâmes à Cuba, île d'environ 240 lieues de long de l'est à l'ouest et de 40 lieues de large, découverte par Colomb ; elle fut occupée par les Espagnols qui n'exercèrent pas moins de cruautés dans cette île que dans les autres colonies, et détruisirent presque tous les indigènes. Cependant, malgré sa grandeur, cette île ne leur a été jamais que d'un médiocre rapport. La principale production qu'ils en tirent, c'est le tabac, connu sous le nom de la Havane, parce que c'est de ce port qu'on l'expédie pour l'Europe. On en tire beaucoup aussi de l'île Porto-Rico, qui appartient également à l'Espagne.

La Havane est un des plus vastes et des plus beaux ports qui existent; il peut contenir 3,000 bâtimens : mais la ville est loin d'être belle; n'ayant que des rues boueuses et des maisons d'un seul étage, et munies de grands volets au lieu de croi-

sées; on voit de vastes appartemens où il n'y a presque pas de meubles ; et comme le plafond est en charpente, on les prendrait pour des granges. Les riches planteurs mènent ici, comme dans d'autres colonies, la vie la plus indolente; les femmes blanches ne vont presque jamais à pied; c'est dans des carrioles appelées *volantes*, qu'on les rencontre aux promenades. A voir les femmes riches marcher ou danser, on dirait qu'elles ont perdu l'usage des pieds, comme les hommes paraissent avoir perdu toute l'activité de leur esprit, sous ce climat brûlant. Il y a des bals publics, où les femmes arrivent parées avec beaucoup de clinquant, ainsi que dans toutes les colonies espagnoles, et où l'on joue gros jeu; la Havane a aussi une salle de spectacle; les églises sont ornées richement, il y a aussi quelques couvens.

Les noirs libres, très nombreux à la Havane, exercent la plupart des arts mécaniques qui paraissent trop fatigans pour les blancs. En général les nègres et les négresses se trouvent bien sous ce climat, qui énerve les Européens. Les Espagnols actuels accordent facilement aux esclaves la faculté de se racheter, aussi le nombre des noirs affranchis augmente-t-il sans cesse; il y en a de riches : cependant l'orgueil stupide des blancs ne leur accorde aucune considération. On compte dans l'île entière 287,000 esclaves, 106,500 hommes de cou-

leur libres, et 11,000 blancs. A côté des noirs qui jouissent de toute leur liberté et qui s'enrichissent par le travail, il est triste de voir des troupes d'esclaves noirs, qu'un chef nommé *majoral*, armé d'un long fouet, conduit au travail, et qu'il maltraite suivant ses caprices. Les plantations sont de grandes plaines, ordinairement dégarnies de bois, pour que le maître puisse inspecter ses esclaves, dont il a toujours la révolte à craindre.

La fièvre jaune, appelée aussi le vomissement noir, fait de fréquens ravages dans tous les ports de l'île. Pendant les deux ou trois jours que nous restâmes à la Havane, j'entendis plusieurs fois sonner les cloches; je demandai pour quelle fête ou pour quelle cérémonie; c'était pour les morts que l'on enterrait. La fièvre jaune enlève une partie considérable des Européens qui viennent s'établir dans les ports de l'île.

CHAPITRE II.

Entrée dans le Mississipi. — La Louisiane. — La Nouvelle-Orléans. — Espèce de servitude introduite par des armateurs. — Cours du Mississipi. — Ville de Natchez. — Maisons flottantes. — État de Missouri. — Ville de Saint-Louis. — Savanes de Missouri. — États d'Indiana et d'Ohio. — Ville de Cincinnati. — Lac Supérieur. — Lacs Érié et Ontario. — Chute de Niagara.

Traversant ensuite le golfe du Mexique nous cinglâmes vers l'embouchure du Mississipi, le plus grand des fleuves de l'Amérique septentrionale. Il traverse du nord au sud la Louisiane, province à laquelle les Français, qui l'ont possédée d'abord, ont donné le nom de leur roi. Les Espagnols l'ont occupée ensuite ; elle a été réunie dans ce siècle à la grande république américaine, et forme un des états confédérés.

Quand les Français s'établirent dans la Louisiane, ce pays était uniquement habité par des peuples sauvages, et la Nouvelle-Orléans fut la seule colonie européenne. La conduite imprudente et barbare des premiers commandans causa des guerres qui finirent par la destruction de la

nation des Natchez; dans la suite la France adopta un système plus doux, et se fit aimer de plusieurs de ces peuples sauvages, avec lesquels on établit des relations de commerce. Les Illinois, entre autres, se distinguèrent à cet égard, et reçurent des missionnaires chez eux. Les Avoyelles vendaient aux Français des bestiaux et chevaux; mais les Chikasaws, peuple très-nombreux, furent dans les intérêts de l'Angleterre.

Au reste les peuples et les peuplades sauvages de la Louisiane variaient beaucoup. Quelques peuplades étaient gouvernées despotiquement par des chefs, et adoraient le soleil; telle était entre autres la nation des Natchez; d'autres avaient un gouvernement différent et un culte plus barbare; les Attakapas passaient même pour anthropophages; toutes habitaient de misérables cabanes. Ils cultivaient mal la terre pour y planter du maïs, et tiraient leur principale nourriture de la pêche ou de la chasse: celle de l'ours était pour eux d'une grande ressource à cause de la quantité d'huile qu'ils retiraient de sa graisse, et dont les Européens leur achetaient une partie. Aujourd'hui ces peuples sauvages sont pour la plupart réduits à quelques villages; plusieurs sont même presque entièrement éteints; d'autres perdent leurs mœurs sauvages et adoptent peu à peu la civilisation qui se répand autour d'eux. Depuis que la Louisiane

fait partie de la grande confédération américaine, la population et l'agriculture y augmentent avec une rapidité extraordinaire, comme dans toute l'étendue des Etats-Unis.

La Nouvelle-Orléans, où il n'y avait que quatre mille âmes quand elle fut cédée en 1763 par les Français aux Espagnols, en avait 17 mille en 1810, et plus de 30 mille en 1818; aujourd'hui elle doit en avoir plus de 40 mille! Le Mississipi devient la grande route de commerce par laquelle les états du nord correspondent avec ceux du midi. La Nouvelle-Orléans paraît destinée à être l'entrepôt de ce commerce immense.

Cette ville est située sur la rive orientale, et à l'embouchure du Mississipi auprès du lac de Pontchartrain. Elle fut fondée par les Français au commencement du XVIII^e^ siècle, sur un plan très-régulier; les rues y sont tirées au cordeau, et les maisons y sont bâties partie en briques et partie en bois. Elle est aujourd'hui le siége du gouvernement de l'état de Louisiane: il a une assemblée de représentans du peuple, à laquelle tout homme blanc, libre et citoyen âgé de vingt-un ans, et propriétaire d'un bien-fonds de 500 dollars est éligible; un sénat, dont les membres sont également élus par la nation parmi les propriétaires de biens-fonds de la valeur de 1000 dollars; enfin un gouverneur que les citoyens élisent tous les ans parmi les proprié-

taires de bien-fonds de 5,000 dollars. Les habitans jouissent de la plus grande liberté ; tous les cultes sont egalement protegés. A la Nouvelle-Orléans, il y a un couvent d'ursulines.

Je fus de nouveau charmé d'entendre sur les bords du Mississipi la langue de mon pays ; mais ma joie se changea en tristesse, lorsqu'en abordant on demanda aux passagers les frais de leur passage. Tous s'étaient embarqués sur les promesses du capitaine, qui les avait assurés qu'en Amérique ils trouveraient facilement moyen de le rembourser. Arrivé dans les États-Unis, ce fourbe changea de langage ; il déclara qu'aucun de nous ne pourrait quitter le navire qu'après s'être acquitté de la dette qu'il avait contractée durant le passage. Personne ne sut que devenir ni que faire.

Je m'aperçus trop tard que nous étions tombés entre les mains d'un de ces spéculateurs qui vont de l'Amérique en Europe, pour y attirer sur leurs navires des gens mécontens de leur sort chez eux, et désirant faire leur fortune dans le Nouveau-Monde. Lorsque les promesses fallacieuses de ces spéculateurs ont séduit un bon nombre de crédules, on les embarque ; ils sont mal tenus pendant la traversée ; quelquefois on les laisse manquer du nécessaire. A leur arrivée en Amérique, on leur demande l'argent pour leur passage et leur entretien, et s'ils ne sont pas en état de payer, ce

qui arrive le plus souvent, on leur déclare qu'ils resteront sur le bâtiment jusqu'à ce qu'ils paient, à moins qu'ils n'aiment mieux signer l'engagement de servir comme laboureurs, ouvriers, etc., chez quelque colon, avec lequel le capitaine s'entend, pour toucher les gages jusqu'à ce qu'il soit remboursé. Cet abus a été toléré jusqu'à présent aux États-Unis, en dépit de la protection que les lois de ce pays, si favorables à la liberté, accordent à tous les hommes.

Nous en fûmes aussi les victimes; il se présenta des agens de colons afin de demander des ouvriers pour les nouveaux établissemens qui se forment sur le Mississipi et sur les grandes rivières qui y débouchent, telles que le Missouri, l'Ohio, etc. Tout le monde étant empressé de sortir de sa position fâcheuse, et n'ayant pas d'autre ressource, on signa les contrats par lesquels on s'engageait à servir le même maître pendant un certain nombre d'années. Comme j'appris qu'un des agens contractait pour un colon français établi à Saint-Louis, je m'adressai à lui, étant persuadé que chez un compatriote je ne serais pas traité aussi mal que chez un étranger, et qu'apprenant mes malheurs il ferait son possible pour adoucir mon triste sort.

Le même agent enrôla d'autres Européens, et il devait lui-même nous conduire à Saint-Louis. Il

fallait pour cela remonter le Mississipi. Ce voyage se fait actuellement avec beaucoup de régularité dans de grands bateaux à vapeur, dont l'intérieur est distribué commodément, et où règne une grande propreté. Grâce à l'excellente invention de l'appareil de la vapeur, on navigue facilement contre le courant, et bien que le trajet soit plus long que lorsqu'on descend le fleuve, néanmoins on arrive plus vite qu'on ne le croirait. Il aurait fallu autrefois trois ou quatre mois pour se rendre par ce fleuve de la Nouvelle-Orléans à Saint-Louis. Maintenant on y va en une vingtaine de jours, et on redescend en dix, et même en moins de temps. Les bateaux sont en usage sur toutes les grandes rivières des États-Unis, et contribuent infiniment aux communications des habitans des divers états.

Le Mississipi, sur lequel j'ai fait le trajet, traverse une grande partie de l'Amérique septentrionale; il tire son origine des petits lacs de Leech, de l'Ours-Blanc et du Cédre-Rouge; de là jusqu'au golfe du Mexique, il parcourt un espace de près de cinq cents lieues. Son cours est d'abord modéré; mais sa réunion avec le Missouri qui se joint à lui en formant un angle aigu, l'accélère; il se ralentit de nouveau au-dessous de l'embouchure de l'Ohio, qui entre dans le Mississipi sous un angle presque droit, après un cours d'environ deux cents lieues. Il y a d'ailleurs très-peu de pente dans

ce fleuve : il traverse d'immenses plaines, où l'on ne voit presque aucune élévation; avant de se rendre à la mer, il se partage en plusieurs branches appelées *bayous* qui forment entre elles un delta comme il y en a un à l'embouchure du Nil dans la basse Egypte.

Tous les ans, à la fonte des neiges, c'est-à-dire vers le mois d'avril, les eaux du Mississipi commencent à croître, comme celles d'autres grands fleuves; elles restent élevées jusqu'au mois d'août; dans les lieux où le fleuve est fortement encaissé par les rochers, son élévation va jusqu'à trente pieds dans cette saison; mais dans les lieux où les rives sont de niveau avec la plaine, surtout à l'ouest, les eaux se débordent, et couvrent un espace de terrain immense où elles forment des lacs, des marais, des courans et des rivières; tout ce pays, situé sur le bas Mississipi, est sujet à ces grandes inondations que l'on remarque également dans les grandes rivières qui s'unissent à ce fleuve. Au-dessus de la Nouvelle-Orléans, la plaine, couverte par des débordemens périodiques, ne présente qu'une forêt de roseaux. Mais plus haut, on a garanti de part et d'autre les terres fertiles par une levée qui a en long une trentaine de lieues, et derrière laquelle s'étendent de belles plantations de coton, indigo, sucre, maïs, tabac, etc. On entretient ces levées avec soin; si par malheur elles se crevassent

pendant l'inondation, l'eau se précipite à travers la fente avec le fracas d'une cataracte, et ravage le sol cultivé; aussi, dès qu'on a des indices de ce danger imminent, on accourt de tous les côtés pour le prévenir; car ici comme en Hollande, la moindre négligence entraîne les suites les plus sérieuses; malheureusement cette digue n'est qu'en terre, et les réparations continuelles qu'elle exige, en rendent l'entretien très-dispendieux. A l'ouest du Mississipi, le voyageur trouve, à mesure qu'il s'éloigne du fleuve, le sol plus aride et plus nu; il entre enfin dans un véritable désert qui s'étend jusqu'aux Montagnes-Rocailleuses, et qui contrastebeaucoup par la nature de son sol avec les savanes et les gras pâturages qu'on trouve le long du fleuve et des rivières qu'il reçoit. On n'y rencontre presque plus le bison; il y a bien moins de castors et d'ours qu'autrefois; mais les chevaux, chats et dindons sauvages, les lièvres, les porcs-épics-ursons, les petits tigres ou cougoars, enfin les serpens y sont assez nombreux: dans le Mississipi, on pêche le poisson-chat qui pèse depuis trente jusqu'à cent livres; on voit des troupes de mouches luisantes et de moustiques. Quoique en été les chaleurs soient très-fortes dans la basse Louisiane, néanmoins le froid est rigoureux en hiver, et dans le haut pays, cette saison dure près de cinq mois. En général les froids sont bien plus vifs dans l'Amérique septen-

trionale que dans les contrées européennes situées sous les mêmes latitudes. Les orangers et la canne à sucre gèlent quelquefois même auprès du golfe du Mexique.

Au temps de la régence on avait fondé à Paris tant d'espérances sur les mines de métaux précieux de la Louisiane, que les actions de la compagnie de commerce française se vendirent à des prix exorbitans ; mais les actionnaires ont été dupes de leur crédulité; jusqu'à présent on ne connaît dans ce pays que des mines de plomb, de fer, de zinc, d'étain et de houille.

Il est probable que tous les végétaux de l'Europe réussissent en Louisiane ; le riz y vient bien dans les terrains humides ; on entretient beaucoup de vers à soie. Les bosquets d'orangers et de grenadiers rappellent les climats les plus fortunés. Il y a des ciriers et d'autres arbres indigènes. Une particularité du Mississipi c'est la quantité de bois qu'il charrie pendant les débordemens et qu'il paraît avoir entraîné des hauteurs d'où il est descendu avec ses affluens. Ces bois s'entassent dans les embouchures du fleuve et nuisent même quelquefois à la navigation.

Au delà de l'embouchure de la rivière Rouge sur laquelle il y a de belles plantations, la première ville un peu considérable que l'on rencontre, est Natchez, principale ville de l'état du Mississipi,

qui a une chambre de représentans, un sénat et un gouverneur. Les sauvages Chikasaws et Chactas, habitent le territoire de cet état; ils s'y livrent déjà aux arts mécaniques et à l'agriculture. Monticello, sur la rivière de Perle, est le chef-lieu du pays. Une chose qui m'avait choqué dès mon entrée dans le Mississipi, c'est le grand nombre d'esclaves noirs employés dans les plantations de ces contrées. Je ne pouvais m'imaginer comment dans une confédération républicaine où les blancs jouissent de tant de droits, les nègres gémissent encore dans le plus dur esclavage. On me donna pour raison qu'on ne pouvait encore émanciper tant de nègres, sans compromettre la sûreté des blancs. Je n'en plaignis pas moins les malheureux esclaves, de ne point participer à tous les avantages que les constitutions américaines assurent aux hommes, et d'être esclaves dans un pays parfaitement libre.

Je vis voguer sur le Mississipi des bateaux avec de petites maisons habitées par des familles entières, qui vont vendre aux nouvelles colonies les objets de première nécessité, ou qui cherchent sur les bords du fleuve un emplacement où elles puissent asseoir leurs petites maisons, et établir une petite colonie.

Après avoir dépassé l'embouchure de la rivière d'Arkansas, dont les habitans sauvages portent le

même nom, on longe les états républicains de Ténessey et Kentucky, qui ont pour chefs-lieux Nashville et Francfort; puis après avoir franchi l'embouchure du Wabach, on trouve l'état du Missouri, dont Saint-Louis est le chef-lieu. Cette ville, bâtie sur la rive droite du Mississipi, un peu au-dessous du confluent du fleuve, de la rivière d'Illinois et du Missouri, est assise sur un sol pierreux, en face d'une plaine immense. Par sa position elle devient l'entrepôt des productions d'une partie de l'Amérique septentrionale; aussi augmente-t-elle rapidement; on y compte déjà 10 à 12 mille habitans, et il y arrive constamment des émigrans de l'Europe, pour s'y établir. Saint-Louis a depuis peu un évêque catholique, et auprès de la ville les Français ont récemment organisé un séminaire.

On nous conduisit chez le propriétaire français qui avait loué nos services; jugez de mon étonnement lorsque je reconnus en lui un ami avec lequel j'avais commencé mon cours de droit. Il ne fut pas moins surpris en me voyant ainsi confondu au milieu de pauvres ouvriers. Je me sentis humilié de ma position, comparée à la sienne; et je pensai que si j'avais été constant dans mes études, comme lui, j'aurais peut-être aussi été propriétaire dans les colonies, au lieu de courir dans le monde sans aucune ressource.

Mon ancien camarade ne me laissa pas le temps de poursuivre mes tristes réflexions; il m'embrassa avec toute la chaleur d'un véritable ami, et me pria de lui dire par quel hasard je me trouvais dans la position où il me voyait. Je lui fis un aveu franc et sincère de mes aventures et de mes fautes. Il en fut touché : et lorsqu'il apprit par quelle fourberie du capitaine son agent s'était procuré tous ces ouvriers, il fut indigné, et déclara qu'il aimait mieux payer leurs gages et les renvoyer que de les tenir dans une sorte d'esclavage. Tous ces hommes grossiers furent sensibles à son humanité et à sa justice, et déclarèrent qu'ils voulaient rester à son service. Il leur promit alors de leur payer exactement leurs gages tant qu'ils voudraient travailler pour lui. Quant à moi, il me traita en ami, m'offrit sa bourse et sa maison, et se montra prêt à me seconder dans tout ce que je voudrais entreprendre. Je lui répondis que si je pouvais lui être utile dans ses plantations, en attendant l'occasion de retourner en Europe, je m'estimerais fort heureux. Cette proposition lui fit beaucoup de plaisir. Il avait besoin en effet d'un homme de confiance qui pût surveiller ses propriétés, et faire pour ses intérêts les petits voyages qu'ils nécessitaient. Il me força d'accepter un salaire pour ma peine, et me donna chez lui le logement, la table et tout ce qui était nécessaire à mon entretien.

Ah ! qu'il me fut doux de me trouver enfin auprès d'un véritable ami, après avoir vécu si longtemps parmi des hommes indifférens, grossiers ou barbares. J'aurais trouvé ma position la plus agréable de la vie, si je n'avais pas été si loin de ma famille. Pendant que j'avais erré dans les diverses parties du monde, mon ami avait achevé ses études, s'était fait recevoir avocat, et avec de l'ordre et de l'économie, il avait agrandi l'héritage de ses parens ; mais voyant les fréquentes révolutions et changemens politiques en Europe, il s'était dégoûté de cette instabilité et avait pris le parti d'aller, comme tant d'autres personnes, s'établir avec sa petite fortune dans l'Amérique septentrionale, où des institutions sages et bien réglées promettent aux habitans un repos solide. Il y avait acquis, à des prix très-modérés, des terres fort étendues ; et déjà son intelligence les faisait fleurir comme si elles avaient été situées au milieu de l'Europe civilisée.

Ce fut pour moi un spectacle curieux, de voir ce développement rapide que prennent les États-Unis, surtout du côté de l'ouest, ces troupes d'émigrans d'Europe, qui ayant été mal à leur aise, et vexés de tous les côtés dans leur patrie, venaient chercher le bonheur en Amérique ; ces défrichemens rapides, ces villes et ces villages qui s'élevaient, où l'on transportait en partie les mœurs

et même les vices des Européens, et où l'on goûtait partout cette indépendance que la confédération américaine accorde à tous les habitans.

Saint-Louis fut fondé en 1766, par des Français qui ont formé encore d'autres établissemens dans ce pays, tels que Vincennes, Nouveau-Bourbon, etc. L'état de Missouri est immense ; il est traversé par la rivière de ce nom dont le cours n'est connu que depuis peu. De grands bateaux peuvent le remonter jusqu'auprès de ses chutes et des détroits qu'il traverse entre des colonnades de basalte. Ses crues durent depuis mars jusqu'en juin; des îles couvertes de cédres et de peupliers interceptent son cours.

Il y a encore dans l'état de Missouri des peuplades de sauvages dont les uns se livrent à l'agriculture, et dont d'autres vivent de la chasse des bisons qui errent en grandes troupes dans les vastes plaines de ce pays. Des forts, établis en divers endroits, servent à protéger les habitans contre les sauvages qui voudraient encore commettre des déprédations comme autrefois. Tout le pays n'est pas également fertile; il y a des déserts où il ne croît pas un arbre et où l'eau est saumâtre ; mais le long des rivières on trouve des terres excellentes où le chanvre s'élève à la hauteur de onze pieds; le groseiller à six ou huit, et le tournesol et l'ortie à neuf ou dix ; où les arbres courbent sous le poids de

leurs fruits ; dans les prés, au-dessus de la Nemaha, l'herbe atteint la hauteur de cinq pieds ; dans les terrains élevés, on voit le cédre rouge, le plaqueminier, le pommier, le prunier sauvage et différentes espèces de chênes ; des plantes aromatiques couvrent les collines. On voit croître beaucoup d'ognons sauvages et des artichauts; le raisin réussit bien ; dans les terrains bas on aperçoit le peuplier de la Caroline, le platane, le micocoulier, etc. Dans les districts où il n'y a pas de bois, on y supplée par le charbon de terre qui abonde; le sol recèle aussi des mines de fer et de cuivre, beaucoup de gypse, de l'ocre et de belles argiles, blanches, rouges et bleues.

Les forêts de ce vaste pays, encore mal peuplé, fourmillent de gibier et d'animaux sauvages. Des troupes innombrables de bisons errent dans les plaines du Missouri ; on dit qu'ils sont quelquefois 30 à 40 mille ; ils traversent en hiver la rivière pour passer du nord au sud, et ils la repassent au printemps ; quelquefois il en périt un nombre considérable dans ce trajet, étant emportés par le courant et jetés contre les îles de la rivière. Les daims vont aussi en troupes, ainsi que les élans et les chèvres sauvages, qui se retirent en hiver du côté des Montagnes-Noires, vers l'ouest. Les hauteurs arides sont habitées par des moutons de montagne, qui sont armés de grosses cor-

nes. On redoute beaucoup l'ours gris qui pèse huit à neuf cents livres, et terrasse le plus gros bison. Il y a beaucoup de serpens, de dindons sauvages, de pluviers, faisans, sarcelles, de porcs-épics-ursons, de lièvres, de castors et d'opossum ; ce dernier quadrupède est remarquable par une espèce de poche dans laquelle se rêfugient ses petits en cas de danger. Le chien de prairie ou écureuil aboyant, a la forme de l'écureuil, mais il est plus gros, et son poil est d'un gris clair ; il aboie comme un petit chien ; en hiver il est engourdi dans le trou qu'il s'est creusé en terre, comme la marmotte.

Le Mississipi sépare l'état de Missouri de celui d'Indiana, où l'on trouve encore un grand nombre de peuplades indigènes, telles que les Délawares, les Hurons, les Miamis, les Puttewatamis. Une secte religieuse, les harmonistes y ont fondé le village d'Harmonie, dont les habitans, d'origine allemande, ont tout en commun; des émigrés suisses ont bâti Vevay dans le district de la Nouvelle-Suisse; ils y ont introduit la culture de la vigne et la fabrication du vin : le raisin sauvage fournit aussi du vin quoique d'une qualité médiocre. Le lac Michigan qui tient au lac Huron, est un des plus grands de l'Amérique septentrionale, et donne son nom à un état particulier auquel il touche, et dont une des principales villes est Vincennes sur le Wabach.

A l'est de l'Indiana est l'état d'Ohio, borné par cette grande rivière et contigu au lac Erié. Cette contrée attire beaucoup d'émigrans, et déjà sa population n'est pas loin de 300,000 âmes; elle sera sûrement bien plus considérable dans la suite. L'esclavage y est prohibé. Aussi cet état n'offre-t-il pas le spectacle si affligeant pour l'ami de l'humanité, qu'on voit dans d'autres états de l'Amérique. On y cultive du maïs, du coton, du tabac, de l'indigo. Les érables à sucre y sont communs; on tire de cet arbre un suc que l'on cuit et que l'on clarifie par le moyen de colle-forte et de chaux. Un érable donne à peu près dix livres de sucre. On voit de beaux chênes dans les prairies naturelles. Les forêts contiennent des ours, des daims, des écureuils gris, des dindons sauvages. Dans l'Ohio il y a des tortues, des mulettes à nacre, et des poissons-chats très-gros. Les Seneccas, les Ottawas et d'autres peuplades sauvages habitent quelques parties du territoire de cet état, dont la principale ville est Cincinnati, élégamment bâtie dans un lieu qui était encore un désert il y a un demi-siècle. On croit que cette ville deviendra une des plus grandes des Etats-Unis.

Dans une de mes excursions je remarquai une espèce de nuage qui s'avançait au-dessus de ma tête, et se prolongeait sans interruption d'un côté

de l'horizon à l'autre : en l'examinant de plus près je vis que c'était une troupe ou plutôt une nuée d'oiseaux. Etonné de ce spectacle inconnu, je demandai à mon guide quels étaient ces animaux qui obscurcissaient l'air. Il me surprit beaucoup en me disant que c'étaient des pigeons passagers. Ces oiseaux traversent les Etats-Unis en troupes qui ont peut-être une demi-lieue de long ; on m'a même assuré que leur passage dure quelquefois plusieurs heures de suite ; ces nuées d'animaux s'abattent sur les vastes forêts des états de l'ouest ; ils se nourrissent de faînes, ou, à défaut de ce fruit, de glands, de marrons, de maïs, de baies sauvages, et d'autres productions des bois et des champs. Quand ils ont dépouillé une forêt, ils vont en chercher une autre qu'ils traitent de la même manière. Une forêt que ces myriades d'oiseaux voraces ont habitée, présente l'aspect de la plus grande dévastation. Les branches succombant au poids de tant d'animaux, sont cassées et brisées; le feuillage est abattu; aucun fruit n'est resté : la terre, au-dessous des arbres, est couverte de fiente ; on n'y voit plus de verdure. Quelquefois une nuée de pigeons passagers s'établit, pour la saison de la ponte, dans une de ces forêts ; alors tous les arbres sont chargés de nids ; quelquefois il y en a plus d'une cinquantaine sur le même arbre ; des aigles et d'autres oiseaux de proie planent sur la forêt et

cherchent à enlever les petits dans leurs nids. Les lieux de ponte s'étendent sur un espace de quelques lieues de long. Quelque mal que ces légions avides fassent aux forêts, leur présence est pour les habitans, surtout pour les Indiens, une occasion de fête et de régal. Toute une peuplade ou tout un village se transporte avec des voitures, des tentes, des lits, des fusils et des outils dans la forêt où les pigeons passagers font leur ponte, et où le vol confus et bruyant de myriades d'oiseaux produit dans le haut des arbres une sorte de tourbillon très-singulier à voir et à entendre. On abat facilement des centaines de pigeons ; on coupe même les arbres entièrement chargés de nids, pour n'avoir que la peine de ramasser les petits ; on se nourrit pendant plusieurs semaines de volaille, et on en emporte des charretées pour les vendre.

Les pays bien cultivés ne fourniraient pas assez de nourriture à ces troupes immenses ; aussi ne les voit-on que dans les vastes états, encore couverts de forêts, tels que le Kentucky, l'Ohio et l'Indiana ; il en passe de bien moins considérables par la Pensylvanie, la Virginie et d'autres états mieux peuplés.

Dans une autre excursion j'eus occasion de voir le lac Supérieur, qui est un des plus grands lacs qu'il y ait sur le globe ; il a environ quatre-vingt-

dix lieues de long et reçoit une quarantaine de rivières ; il est hérissé d'îles et de rochers ; les missionnaires français ont été parmi les premiers Européens qui aient visité les bords de ce lac ; les Algonquins se nourrissent des poissons qu'il fournit.

Je vécus près de deux ans dans ces contrées, où j'aurais été parfaitement heureux, si le désir de revoir ma famille et ma patrie, et d'avoir enfin un établissement solide, ne m'eut tourmenté. Un événement qui arriva dans ce temps, donna une nouvelle direction à mon esprit. Il fut question en Amérique de l'expédition entreprise par l'Angleterre pour découvrir un passage au nord-ouest de l'Amérique, afin de communiquer de l'océan Atlantique à la mer du Sud, sans avoir besoin de faire le tour de l'Amérique méridionale. Les grandes masses de glaces flottantes que les bâtimens avaient rencontrées en mer et qui venaient du nord, avaient fait penser que la mer Glaciale pourrait bien être libre en été, et qu'il serait possible de la traverser. On était curieux en Amérique de connaître le résultat de l'expédition ; et j'entendis parler d'une société d'amateurs, au Canada, qui équipaient un bâtiment, afin de passer au nord de l'Amérique dès que le succès de l'expédition anglaise serait connu. J'éprouvai, je l'avoue, un vif désir de prendre part à cette excursion. Je communiquai mes vœux à mon ami ; il combattit mes résolutions

par de bonnes raisons, et m'engagea très-amicalement à m'établir auprès de lui; mais je voulais retourner dans ma patrie, après avoir fait encore l'excursion géographique dont j'entendais parler. Voyant que ma résolution était inébranlable, mon ami n'insista plus, et me facilita même les moyens de satisfaire mes désirs.

Cependant j'éprouvai beaucoup de peine à me séparer de lui; j'avais économisé mon salaire pendant les deux années; je voulus employer ces épargnes à mon voyage et à mon retour en Europe.

Je remontai l'Ohio, puis je suivis les bords du lac Erié. Ce lac communique à celui d'Ontario, par le Niagara, qui fait une chute qu'on regarde avec raison comme une des plus belles cataractes du monde. Par une pente rapide le fleuve arrive jusqu'aux rochers du haut desquels il se précipite en deux branches, dont l'une forme une nappe recourbée, tandis que l'autre descend perpendiculairement. Des tourbillons d'écume sont relancés par le gouffre, où vont s'engloutir avec un fracas assourdissant les deux masses d'eau. La chute est d'environ 200 pieds; dans une île, au bas de la cataracte, on a récemment construit des auberges. On y arrive par le moyen d'un pont dont les piles sont fondées sur le roc. Je m'embarquai sur le lac Ontario, dans lequel il y a plusieurs îles assez considérables; et par le fleuve Saint-Laurent j'en-

trai dans le Canada, où le langage français frappa de nouveau agréablement mes oreilles ; on sait que cetteprovince a appartenu autrefois à la France, et qu'elle fut cédée aux Anglais après des guerres malheureuses, vers le milieu du dernier siècle.

CHAPITRE III.

Voyage par le Canada. — Français de ce pays. — Québec, capitale du Canada. — Tribus sauvages ; leurs mœurs, leur religion, leurs guerres. — Chasse aux animaux à fourrure. — Hameaux bâtis par les castors ; instinct remarquable de ces animaux. — Le Labrador. — La baie d'Hudson. — Aurores boréales. — Sauvages de la baie d'Hudson. — Terre-Neuve. — Hiver dans cette île. — Chiens de Terre-Neuve. — Hiver des régions arctiques.

Le vaste fleuve qui traverse le Canada est un des plus considérables du monde, surtout par ses communications avec les grands lacs de l'intérieur de l'Amérique ; il traverse encore plusieurs lacs avant d'arriver à Québec. Le coup d'œil que présentent les bords de tous les lacs américains, est un des plus pittoresques. Des forêts de chênes, d'ormeaux, de châtaigniers, de pommiers, de pruniers et de vignes sauvages, ainsi que des arbres

particuliers au sol de l'Amérique septentrionale couvrent les bords, tandis que des îles élevées au sein des lacs se présentent à la vue comme autant de vergers qui ajoutent à la richesse des différens tableaux : ces îles sont en partie habitées par des chevreuils et d'autre gibier qui invite à la chasse, de même que les poissons de ces lacs promettent une pêche abondante. C'est ce que l'on peut dire en général du Canada ; le grand nombre de lacs et de rivières dont ce vaste pays est coupé y rend presque partout le poisson commun, et les forêts dont il est couvert sont peuplées de buffles, d'ours, de cerfs, de chevreuils et d'autres animaux aussi recherchés pour leur chair que pour leur peau, Il y a en outre une quantité étonnante de canards, de dindons, de perdrix, de faisans et d'oiseaux des pays du Nord. Je vis un animal particulier au pays ; c'était un orignal dont la chair me parut excellente. Il est à peu près de la grosseur d'un cheval, et sa tête, longue de deux pieds, est garnie d'un bois plat comme celui du daim et presque aussi long que celui d'un cerf ; son mufle est fort gros ; il a le cou et le garrot couverts d'un long poil ; sa croupe est large, sa queue extrêmement petite, et il a les jambes ainsi que les pieds d'un cerf : les naturalistes regardent cet animal comme le même que l'élan ; en effet, l'orignal lui ressemble sous tous les rapports.

En descendant le fleuve Saint-Laurent, dont les bords sont la seule partie bien cultivée du Canada, je ne pouvais que regretter qu'un aussi charmant pays n'appartînt plus à la France : les rives du fleuve étaient couvertes de forêts qui fournissent de beau bois de construction, d'où l'on tire du sucre d'érable, et bordées de maisons de campagne et de fermes dont les terres portaient des moissons de blé, de seigle et d'autres productions de l'Europe. Les fruits n'y réussissent pas tous ; les vignes ne donnent qu'un petit raisin aigrelet. On éprouve dans le Canada des excès de chaleur et de froid ; les hivers y sont extrêmement rudes. Montréal et Trois-Rivières sont en grande partie habitées par des Français ; ils y ont des églises et des couvens. La première, bâtie dans une île, présente, avec ses vergers et ses maisons de campagne, un joli aspect. En approchant de Québec on voit des terres moins fertiles que celles du haut Saint-Laurent. Les Français de ce pays y ont pris un teint très-foncé : ils conservent dans leur langage des mots et locutions qui ont vieilli en France ; quoique patiens et persévérans, ils ne sont pas laborieux ; ils laissent en effet une grande partie du Canada en friche. Ils se nourrissent de porc gras, de soupe aux pois et de lait caillé ; dans les campagnes ils font des étoffes de laine, de lin, des cuirs, du savon, etc. Une compagnie anglaise y

fait un grand commerce de fourrures avec les sauvages ; ce sont aussi les négocians anglais qui font les exportations des bois de construction, destinés principalement pour la marine d'Angleterre. On exporte en outre de la potasse, de la farine, etc. Montréal est le dépôt des fourrures et pelleteries.

Québec, capitale du Canada, a été bâtie par les Français, à l'endroit où le fleuve Saint-Laurent commence à déboucher dans la mer. Ce fut vers le commencement du 16e siècle que les Français commencèrent à s'y établir ; ils firent alliance avec les sauvages, parvinrent à leur faire aimer le nom français, et engagèrent quelques-uns à embrasser le christianisme. Insensiblement leur colonie s'accrut au point de s'étendre fort avant dans le pays, où l'on vit s'élever plusieurs autres villes françaises. Celle de Québec est située en partie au haut, et en partie au pied d'une montagne appelée le cap Diamant ; fortifiée et assez bien bâtie, elle est défendue par une bonne citadelle ; les grandes maisons ont des toits d'étain. L'ancien collége des jésuites est un des meilleurs édifices ; il y a un théâtre, des hospices et plusieurs églises. Québec est le siége du gouvernement et de l'assemblée législative du Canada. En hiver on apporte au marché des viandes gelées, comme à Pétersbourg : le lait s'y vend dans cette saison en masses solides ; les parties

BIBLIOTHEQUE ROYALE

de traîneaux forment alors un des divertissemens des habitans.

Quoique situé à peu près sous la même latitude que la France, le Canada éprouve des froids très-vifs. Déjà à la fin d'automne les rivières se gèlent, et restent prises jusqu'au printemps.

La ville de Québec n'occupe que la rive septentrionale du fleuve, dans lequel est située l'île d'Orléans, et qui n'a pas moins de quatre à cinq lieues de large depuis Québec jusqu'à son embouchure; les plus gros vaisseaux peuvent remonter jusqu'à cette ville, quoiqu'à plus de cent vingt lieues de la mer, et ils y trouvent un port capable d'en contenir un très-grand nombre. Au village de Lorette, non loin de Québec, habitent les restes de la tribu jadis si puissante des Hurons. Une peuplade de Michmacs erre aussi aux environs de la capitale.

Pendant mon séjour à Québec, j'y vis arriver les députés d'une nation sauvage qui venaient complimenter le gouverneur et traiter avec lui; leur teint était basané et olivâtre, ce qu'on doit moins attribuer à la couleur naturelle de leur peau qu'aux huiles et aux couleurs dont ils se barbouillent. La plupart avaient la peau horriblement noircie par des dessins tracés avec de la poudre à canon, et tous étaient chargés de bracelets et de colliers de coquilles ou de métal. Du reste ils étaient presque nus. Celui qui marchait à la tête portait une lon-

gue pipe fort enjolivée, appelée *calumet*, et dans laquelle pour préliminaire il fuma avec le gouverneur. Il lui adressa ensuite une harangue qui fut traduite par un interprète, et que voici : « Nous venons pour vous offrir la paix. Nous vous avons fait la guerre pendant plusieurs lunes, et qu'en est-il résulté? rien. Nous vous avons provoqué au combat, vous n'avez pas paru ; vous vous êtes cachés comme de vieilles femmes. Que peut-on faire, si ce n'est de conclure la paix, puisque vous ne voulez pas faire la guerre? Je viens donc fumer le calumet avec vous, et enfouir la hache.» Les nations sauvages du Canada ont beaucoup diminué : connues sous les noms d'Iroquois, de Hurons, etc., elles se ressemblent pour les mœurs et les usages ; cependant, chez les unes la dignité de chef est élective, et chez d'autres elle est héréditaire, mais chez aucune l'autorité de ces chefs n'est absolue : ils proposent plus qu'ils ne commandent, et n'ont que la voie de la persuasion pour se faire obéir. En général, il n'est pas d'individus aussi libres que ces sauvages ; nulle prérogative de naissance ne distingue chez eux un homme d'avec un autre : le peu de richesses qu'ils peuvent acquérir ne donnent non plus aucune considération. Dans un pays où la terre ne manque point à l'homme, chaque particulier est libre de s'établir où bon lui semble ; si les besoins de la société les rassemblent, c'est

pourvivre entre eux dans une sorte de communauté, en partageant libéralement le produit de leurs chasses, même avec ceux qui n'y ont point assisté. Pendant que les hommes vont à la chasse ou à la pêche, les femmes s'unissent entre elles pour cultiver la terre ; elles la remuent avec un morceau de bois recourbé, et y jettent quelques grains de maïs ou de blé d'Inde : elles font de ce grain une espèce de bouillie appelée *sagamité*, et pour lui donner plus de consistance, elles y mêlent de la chair ou du poisson. La polygamie n'a point lieu chez ces peuples, mais le divorce y est assez ordinaire, et leurs mariages se font sans aucune cérémonie. En général, les femmes sont chez eux les esclaves des hommes, car, indépendamment de la culture des terres et du soin de la cuisine, elles sont encore chargées du transport du bois. Lorsque le bois a été consommé autour d'une peuplade, elle va etablir ses cabanes dans une forêt qu'elle éclaircit à mesure qu'elle en a besoin. Ces cabanes sont faites de grands pieux et de perches revêtues d'écorces d'arbres, surtout de bouleaux, avec une ouverture au toit pour la fumée : la plupart servent à plusieurs familles, et l'on en voit qui contiennent jusqu'à sept feux. Partout où se trouve un certain nombre de ces cabanes, les sauvages ont soin d'en fortifier l'enceinte avec des palissades, pour y laisser plus en sûreté leurs vieillards, leurs femmes et

leurs enfans lorsqu'ils vont combattre. Outre les querelles particulières entre leurs différentes nations, ils se mêlaient autrefois des guerres entre les Français et les Anglais. Ils se servaient d'arcs et de flèches; mais depuis qu'ils commercent avec les Européens, leurs armes consistent en un mousquet, un long couteau et une hache. Suivant leur manière de s'exprimer, prendre la hache c'est déclarer la guerre, et l'enterrer c'est faire la paix. Le motif ordinaire de leurs querelles, c'est le désir de venger quelques injures. Leur fureur belliqueuse allait autrefois jusqu'à la férocité; ils *scalpaient* les prisonniers qui avaient le malheur de tomber entre leurs mains; c'est-à-dire qu'après avoir jeté un homme par terre, ils lui enlevaient la peau de la tête; puis ils suspendaient la chevelure, comme un trophée, à la porte de leur cabane. S'ils ménageaient quelquefois leurs prisonniers, c'était pour les distribuer aux familles dont quelques membres avaient été tués dans le combat; on les destinait à réparer la perte de ceux-ci, et dès ce moment ils étaient adoptés par la nation. Il est difficile de définir la religion de ces peuples; ils reconnaissent un Être suprême qu'ils appellent le *grand Esprit* et qu'ils regardent comme le maître et le créateur de l'univers, mais ils honorent en même temps des divinités subalternes. Ils n'ont ni temples ni prêtres, mais seulement des espèces de magiciens aux-

quels ils donnent le nom de *jongleurs*, et dont la principale occupation est la médecine : l'expérience et la connaissance des simples font, à cet égard, toute leur science. Ils se vantent aussi de connaître les choses cachées, et sont comme les augures des sauvages ; aussi ceux-ci les consultent-ils dans toutes leurs opérations importantes, comme lorsqu'il s'agit de quelque expédition militaire ou d'aller à la chasse. Les missionnaires français avaient commencé à convertir et civiliser ces peuples ; leur ouvrage a été continué avec beaucoup de zèle par les missionnaires anglais ; aussi beaucoup des tribus sauvages ont déposé leur caractère féroce ; elles ont pris goût aux arts d'industrie ; elles ont des métiers de tisseranderie, des moulins à scier les planches, etc. Les sauvages aiment d'ailleurs beaucoup les liqueurs spiritueuses que les Européens leur ont fait connaître, et qui les mettent dans une ivresse dangereuse. Ils se livrent au travail, pour se procurer des moyens d'échange contre cette boisson favorite. Les tribus plus reculées entreprennent des chasses considérables pour amasser les fourrures et les pelleteries que des agens des compagnies de commerce vont acheter chez elles, et en échange desquelles les Européens leur donnent de la poudre, des armes, de l'eau-de-vie, et d'autres choses dont ils ont besoin. Les animaux dont on recherche la fourrure, sont les

loups, les renards, les chats-cerviers, les martres, les hermines, et enfin les castors, qui sont en quelque sorte le principal but des grandes chasses des sauvages à cause du prix que les Européens mettent à leurs peaux. On sait que ces quadrupèdes sont des amphibies qui se construisent sur le bord de l'eau des habitations, dans lesquelles ils se réunissent un certain nombre pour passer l'hiver ; que dans ces constructions ils développent un instinct admirable, et qu'ils vont même jusqu'à construire des digues de quatre-vingts ou cent pieds de longueur pour retenir les eaux dont ils ont besoin ; en un mot, que les logemens de ces animaux annoncent une sagacité innée. Cet animal a la couleur plus ou moins noire ou marron, suivant qu'il vit plus ou moins vers le nord. Sa longueur est de 3 pieds, sa tête est presque carrée, ses yeux sont petits, son museau allongé, et ses oreilles rondes, courtes et velues en dehors. Indépendamment de huit dents molaires rangées de chaque côté, sa bouche est armée en devant de quatre dents incisives, fortes et tranchantes, avec lesquelles il coupe les arbres qui sont nécessaires à la construction de son édifice : ses jambes sont courtes, surtout celles de devant ; celles-ci lui servent comme de mains, les doigts en sont bien séparés, et armés d'ongles longs et pointus. Il n'en est pas de même des pattes de derrière, qui sont plates, et garnies de mem-

branes comme celles d'une oie, pour lui faciliter les moyens de nager; sa queue est longue, un peu plate, couverte d'ecailles, elle lui sert non-seulement de truelle pour maçonner, mais encore d'auge pour voiturer le mortier. Lorsque les castors se mettent en societé, ils executent d'abord avec un accord parfait les travaux communs: après avoir choisi un emplacement convenable sur le bord d'un fleuve ou d'un lac, ils y construisent une digue afin d'être à l'abri des débordemens. A cet effet ils coupent des arbres avec leurs dents, les partagent, enfoncent ces espèces de pilotis, remplissent les interstices avec de la boue qu'ils gâchent à l'aide des pattes et de la queue; ils unissent en outre les pieux avec des branches entrelacées; mais ils ont soin de laisser des intervalles pour que l'eau surabondante puisse y passer en forme de cascade.

Quand la grande digue est faite, les castors se partagent en familles, et construisent sur ce fondement des huttes à deux étages, pour leur servir de demeure. Ces huttes terminées en pointe, comme les ruches, ont quatre à dix pieds de diamètre, selon le nombre de familles qui s'y logent, et sont pourvues de deux issues, l'une sous le niveau de l'eau, et l'autre vers la campagne; le plancher qui sépare les étages se compose de bâtons, couverts d'une couche de boue. En automne les

couples s'y retirent avec leurs provisions d'écorces et de branches d'arbres. Ils passent l'hiver dans l'état le plus paisible, et élèvent leurs petits; au printemps le mâle va à la recherche des végétaux frais, pendant que la femelle reste auprès des jeunes membres de la famille. Quand un ennemi menace ces hameaux, le premier castor qui l'aperçoit donne un signal, et aussitôt tous plongent et disparaissent dans l'eau. Si la digue se trouve endommagée par quelque accident, tous les habitans du hameau se réunissent pour la réparer. A force de faire la chasse aux castors, on en a beaucoup diminué l'espèce. Les sauvages sont obligés pour cette chasse de traverser pendant l'hiver des pays immenses, où souvent ils manquent de tout, et se trouvent réduits aux plus dures nécessités. Quoique d'une complexion robuste, ils se ressentent de ces marches et de ces diètes forcées, auxquelles succèdent quelquefois des excès épouvantables dans le manger et le boire.

Au nord du Canada s'étend le Labrador, habité par les Esquimaux, et à l'ouest du Labrador, la mer forme le vaste golfe connu sous le nom de baie d'Hudson. La quantité de castors, de renards noirs et d'autres animaux à fourrures que les premiers Européens observèrent aux environs de cette baie, dut les engager à se rendre maîtres du commerce des pelleteries; aussi les Français et les An-

glais ont-ils formé de bonne heure quelques établissemens sur les côtes orientales de cette baie : ils y achetaient à bon marché des indigènes toutes leurs pelleteries, ou, pour mieux dire, ils les troquaient contre des fusils, de la poudre, de la quincaillerie et des habits. Ce commerce avantageux fut, pendant quelque temps, un grand objet de jalousie entre les deux nations ; plusieurs fois elles s'enlevèrent alternativement leurs forts ; enfin, après bien des débats, ce commerce est demeuré entièrement aux Anglais. Quoique la baie d'Hudson ne soit pas sous une latitude très-septentrionale, le froid y est si vif en hiver que les liqueurs spiritueuses y gèlent : l'air y est alors rempli de givre qui pénètre partout, et pique sensiblement la peau; mais c'est principalement dans les nouvelles et pleines lunes que le froid s'y fait sentir plus rigoureusement. Les parélies ou aurores boréales dissipent les ténèbres dans cette saison ; on voit alors des rayons brillans s'étendre dans le firmament, et répandre un éclat semblable à celui de la lune ; ces rayons prennent diverses teintes. Le spectacle change à tout moment ; il commence quelquefois par une lueur qu'on aperçoit un peu au-dessus de l'horizon ; puis elle s'étend sur tout le ciel en faisant entendre un léger craquement électrique ; d'autres fois ce sont des bandes bariolées qui traversent tout le firmament, et changent

de teintes à mesure qu'elles s'avancent ; au milieu de tout son éclat cette masse de lumière s'éteint quelquefois subitement. Au bruit qu'on entend, et aux lueurs qu'on aperçoit, on dirait un feu d'artifice qui éclate. Le printemps et l'automne y sont continuellement chargés de brouillards, et en été les chaleurs y sont assez vives pendant six semaines ou deux mois. La terre qui, dans quelques endroits, est assez fertile, fait fleurir alors une grande variété d'arbrisseaux et de plantes, entre autres des groseilliers, des raisins sauvages, des fraisiers, et même la plus grande partie de nos légumes. Le gibier y est fort commun ; l'on y voit des volées considérables de perdrix, de canards et de faisans avec une quantité de lièvres et de lapins ; ces animaux de bruns ou gris qu'ils sont en été, deviennent blancs en hiver. Il y a aussi différentes espèces de bêtes fauves, une entre autres particulière à toute l'Amérique septentrionale, et que l'on appelle *caribou* : cet animal tient du cerf et du renne, est extrêmement léger, et court sur la neige sans enfoncer, parce qu'il a les ongles plats, fort larges et séparés par un poil rude ; au printemps il gagne le nord pour y faire ses petits, et aux approches de l'automne il retourne vers le sud.

Les sauvages qui habitent les parties méridionales et occidentales de cette baie, ne diffèrent pas

beaucoup des naturels du Canada, et paraissent avoir une même origine. Leurs chefs sont choisis parmi les plus anciens, et parmi ceux qui se sont le plus distingués à la chasse ou à la guerre ; mais ils leur obéissent plutôt par déférence que par aucune obligation ; leurs capitaines même n'ont presque d'autre droit que de les rallier et de marcher les premiers à l'ennemi. Ils n'ont, à proprement parler, d'autres lois que quelques usages dont ils s'écartent même quand bon leur semble. Leur religion n'est pas plus déterminée : quelques-uns reconnaissent un Être infiniment bon auquel ils attribuent tout le bien qui leur arrive, mais ils en admettent en même temps un autre qu'ils regardent comme la source et l'instrument de tous leurs maux. Tous ces peuples cultivent peu la terre, ne vivent que de la chasse et sont en quelque sorte errans : ils ont la coutume de parcourir deux ou trois cents lieues dans le cœur de l'hiver, sans élever ni tentes ni cabanes ; quand la nuit approche, ils choisissent un endroit dont ils ôtent la neige, ils l'entourent de broussailles, y allument du feu et se couchent du côté opposé au vent ; souvent même ils se contentent de faire un trou dans la neige et s'y blottissent. Quand un vieillard se trouve hors d'état de les suivre et de mener ce genre de vie, il demande quelquefois qu'on termine ses jours ; alors il descend dans une fosse, fume sa pipe, boit un coup d'eau-

de-vie, après quoi ses enfans croient lui rendre un service en lui donnant la mort de leurs propres mains.

Les Esquimaux ressemblent beaucoup aux Groënlandais dont ils ne sont séparés que par un détroit ; il est à croire qu'ils ont la même origine : ils sont comme eux extrêmement adroits à la pêche de la baleine, et en boivent l'huile avec une sorte de délices. Ils ne sont pas moins adroits à toutes sortes de pêches et de chasses ; ils en tirent leur principale subsistance et ne comptent en aucune manière sur les fruits de la terre ; vivant dispersés dans des cabanes, ils changent de lieux suivant qu'ils les trouvent plus favorables ; ils sont vêtus de peaux de bêtes fauves ou de chiens marins, et quelquefois de peaux d'oiseaux cousues ensemble, et auxquelles ils attachent un capuchon. L'un et l'autre sexe portent des bottes, et souvent plusieurs paires les unes sur les autres, selon la rigueur du froid ; mais les bottes de femmes sont beaucoup plus amples, parce qu'elles y fourrent aussi leurs enfans quand elles ne veulent pas les avoir sur les bras. Au défaut de fer, les flèches et les harpons des Esquimaux sont garnis de dents ou d'os de poisson, et ils parviennent même à se fabriquer avec ces os des haches, des couteaux et autres ustensiles ; ils se construisent des canots longs et étroits, couverts de peaux de veaux marins.

Une de mes premières démarches à Québec avait été de m'informer du succès de l'expédition anglaise, et du projet du voyage des amateurs. J'appris que l'expédition n'était pas revenue de la baie de Baffin à la fin de l'été, d'où l'on concluait qu'elle avait trouvé le passage cherché, ou bien qu'elle passait l'hiver dans les régions arctiques, pour continuer ses recherches dès que la saison deviendrait moins rigoureuse. En conséquence la société d'amateurs était d'avis de partir pour Terre-Neuve, et d'y attendre les nouvelles du succès de l'expédition. Ayant été recommandé à un habitant de Québec, j'obtins la permission de faire partie de la compagnie.

Nous descendîmes l'embouchure du Saint-Laurent, et après avoir doublé la pointe du Nouveau-Brunswick, nous eûmes bientôt en vue l'île de Terre-Neuve, où le port de la ville Saint-Jean nous servit de station.

Cette grande île à laquelle on donne environ 300 lieues de tour, et qui est située à l'entrée du golfe que forme le fleuve de Saint-Laurent en se déchargeant dans la mer, est tellement favorable à la pêche de la morue, que les Français et les Anglais s'en sont long-temps disputé la possession. Les premiers y bâtirent une ville ; mais, par le traité d'Utrecht, la France céda toute l'île à l'Angleterre, et depuis ce temps les Français n'ont eu

que le droit d'y pêcher et d'y sécher la morue dans un district limité. Les côtes généralement stériles, sont couvertes de bois ou hérissées de montagnes; l'intérieur, qui est peu connu, est habité par les restes du peuple indigène que les Esquimaux, séparés de Terre-Neuve par un détroit, ont autrefois cruellement persécuté. Tous les autres habitans sont Anglais ou descendans de colons européens. L'hiver y règne la plus grande partie de l'année; au printemps d'épais brouillards couvrent les côtes; des ouragans épouvantables s'élèvent, et débarrassent en peu de jours les baies et les havres que les glaçons encombraient en hiver, quelquefois à la distance de plusieurs lieues; la température change alors subitement; mais aussi lorsque le vent revient à l'est, les glaces reparaissent sur les côtes, les bloquent, et ramènent des froids rigoureux.

C'est au commencement de juin que l'été se fait sentir; depuis le milieu de juillet jusqu'à la fin d'août, on éprouve des chaleurs quelquefois excessives. Aucun nuage n'obscurcit alors l'horizon; la lune et les étoiles brillent avec une vive clarté au milieu des belles nuits de cette saison; des myriades de poissons de toutes espèces nagent et folâtrent dans les baies qui en deviennent toutes vivantes; les baleines plongent et reparaissent, en lançant des jets d'eau par leurs narines; les mo-

rues reflètent, par leurs écailles argentées, la lueur de la lune ; d'autres poissons se laissent jeter en troupes par les vagues sur les côtes, où hommes et femmes sont occupés à profiter de ce don de la Providence. La pêche est la principale ressource des habitans de Terre-Neuve, et l'Europe même se nourrit des poissons pris dans les parages de cette île. Les morues, les marsouins, les phoques, voilà les poissons qu'on pêche en plus grande quantité. La morue s'y prépare en deux manières, et c'est de ces deux différentes préparations qu'elle prend le nom de merluche ou de morue verte. La merluche est celle que les chaloupes qui font la pêche apportent à terre pour l'y saler et la faire sécher avant de l'embarquer ; mais la morue verte se sale à bord des navires à mesure qu'on la prend, pour être portée promptement en Europe. C'est particulièrement sur le grand banc qui tient à l'île de Terre-Neuve et en porte le nom, que se pêche la morue que l'on prépare de cette dernière façon ; et ce poisson y est en si grande abondance, qu'un seul pêcheur en prend quelquefois jusqu'à trois ou quatre cents par jour.

On trouve dans cette île une espèce particulière de chiens, dont le poil est noir et parsemé de taches blanches ; à l'approche de l'hiver il croît au milieu de ce poil une bourre grossière. Ces chiens ont une sagacité et un instinct vraiment éton-

nant ; aussi les dresse-t-on facilement à des services importans ; et déjà on s'en sert en Europe pour sauver les noyés. On les nourrit de restes de poissons. Mais on est obligé de préserver de leur avidité les brebis dont le sang est un délice pour cette race. A la vue d'un troupeau ils s'acharnent à la poursuite d'une seule brebis, et quand ils l'ont atteinte, ils la mordent au gosier et sucent tout le sang de leur victime ; ensuite ils la laissent.

Nous vîmes arriver de l'Angleterre un grand nombre de navires qui allaient à la pêche des baleines sur les côtes du Groënland, du Labrador, et jusque dans la baie de Baffin, nommée d'après le navigateur qui en a reconnu les côtes ; ils y pénètrent jusqu'à 76 degrés de latitude, au delà de l'île de Disco.

Dans les régions arctiques ou voisines du cercle polaire du nord, l'hiver règne presque toute l'année. A peine quelques semaines de dégel ont-elles annoncé l'approche de l'été, que le froid reprend. Dès le mois d'août il tombe de la nouvelle neige, et avant le mois d'octobre la terre en est couverte jusqu'à la hauteur de deux ou trois pieds. Toutes les rivières cessent de couler, et deviennent une masse solide ; le givre remplit toute l'atmosphère, et une épaisse vapeur sort de la mer jusqu'à ce que la température de l'eau ait pris le degré de froid

qui règne dans l'atmosphère. La nuit commence à plonger ces contrées dans les ténèbres, et le peu de sauvages qui bravent ce climat affreux, affublés de peaux d'ours, s'enferment avec leurs provisions que le froid rend dures comme les pierres, dans leurs cabanes hermétiquement fermées, dont les parois s'enduisent d'une couche de glace.

Le retour du soleil prédit enfin une saison moins rigoureuse. Au mois de mai, le sauvage se hasarde hors de sa cabane, pour aller à la pêche ou à la chasse. Le soleil acquiert assez de force pour fondre la neige et rompre les glaces qui enchaînent le cours des fleuves. Les glaces des mers arctiques commencent à se mettre en mouvement, et à flotter en masses énormes qui s'entre-choquent, s'entassent ou se brisent. Des vapeurs épaisses couvrent de nouveau la surface de la mer, et rendent la navigation très-dangereuse. Malheur au navire qui, égaré par les brouillards, se trouve exposé au choc violent des plaines de glaces qui ont quelquefois une lieue de long!

C'est dans le mois de juillet que les vapeurs disparaissent, et que le soleil exerce toute sa force, au point de fondre quelquefois le goudron et la poix qui bouchent les interstices des planches dans les navires. De gros blocs de glaces accumulés sur les côtes se détachent avec un fracas épouvantable, et tombent dans les abîmes de la mer,

d'où ils se relèvent pour flotter suivant l'impulsion des courans et des vents. Ils forment des montagnes flottantes d'où l'on voit descendre des ruisseaux et des sources, et sont quelquefois couverts de terre et d'herbe. On reconnaît de loin cette glace d'eau douce qui fournit une boisson agréable aux marins, à sa teinte verte et bleuâtre, et à son état compacte, tandis que la glace de la mer est poreuse comme les éponges, et peu transparente. Les masses de glace d'eau douce s'élèvent quelquefois à plusieurs centaines de pieds au-dessus du niveau de la mer et s'enfoncent davantage encore dans l'eau. Ces masses peuvent avoir des siècles d'existence; on voit sur la côte occidentale de Groënland des espèces de remparts glacés tout le long de la mer, avec des aiguilles, des tours, des brèches. Il s'en détache tous les étés des portions considérables; dans quelques années il en tombe plus que dans d'autres. En 1816 et 1817, il s'en est détaché peut-être de quoi couvrir plus de mille lieues carrées. Le courant les porte dans l'Océan atlantique, où elles se fondent et disparaissent peu à peu. Mais dans les mers arctiques, elles ont si peu de mouvement que les navires peuvent s'y cramponner et rester un ou plusieurs jours en place. Sans les neiges et les glaces la terre, dans les régions arctiques, serait inhabitable pour les hommes et les animaux, parce qu'étant des-

séchées en été par la chaleur, et durcies en hiver par les gelées, elles ne pourraient rien produire, et le climat ne serait pas supportable. Mais la chute des neiges et leurs fontes la couvrent et l'amollissent, et adoucissent les deux extrêmes de la température.

CHAPITRE IV.

Recherches d'un passage par mer au nord-ouest de l'Amérique. — Confédération américaine. — Port de Boston. — Rhode-Island. — Le *toad*, poisson singulier. — Ville et état de New-York. — Philadelphie. — Baltimore. — Penn, fondateur de la Pensylvanie. — Origine des États-Unis. — Émigrations des Européens pour ces états. — Liberté dont jouissent les États-Unis. — Washington. — La Virginie. — Pont naturel. — Les deux Carolines. — Charlestown. — La Floride. — Iles Lucayes et Bahama.

Nous nous réjouissions de voir bientôt de près toutes ces beautés naturelles, lorsque le retour de l'expédition anglaise détruisit nos espérances. Elle s'était enfoncée dans le détroit de Lancaster, à l'ouest de la baie de Baffin, et avait pénétré jusqu'à plus de 118 degrés de longitude, à compter depuis le méridien de Greenwich; elle avait passé

l'hiver à l'ancre, dans une baie de l'île Melville, qu'elle avait découverte à environ 74 degrés de latitude septentrionale. Après y avoir attendu le retour de l'été, elle avait continué sa route vers l'ouest; mais les glaces et les vents l'avaient empêchée d'aller loin, et pour n'être pas réduite à passer encore dix mois d'hiver dans ces parages, elle avait repris la route de la baie de Baffin, avec la persuasion qu'il existe un passage dans le nord de l'Amérique pour passer d'une mer à l'autre, mais qu'il est à peu près impraticable.

Ces nouvelles détruisirent nos espérances. Les amateurs résolurent de retourner à Québec, et moi je songeai à me rendre dans ma patrie. Je résolus à cet effet de partir pour Charlestown, afin de m'y embarquer pour le Havre.

Un bâtiment qui appareilla pour Boston me prit à bord. Après avoir passé à Halifax, dans la Nouvelle-Ecosse, nous allâmes à Portland, dans le district américain du Maine, et à Portsmouth, dans l'état de New-Hampshire. Le Maine a de bons pâturages et produit des grains, des pins blancs, des bouleaux rouges, etc. Les rivières donnent beaucoup de saumon, et sur les côtes on pêche de la morue. Le Maine fait partie de l'état de Massachusets, dont il est séparé par le New-Hampshire. Ce dernier état produit de beaux pins blancs dont on fait des mâts de 120 à 140 pieds de long. Les

érables à sucre y sont communs, ainsi que le pin du Canada, dont les jeunes branches servent à faire une bière d'un goût agréable. Sur les côtes on pêche beaucoup de morues.

Boston, dans l'état de Massachusets, est un des principaux ports des Etats-Unis. Il fait un commerce considérable. Capable de contenir plus de cinq cents voiles, ce port est aussi sûr que vaste : il est défendu contre la violence des flots par un grand nombre d'îles et de rochers ; on n'y peut entrer que par un passage fort étroit, et ce passage est parfaitement bien défendu. Au fond de ce port et sur une péninsule, est agréablement située la ville de Boston ; grande, forte et bien bâtie, elle est décorée d'une quantité d'édifices, tant publics que particuliers, et l'on y compte plus de 60 mille habitans.

Salem est un autre port de cet état, qui produit beaucoup de grains et de bois de construction. Il a, comme les autres états de la confédération, une chambre de représentans, un sénat électif et un gouverneur. A Cambridge il y a une université. Sur la côte on pêche des baleines de l'espèce appelée *poisson noir*.

A Boston je m'embarquai sur un bateau à vapeur pour New-York. Je passai devant les états de Rhode-Island et de Connecticut. Autour de l'île de

Rhode, qui donne son nom au petit état de Rhode-Island, on fait une pêche lucrative; on y prend le poisson noir, des loups de mer, des harengs, des aloses et des *toads*. Ces derniers ont cela de particulier que, lorsqu'on les tire vivans de l'eau, ils hument l'air en si grande quantité qu'ils en deviennent tout ronds; replongés dans l'eau, ils reprennent leur forme longue.

Le Connecticut, très-bien cultivé, est arrosé par la rivière de ce nom, qui est navigable depuis la mer jusqu'à Hartford. Cette rivière arrose aussi le Massachusets, et forme la ligne de séparation entre les états de Vermont et de New-Hampshire.

New-York, à l'embouchure de la rivière d'Hudson, est une des premières villes de la confédération américaine; elle compte déjà près de 120,000 âmes, et sa population augmente encore. Elle a de beaux édifices, entre autres, l'hôtel-de-ville; il y a des établissemens d'instruction, des sociétés savantes, des hôpitaux et un théâtre. C'est à New-York que je vis pour la première fois cette variété de cultes jouissant tous de la même protection, qui fait un des traits les plus frappans de la république américaine. Il y a des églises ou des oratoires pour les réformés, les catholiques, les amis ou quakers, les dissidens, les baptistes, les méthodistes, les moraves, les presbytériens, les congrégationnalistes, les juifs, etc., etc. Ceux qui

professent ces cultes, en paient les frais; l'état n'exerce que la surveillance sur eux, et ne se mêle pas autrement des affaires religieuses. Les pasteurs ou desservans de plusieurs de ces cultes ne se distinguent point par leur extérieur des laïcs : ce sont quelquefois des employés de bureaux ou des hommes exerçant d'autres états.

L'état de New-York, qui s'étend depuis la mer jusqu'au lac Ontario, est bien cultivé et renferme de riches mines de fer, des forêts, des manufactures, des usines. La pêche est abondante dans la rivière d'Hudson, et sur la côte. Les petits bâtimens remontent l'Hudson jusqu'à la ville d'Albany. On a trouvé, sur le territoire de cet état, des squelettes de mammouths, quadrupèdes énormes dont la race s'est éteinte. Je me rendis par terre de New-York à Charlestown, afin de voir aussi l'intérieur de la confédération américaine. Par l'état de New-Jersey j'arrivai à Philadelphie, ville de 100 mille âmes, bâtie régulièrement sur la Delaware, et chef-lieu de la Pensylvanie, un des plus florissans états de la confédération. Les rues de Philadelphie se coupent toutes à angles droits, et sont bordées de trottoirs. Le long de la rivière s'étendent des quais très-larges. La bourse est bâtie en marbre et dans le style grec. Il y a dans Philadelphie des sociétés de sciences, de religion et de bienfaisance.

L'état de Pensylvanie est traversé, comme celui

de Virginie, par les monts Alléghanys. On y fait de bonnes récoltes de maïs et de blé. La race des chevaux et des bestiaux y est très-bonne; on exploite des mines de fer, plomb, cuivre, houille, des carrières de marbre, d'ardoises, talc, etc. Dans les forêts on voit beaucoup de magnoliers, platanes, érables à sucre et du raisin sauvage; on fait de l'eau-de-vie de pêches et d'autres fruits; la vigne réussit dans ces états; on y fait la chasse aux ours, qui deviennent rares, aux écureuils rayés, aux rats musqués, aux dindons et pigeons sauvages. Parmi les colons européens il y a beaucoup d'Allemands et de Suédois. On fabrique dans la Pensylvanie des ouvrages en fer, des étoffes, des toiles, du tabac, du papier, des cuirs, etc.

Par Baltimore, port très-commerçant du Maryland, je me rendis à Washington, ville nouvelle de l'état de Virginie, et siége du congrès américain. Washington est bâtie sur les bords du Potomac, et a été nommée ainsi en l'honneur du premier président du congrès américain, le général Washington, qui fut un des libérateurs de l'Amérique.

On sait qu'anciennement la partie de l'Amérique septentrionale qui forme aujourd'hui la confédération des Etats-Unis était divisée en différentes colonies ou provinces anglaises qui avaient leurs noms et leurs usages particuliers, d'après les colons qui s'y étaient établis. Ce furent les An-

glais qui découvrirent la grande partie de ce continent vers la fin du XVI^e^ siècle, et ce qu'on ne doit pas omettre à leur louange, c'est que les premiers qui s'y établirent ne se prévalurent pas de leurs forces pour enlever aux sauvages le terrain qu'ils voulurent occuper; ils aimèrent mieux traiter avec eux pour le leur acheter. Tel fut entre autres William Penn, fondateur de la colonie qui a retenu de lui le nom de Pensylvanie. Cette colonie ne tarda pas à devenir florissante : une charte que Penn obtint de l'Angleterre et qui déclarait libres les habitans de cet établissement, y attira une foule de gens de tous pays et de toute croyance, mais surtout beaucoup de quakers, à la secte desquels Penn était fort attaché et dont il s'était même déclaré le chef. Tout le monde sait que les quakers ou amis se font remarquer par des coutumes particulières. Ils ont supprimé nos formules de complimens; ils tutoient tout le monde, ne prononcent jamais de sermens, et refusent de porter les armes; ils ont des vêtemens très-simples, et évitent le luxe dans tout leur extérieur.

Des querelles de religion en Angleterre contribuèrent aussi à peupler ce pays; une quantité d'Anglais s'y réfugia pour jouir de la liberté de conscience; tels furent les commencemens d'une autre colonie appelée la *Nouvelle-Angleterre*, située au nord de la Pensylvanie. Des Hollandais

vinrent aussi y fonder un établissement, et se mêlèrent ensuite avec les Anglais ; enfin, toute la côte se peupla depuis la Floride jusqu'à la Pensylvanie ; et dans cet espace se formèrent les colonies de la Géorgie, de la Caroline, de la Virginie et du Maryland. Quant à la Géorgie, la plus méridionale de ces colonies, elle fut fondée par de riches Anglais, dans la vue d'être utiles à leur patrie en y transportant les pauvres de la Grande-Bretagne, et en leur procurant les moyens d'y subsister. On vit avec étonnement faire des progrès rapides à ces colonies, qui, en peu de temps, devinrent pour la métropole une source de richesses. Situées sous différens climats, leurs productions ne pouvaient être les mêmes, et cette variété ajoutait aux avantages que l'Angleterre en retirait. La Géorgie et la Caroline lui fournissaient du riz, de la soie, du goudron et plusieurs autres articles ; la Virginie, une quantité énorme de tabac qui se répandait ensuite dans la plus grande partie de l'Europe ; la Pensylvanie et la Nouvelle-Angleterre, du blé en abondance avec diverses autres productions. Mais ce que la Nouvelle-Angleterre lui envoyait de plus précieux, c'étaient des bois de construction, des mâts et des vergues pour la marine, des pelleteries, et surtout une grande quantité de morues qui se pêchent sur ses côtes. Trop peu de ménagement de la part de l'Angleterre pour ses colonies

lui a fait perdre tous ces avantages : elle prétendit pouvoir leur imposer des taxes sans leur participation, et leur refusa le droit de tous les Anglais, de se faire représenter au parlement ; elle les traitait donc en quelque sorte comme des peuples conquis et non comme des enfans sortis de son sein.

Voulant ensuite les soumettre par la force, elle les excita et les arma contre elle-même ; après une lutte très-opiniâtre, les colonies s'étant confédérées, et ayant été soutenues par la France, déclarèrent leur indépendance, et se constituèrent en états-unis. Chaque état devait se gouverner séparément ; mais afin qu'un seul lien les unît pour le bien commun, un congrès national composé d'un sénat et d'une chambre de représentans fut institué pour toute l'union, et mis sous la direction d'un président qui est élu comme les membres du congrès. Cette assemblée siége au capitole de Washington.

Comme tout est neuf dans les institutions des États-Unis, on a pu y éviter les défauts et les vices de celles d'Europe. Aussi tendent-elles à laisser aux habitans la plus grande portion de liberté dont l'homme puisse jouir dans la société, et à n'accorder à ceux qui le gouvernent que le pouvoir strictement nécessaire pour le maintien de l'ordre public. Voilà pourquoi tous les ans des milliers d'émigrans viennent de l'Europe s'établir sur le territoire de la confédéra-

tion, pour jouir des mêmes avantages, et acquérir à bas prix des terres. La population des États-Unis, s'accroissant par les émigrations annuelles des Européens, se monte actuellement à près de 12 millions d'âmes. Il y a du terrain pour dix fois davantage. Les États-Unis n'étaient d'abord qu'au nombre de douze; mais les acquisitions faites par le congrès, et les colonies qui naissent du côté de l'ouest, en ont déjà porté le nombre à vingt-trois. A la longue cette confédération de républiques pourra finir par s'étendre sur toute l'Amérique septentrionale. Riche en productions de toute espèce, elle sera le premier état du monde lorsqu'une fois l'industrie s'y sera développée en proportion de ses ressources. Le peuple y est éclairé sur ses intérêts et propre à prendre part aux affaires publiques; il raisonne généralement juste; tous les cultes étant légalement protégés, il est tolérant par habitude. Il n'y a point de priviléges qui permettent à une classe de la société de vivre dans l'oisiveté aux dépens des autres. Dans l'intérieur, on connaît peu le luxe, et l'on y vit encore très-simplement. Mais les grands ports de mer ont l'aspect des villes opulentes d'Europe, et quelques états,

à la honte de leur goût pour la liberté, maintiennent les noirs dans l'esclavage, et méprisent les hommes de couleur. On parle généralement anglais, et l'on a conservé beaucoup d'habitudes anglaises.

La Virginie, que je traversai après avoir quitté Washington, cultive beaucoup de tabac. On en fait trois récoltes, dont la première est la meilleure. Au port de Richmond on fait des expéditions considérables de feuilles de ce tabac pour les manufactures d'Europe. On a l'attention de ne les embarquer qu'en été, pour éviter qu'il ne *transpire* sur mer, ce qui en détruit la qualité.

La Virginie récolte aussi du riz, du maïs, du coton, du vin, du ricin, de l'indigo, du chanvre ; les pêches croissent dans les bois, et on extrait de ce fruit une eau-de-vie, comme en Pensylvanie. On fait beaucoup de cidre. Les forêts de Virginie contiennent, entre autres arbres, des cèdres, des cyprès, des pommiers odorans, des magnoliers, des robiniers, érables et platanes. On y trouve des ours dont on sale les jambons, des dindons sauvages qui pèsent jusqu'à trente livres. Dans les rivières et les baies on prend de gros esturgeons,

poissons-chats, poissons-de-roc, des huîtres, etc. Les mines donnent beaucoup de fer, de plomb mêlé à un peu d'argent, du cuivre, de la houille, et d'autres minéraux. Il y a des sources minérales et des salines. La grande baie dans laquelle débouche le Potomac, est celle de Chesapeak. Le Potomac qui est navigable pour les plus grandes frégates jusqu'à Alexandrie, fait, au delà de cette ville, une chute du haut des rochers couronnés de cédres, dans un site très-pittoresque; en hiver, d'énormes glaçons se précipitent avec ses flots. C'est sur la rivière du Cédre que l'on voit le fameux pont naturel, une des grandes curiosités des États-Unis. C'est un rocher qui s'étend sous la forme d'une arcade un peu irrégulière de quatre-vingts pieds d'ouverture, et de deux cent soixante-dix pieds de haut, au-dessus de la rivière.

Passant ensuite par la Caroline du nord et celle du sud, j'arrivai au port de Charlestown. Ces deux provinces ont un climat chaud, qui n'est pas exempt néanmoins des effets des gelées. Le coton est une de leurs principales productions; on en récolte plus de 10 millions de livres. Le sol produit également beaucoup de riz, maïs, tabac, de sésame dont on extrait de l'huile, de chanvre, d'indigo. Les Carolines produisent de beaux fruits; les pêchers y atteignent quelquefois la grosseur d'un pied en circonférence; une espèce de pêche est

est connue sous le nom de *pavie*. Les raisins y prospèrent, ainsi que les oranges, les melons, les patates douces. On trouve aussi dans les Carolines le ginseng, cette racine si précieuse aux yeux des Chinois. Les pins, les érables à sucre, les cédres, les ciriers de Louisiane, dont la graine cireuse mêlée au suif fait de bonnes bougies, de beaux cyprès, des magnoliers, des acacias, des quercitrons et d'autres espèces de chêne, des lauriers ombragent les campagnes, où l'on voit croître partout le raisin sauvage. Les rivières des Carolines sont infestées par des caïmans ou petits crocodiles; on y trouve aussi plusieurs espèces de tortues. Vers les montagnes on fait la chasse aux daims, élans et cerfs, aux ours, aux couguars et aux lynx.

Charlestown fait un commerce considérable. La ville est bien bâtie, et renferme quelques beaux édifices. La première chose que j'y cherchai, ce fut quelque bâtiment destiné pour le Havre. Je fus étonné de trouver dans le port une petite escadre française. Le plaisir de voir le pavillon de ma nation m'engagea aussitôt à aller à bord. J'appris alors que cette escadre composée de deux petites frégates, avait la mission de reconnaître et sonder les côtes de l'Amérique et de l'Afrique méridionale, et de faire par conséquent le tour du monde. Le commandant, voyant que j'avais déjà

beaucoup voyagé et que je connaissais plusieurs langues, me demanda si je voulais l'accompagner en qualité d'interprète-secrétaire, ce qui dans la suite me deviendrait un titre pour obtenir un emploi dans ma patrie. Je lui répondis que j'avais l'intention et le désir de retourner en France. Il me fit observer que cette expédition ne ferait que retarder de quelque temps mon retour, et que je serais toujours avec des compatriotes. Je le priai alors de m'accorder vingt-quatre heures de réflexion.

J'aurais bien voulu suivre mes premières intentions; mais j'avoue que le désir de voyager, et de connaître les pays que je n'avais pas encore vus, l'emporta, et que toute réflexion faite, je me décidai à accepter la proposition du commandant.

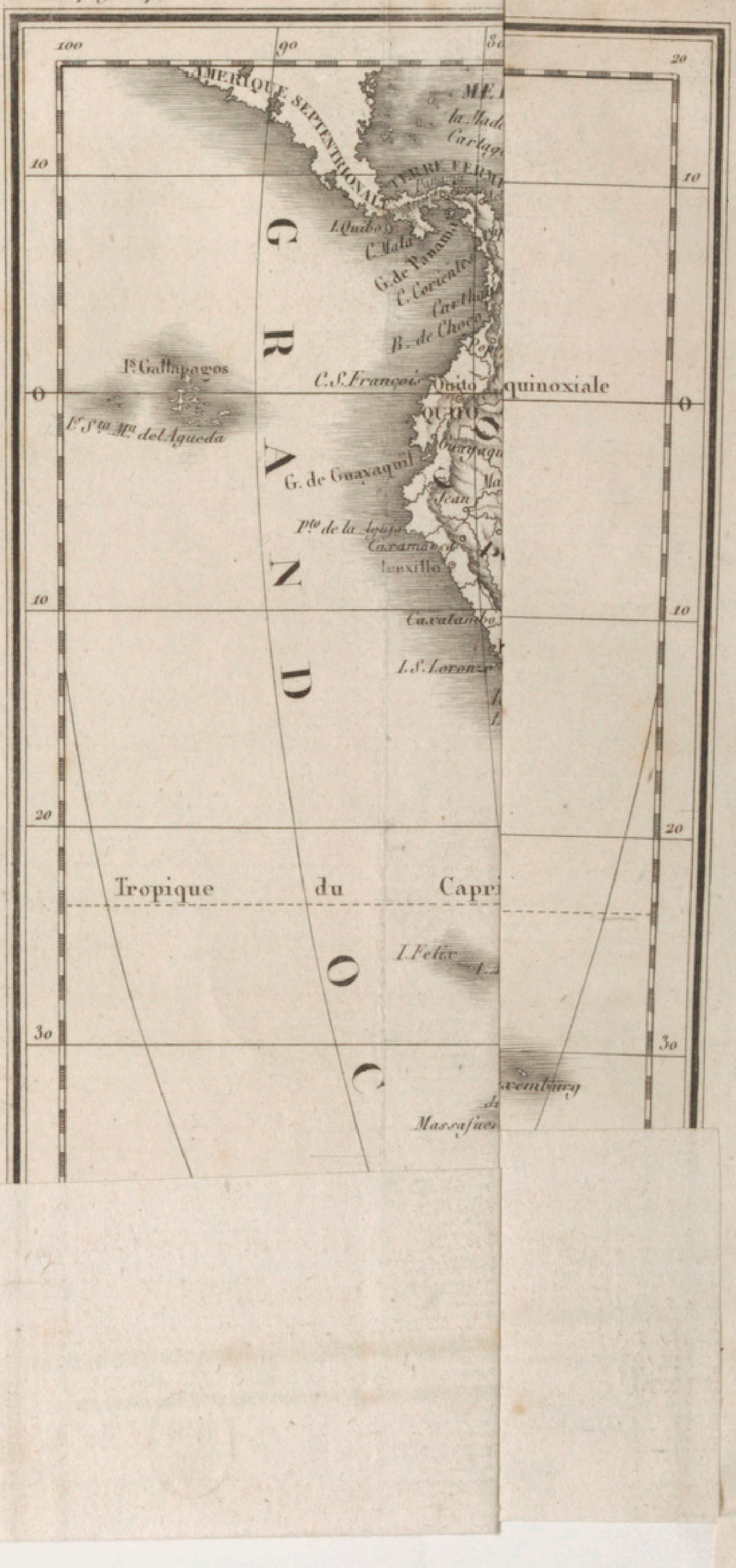
Comme rien ne me retenait aux États-Unis, j'allai à bord, et, peu de jours après, les ancres furent levées pour continuer l'expédition. On ne mouilla pas à la côte de la Géorgie qui a les mêmes productions que les Carolines; on longea la côte de la Floride orientale, belle province bien arrosée qui fournira de riches productions lorsqu'elle sera bien cultivée.

Cette péninsule fut découverte par les Espagnols qui lui donnèrent le nom qu'elle porte aujourd'hui, parce qu'ils abordèrent le jour des Rameaux, vulgairement dit Pâques fleuries : le commandant d'une des expéditions espagnoles se signala par la

plus noire perfidie. Ayant invité à son bord beaucoup d'indigènes, il les retint et les réduisit en captivité. Les femmes et les enfans de ces malheureux bordaient le rivage ; le cruel européen eut encore la barbarie de décharger les canons sur cette multitude faible et désarmée. Les Espagnols reconnaissant qu'il n'y avait point d'or dans ce pays, ne crurent pas devoir y former d'établissemens, et les Français le trouvant en quelque sorte abandonné, tâchèrent de s'y fixer ; mais ils devinrent les victimes des Espagnols qui les massacrèrent sans pitié. Cette cruauté irrita tellement un gentilhomme gascon, nommé de Gourgues, qu'il partit exprès de France avec une troupe d'aventuriers pour en punir les auteurs, et vengea sur eux le massacre de ses compatriotes. Cependant les Français renoncèrent à ce pays; les Espagnols y fondèrent quelques villes ; mais cette colonie ne fut jamais florissante sous leur règne ; ils l'ont cédée enfin aux Etats-Unis. Les indigènes de ce pays sont de couleur olivâtre ; ils vont presque nus et sont d'une agilité surprenante ; les femmes même grimpent sur les arbres avec une vitesse inconcevable, et traversent les rivières à la nage en tenant leurs enfans dans leurs bras. Les grains, les bois de construction, les fruits, le café, le sucre et le coton pourront prospérer dans cette péninsule dont le climat est charmant. Saint-Au-

BIBLIOTHEQUE ROYALE

Tome II. page 134.



gustin est la capitale de la Floride orientale. Celle de l'occident a pour chef-lieu Pensacola.

Le détroit de Bahama sépare la Floride des îles Lucayes, qui furent les premières terres que Christophe Colomb découvrit en cherchant le continent d'Amérique. Resserrée dans ce détroit, la marée y forme des courans violens que l'on ne surmonte pas sans difficultés.

CHAPITRE V.

Amérique méridionale. — Terre-Ferme. — Carthagène. — Sainte-Marthe. — Caraccas. — Venezuela. — Ile Marguerite. — Ile de la Trinité. Colibris. — Habitations suspendues des Indiens Guairaouns. — Cours de l'Orénoque. — La Guiane. — Sauvages de ce pays. — Serpens énormes. — Chauve-souris. — La gymnote ou anguille électrique. — Cayenne; fruits et bois de cette colonie. — L'aï ou le paresseux. — Cours du fleuve des Amazones.

Après avoir traversé la mer des Antilles, nous approchâmes de la partie de l'Amérique méridionale que les Espagnols appelèrent Terre-Ferme, parce que ce fut après les îles le premier continent qu'ils découvrirent dans le Nouveau-Monde. Le climat de la Terre-Ferme n'étant pas fort différent

Tome II. page 134.

Longitude du Méridien de Paris.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE

1833

Equateur ou Ligne Equinoxiale

Tropique du Capricorne

OCÉAN PACIFIQUE

OCÉAN ATLANTIQUE

GRANDE

MER DES ANTILLES

MEXIQUE SEPTENTIONAL

TERRE FERME

COLOMBIE

PÉROU

CHILI

BRÉSIL

GUYANE PORTUGAISE

PAYS DES AMAZONES

MOXOS

CHIQUITOS

CHACO

PATAGONIE

BUENOS AYRES

Pte Gallapagos

I. Columbus

I. Saxemburg

Géorgie Mérid.le

Terres Connues

Terres Inconnues

B.R

de celui du Mexique, les productions y sont à peu près les mêmes. Toutes les provinces n'y sont pas également fertiles ; mais il en est dont la fécondité est telle qu'on y fait annuellement deux récoltes : d'excellens pâturages y nourrissent un très-grand nombre de bestiaux; la chasse et la pêche n'y sont pas moins abondantes, et ces provinces fournissent aux peuples voisins beaucoup de grains ainsi qu'une quantité d'autres denrées ; on y trouve aussi des mines d'or : le commerce et les manufactures contribuent encore à l'enrichir. Elles ont pour la plupart secoué le joug de l'Espagne, et forment maintenant la république de Colombia.

Le premier port où nous abordâmes fut celui de Carthagène, qui autrefois était l'une des plus riches et des plus importantes villes de l'Amérique : son port n'a pas moins de deux lieues et demie d'étendue, et il offre la plus grande sûreté ; il est également fortifié par l'art et par la nature ; cependant il a été pris plusieurs fois, entre autres par les Français qui y firent un butin considérable. C'était dans ce port qu'abordaient avant l'insurrection des colonies espagnoles les galions, et où ils déchargeaient la plus grande partie de leurs marchandises d'Europe : le temps qu'ils y restaient était une foire continuelle ; les négocians de l'intérieur de la Terre-Ferme s'y rendaient alors

et échangeaient contre les marchandises européennes, de l'or, de l'argent monnayé, en lingots ou en poudre, des perles et des émeraudes, dont il se trouvait des mines abondantes dans leur pays. Hors le temps de cette foire, ce port était désert; mais Carthagène n'en était pas moins une belle ville : divisée en haute et basse, elle est également bien bâtie en pierres ; les rues en sont droites, larges et bien pavées ; l'on y voit plusieurs édifices magnifiques parmi lesquels la cathédrale se fait distinguer. Les maisons particulières sont presque toutes décorées à l'extérieur de balcons et de jalousies peintes : on n'emploie point le fer pour ces ornemens, parce que la grande humidité de l'air le ferait rouiller promptement. On compte à Carthagène plus de 30 mille habitans ; mais à peine y a-t-il parmi eux 4 mille Espagnols.

Nous passâmes à Sainte-Marthe, puis nous entrâmes dans le golfe de Maracaïbo, au bout duquel s'enfonce dans les terres le lac ou la lagune du même nom, avec la ville de Maracaïbo qui est bien bâtie, et renferme 25 mille habitans. Quand les Espagnols pénétrèrent dans ce pays, ils trouvèrent sur le lac plusieurs villages indiens dont les maisons étaient bâties sur pilotis. Ce pays avait été abandonné par Charles-Quint à une compagnie de commerçans d'Augsbourg, les Welser, dont les agens traitèrent les paisibles in-

digènes avec tant de barbarie qu'on fut obligé de révoquer leur privilége. Il y a des tribus de sauvages que les Espagnols n'ont jamais soumises, et qu'ils ont appelées *Indios bravos*. Les créoles de Maracaïbo passent pour avoir beaucoup d'esprit naturel.

Nous mouillâmes à l'île de Curaçao, appartenant aux Pays-Bas ; puis nous prîmes terre à la Guiara, pour visiter la ville de Léon de Caraccas, dans la province de Venezuela. Au port où nous débarquâmes il ne fait presque jamais moins de vingt-quatre degrés de chaleur. Léon de Caraccas est une ville de 50 mille âmes, ornée de plusieurs beaux édifices, surtout d'églises et de couvens ; il y a une université et un théâtre qui n'est pas couvert, à cause de la chaleur ; comme il pleut rarement dans ce pays, un toit est en effet inutile.

Non loin de cette capitale on voit le lac de Tacarigua, au bord duquel est bâtie la ville de Valencia. La province de Venezuela est une des plus belles de l'Amérique méridionale, étant bien arrosée, ayant un sol fertile et un climat très-chaud à la vérité, mais supportable ; on y a établi des plantations de sucre, de café, et de cacao. Il y a d'immenses savanes où errent des troupes de chevaux sauvages. Parmi les autres animaux on remarque des sarigues de diverses espèces, des tortues, de beaux oiseaux, entre autres des flamans

de diverses couleurs, de petits crocodiles, des serpens à sonnettes ; au reste le Venezuela a la plupart des productions des Antilles. Les Caraïbes ont habité autrefois ce pays, et leur race y subsiste encore. Un grand nombre d'habitans sont créoles ; ceux qui peuvent prouver qu'ils descendent des premiers Espagnols, sont fiers de leur naissance, et se croient supérieurs aux autres. Les blancs sont encore plus vains à cause de leur couleur. Cependant depuis l'insurrection ces prétentions commencent à disparaître. Des aventuriers ont cherché long-temps, sans le trouver, sur la Terre-Ferme, une sorte de paradis terrestre appelé *el Dorado,* ou selon le bruit public l'or était aussi commun que les pierres.

Nous ne nous arrêtâmes point à l'île de Marguerite, mais nous entrâmes à Cumana, ville de trente mille âmes, agréablement située au bord de la mer, sous un climat où il pleut très-rarement, et où la chaleur est souvent de 30 degrés ; heureusement les brises de mer tempèrent un peu la chaleur. On voit ici un théâtre semblable à celui de Caraccas, où les loges seules sont couvertes ; les acteurs sont des gens de couleur. On donne à Cumana des combats de taureaux et de coqs. Le poisson est abondant. Le melon d'eau atteint dans ce pays le poids de 50 à 70 livres. On a dans cette ville une singulière monnaie. Etant entré dans une

boutique pour acheter quelques fruits, je reçus outre ces fruits deux œufs ; je dis que je n'avais pas besoin d'œufs, mais on me répondit que c'était la petite monnaie du pays, et qu'on me rendait en œufs le surplus de mon argent.

Dans le golfe de Cariaco, qui s'étend auprès de Cumana, des milliers d'oiseaux de diverses espèces voltigent ou flottent au milieu des palétuviers du rivage. Des Indiens marchant dans l'eau et ayant la tête cachée dans une calebasse qui paraît flotter sur la surface, approchent des oiseaux et les saisissent.

Non loin du couvent de Caripe, les curieux visitent une vaste grotte nommée la caverne des Guacharos ; ce sont des oiseaux de nuit qui habitent cette caverne et n'en sortent que vers minuit, surtout au clair de la lune, pour chercher les fruits dont ils se nourrissent. Leurs nids sont suspendus à la voûte de la grotte. Une fois par an les Indiens Chaymas détruisent les nids et tuent des milliers de guacharos, pour tirer de leur graisse une huile très-pure et d'un bon goût.

D'autres oiseaux de ce pays, les vautours zamuros, se perchent en troupes de 40 à 50, sur les cocotiers, où ces files d'oiseaux présentent un coup d'œil singulier.

Un beau spectacle est celui que présente l'île de la Trinité, située dans le golfe de Paria, devant

l'embouchure de l'Orénoque. On aperçoit de magnifiques plantations arrosées d'eaux vives, des avenues de palmiers, de cocotiers, et d'autres arbres majestueux, sur lesquels voltigent des oiseaux à plumages brillans, et où gambadent et pendent par leurs queues une foule de singes : des pirogues d'indigènes voguent le long de la côte ; des troupes de nègres travaillent en chantant ; derrière de beaux vallons s'élèvent, comme pour former le fond du tableau, des montagnes boisées et entourées de vapeurs légères. Des tortues et des canards à plumage coloré, habitent les lagunes où abondent les palétuviers.

Sur les fleurs et les arbustes on voit de brillans papillons et des colibris charmans, que leur forme mignonne ferait prendre pour de jolis insectes. Ils voltigent presque toujours pour pomper le suc des fleurs. On voit des colibris dont la tête couronnée de plumes rouges, brille comme des rubis et des topazes ; d'autres ont un collier du plus beau vert. Leurs petits nids sont de vrais chefs-d'œuvre ; la femelle en a tissé pour ainsi dire la laine et les poils, et en a poli l'intérieur avec le bec et la queue. Il paraît qu'elle nourrit ses petits avec le miel que sa langue pointue a extrait des calices des fleurs.

Parmi les lagunes est un lac d'asphalte, semblable à la mer Morte en Judée. On pêche à la

Trinité le pantouflier, poisson vorace, dont la tête a la forme d'un marteau, le requin et la *vieille*, espèce de morue aussi vorace que les deux autres poissons. On prend des lamentins pesant mille à onze cents livres; on sale et on mange leur chair qui a le goût du porc.

Pendant notre été on est à la Trinité dans la saison de l'hivernage ou des pluies; le reste de l'année la végétation se couvre pendant la nuit d'une forte rosée qui tient lieu de pluies, et entretient une verdure perpétuelle.

A l'embouchure de l'Orénoque, plusieurs îlots plantés de palmiers sont habités par les Indiens Guairaouns, peuple doux et paisible qui habite sur ces arbres, où il se fait des demeures assez commodes; le fruit du palmier sert à leur nourriture. Ils vont à la pêche, ou plutôt à la chasse du poisson dans les bas-fonds, avec des chiens dressés à cet effet. Les îlots de ces Indiens sont inondés pendant les débordemens périodiques de l'Orénoque. Ce beau fleuve a ses crues régulières comme tous les fleuves des pays tropiques. Il hausse depuis le commencement de mai jusqu'à la fin d'août. Il emploie plusieurs mois à décroître et ne reste qu'un mois au degré le plus bas.

L'Orénoque a un cours très-étendu; il vient des environs du lac Parimo, dans l'interieur de l'Amérique, et forme de belles cataractes; par un canal

naturel, le Cassiquiari, il se joint au fleuve des Amazones. Une quantité immense d'îles et d'îlots embarrassent son embouchure. Les tortues y abondent ; on les prend avec leurs œufs, et on sèche leur chair pour l'emporter et la conserver. Sur les bords du Cassiquiari et de quelques rivières qui se joignent à l'Orénoque, les insectes empêchent souvent les hommes de s'y établir. Les fourmis y passent en troupes, et dévorent la végétation, surtout celle des jardins. J'ai vu dans quelques missions des légumes cultivés dans de vieux canots suspendus sur des poteaux, pour les soustraire à la voracité de ces fourmis.

Un phénomène singulier des eaux qui se réunissent à l'Orénoque, aux environs de l'équateur, c'est qu'elles sont en partie d'une teinte noire ou du moins très foncée, dont on ne connaît pas encore la cause. Les rivières d'Atabapo et Zama sont, dans l'ombre, d'un brun de café, et réfléchissent les astres comme un miroir. Elles n'en sont pas moins bonnes à boire, et lorsque le vent agite leur surface, elles prennent une belle teinte de vert.

Après avoir dépassé l'embouchure de l'Orénoque, nous longeâmes la côte de la Guiane, pays immense, sur les côtes duquel les Espagnols, les Hollandais, les Français et les Portugais ont fondé des colonies.

La Guiane s'étend depuis l'Orénoque jusqu'à l'embouchure de l'Amazone : la chaleur y est insupportable pendant la saison sèche ; mais dès que les pluies commencent, la végétation, les hommes et les animaux reprennent une nouvelle vie. Les marais se remplissent de reptiles hideux ; l'air fourmille d'insectes ; des vapeurs pestilentielles s'élèvent des marécages. Sur les côtes les chaleurs sont plus tempérées, et l'on y voit des districts d'un aspect charmant et d'un climat délicieux.

Les habitans indigènes voisins des côtes ont beaucoup de ressemblance avec les Caraïbes ; mais ceux de l'intérieur sont bien moins connus ; quelques-uns se gravent sur la figure des lignes circulaires qui, passant par le menton, s'étendent d'une oreille à l'autre ; il en est d'autres connus sous le nom de Grandes-Oreilles, parce qu'ils ont effectivement les oreilles pendantes jusqu'aux épaules. Pour se procurer ce ridicule agrément, ils percent les oreilles de leurs enfans, et enfoncent dans les trous des morceaux de bois qu'ils changent de temps en temps pour leur en substituer de plus gros ; c'est ainsi qu'ils parviennent à donner à ces trous jusqu'à trois pouces de diamètre. On dit que les Arouacas, au sud de l'Orénoque, brûlent les corps de leurs parens morts, et avalent la cendre dans une liqueur à laquelle ils la mêlent. Les forêts immenses et les déserts affreux

qui séparent les différentes nations sauvages, rendent les communications difficiles ; plusieurs sont anthropophages et d'une très-grande cruauté ; il y en a même qui composent des poisons si subtils, que la plus légère blessure faite avec les armes qui en ont été frottées cause une mort aussi prompte que celle d'un homme atteint d'une balle au cœur. Des peuples de cette nature sont plus à éviter qu'à rechercher ; cependant les missionnaires ont pénétré autrefois chez plusieurs d'entre eux et leur ont porté les lumières de l'Évangile.

Les serpens si communs dans la plupart des pays de l'Amérique ne le sont pas moins dans la Guiane ; il en est de quinze à vingt pieds de long qui, lorsqu'ils sont étendus par terre, ressemblent à de vieux troncs d'arbres ayant autour d'eux une espèce de mousse. Quand ils ont avalé leur proie ils restent long-temps immobiles. En ouvrant la gueule, ils exhalent un souffle venimeux qui étourdit l'être vivant dont le serpent veut se saisir. Ces monstres, appelés boas, habitent de préférence les marécages. Les Indiens guérissent les morsures des serpens et couleuvres avec du tabac mâché. La Guiane est de plus infestée de tigres, de lions et d'autres animaux dangereux : les rivières sont remplies de caïmans et de poissons avides de chair humaine. Les Indiens recherchent les œufs de caïmans qui ont la grosseur des œufs d'autruche ; quantité de fourmis et

d'autres insectes fort venimeux dont on ne peut se préserver quelquefois que par des tourbillons de fumée, et dont quelques-uns déposent leurs œufs dans les piqûres de la peau, sont un autre fléau pour ce pays; il y a encore de grandes chauve-souris qui rôdent la nuit pour sucer le sang des hommes et des animaux. Ces oiseaux nocturnes ont près d'une aune de long d'une aile à l'autre; si malheureusement elles piquent une veine, on passe des bras du sommeil dans ceux de la mort; le seul moyen de s'en garantir est de se couvrir de la tête aux pieds. Il y a de beaux perroquets que les indigènes mangent, ainsi que des singes. Cependant tous les sauvages ne se nourrissent pas des mêmes espèces. Quelques peuplades mangent seulement des singes verts, d'autres des noirs, d'autres des blancs. On prend des tortues qui pèsent jusqu'à cinquante livres.

Parmi les animaux particuliers à la Guiane, l'ante est un quadrupède gros comme un mulet, ayant les pieds fort courts et terminés par quatre ongles; un os implanté sur le front lui sert de défense surtout contre le tigre son plus grand ennemi. Un autre quadrupède particulier, c'est une espèce de petit chien qui, étant poursuivi, lâche un vent si infect qu'il est impossible d'y résister.

Enfin la gymnote a des propriétés plus singulières encore. Cette espèce d'anguille communi-

que des coups électriques, souvent très-violens, aux êtres vivans qu'elle touche. Les animaux qui viennent s'abreuver dans les lacs et les rivières où il y a des gymnotes, en sont quelquefois frappés, de manière à les faire bondir. Lorsqu'une fois les gymnotes ont déchargé leur électricité, on peut les toucher sans inconvénient pendant quelque temps.

Les Européens ont fondé, en Guiane, de belles plantations cultivées par des esclaves nègres; les forêts donnent de beaux bois, tels que l'acajou, l'ébène, et des bois de teinture. Les riches planteurs mènent une vie très-molle et indolente, comme dans toutes les colonies des climats tropiques, et étalent beaucoup de luxe. Nous passâmes devant les embouchures des rivières Démérari et Berbice, où les Hollandais avaient des colonies, qui appartiennent maintenant à l'Angleterre. Surinam est encore une colonie hollandaise; on y récolte du sucre, du coton, de la gomme, du baume, du cacao, de la vanille, et du tabac

Longeant ensuite la Guiane française que la rivière Maroni sépare des Hollandais, nous mouillâmes à Cayenne, chef-lieu de la colonie. Cette ville, située dans une île voisine du continent, et formée par les deux bras d'une ri-

vière, est également fortifiée par l'art et par la nature, mais elle est peu considérable et presque déserte la plus grande partie de l'année : ses habitans préfèrent le séjour dans leurs plantations. Les meilleures habitations ne sont qu'en bois de charpente. On distingue la maison du gouverneur, l'église, les casernes et l'hospice. La température de Cayenne est assez agréable : un vent d'est qui s'élève tous les matins y rafraîchit l'air, et l'on n'y ressent point ces vives chaleurs si incommodes dans les Antilles ; mais dans la saison des pluies qui dure la plus grande partie de l'année, les averses sont si abondantes, que l'humidité attaque même les meubles dans les maisons. Les insectes fourmillent alors, mais ils sont détruits en partie par les plus grosses espèces.

On récolte dans l'île de Cayenne du maïs et du roucou ; il y a aussi de bons pâturages. Les principales plantations de la colonie sont couvertes de café, sucre, coton, poivre, cacao, et vanille. On a transplanté à Cayenne les arbres à épice des îles Moluques. On y voit prospérer le bananier, le calebassier, dont les fruits semblables aux citrouilles fournissent des vases ; le mamis appelé aussi boulet de canon à cause de la rondeur de son fruit dont on fait des marmela-

des ; l'acajou-pomme ; le bois rouge qui brûle comme de la bougie ; l'arbre de Féroles dont le bois est tacheté et bariolé comme le marbre ; le sapotillier, ayant des branches en forme d'entonnoir, et produisant d'excellens fruits ; enfin le papayer, dont le fruit a une semence du goût du poivre. Les lianes fournissent des filamens propres à faire des cordages ; il y a de ces plantes dont les tiges renferment toujours une eau claire et limpide.

On mange à Cayenne des singes ; leurs têtes font de très-bonnes soupes ; on prend des lamentins, des tatous ou armadilles qu'on rôtit dans leur écaille ; et des tortues. Le pays est infesté de tigres rouges, de porcs sauvages qui ont une odeur de musc, de serpens, etc. On trouve aussi dans cette colonie l'*aï* ou le paresseux, animal de la grosseur d'un chien de moyenne taille, qui vit sur un arbre jusqu'à ce qu'il l'ait dépouillé, et qui est si long-temps à descendre pour chercher un autre arbre, qu'il maigrit pendant ce voyage. Quand il est gras il est bon à manger.

La Guiane française renferme beaucoup de peuplades sauvages, entre autres les Galibis que les Français soutinrent autrefois contre les Caraïbes, ce qui exposa plusieurs fois nos compatriotes au danger d'être pris et mangés par ces anthropophages.

Les bouches du fleuve des Amazones nous an-

noncèrent le voisinage du Brésil. Ce fleuve, le plus grand de l'Amérique méridionale, traverse presque toute la largeur de ce continent, ayant sa source aux Cordilières des Andes, auprès de la côte occidentale.

On ne connaît qu'imparfaitement encore les immenses contrées que traverse ce fleuve, un des plus grands du monde entier. Dans les fortes marées ses flots poussent violemment ceux de la mer, et ce choc fait élever les vagues à la hauteur des montagnes. Le fleuve des Amazones, appelé aussi le Maragnon ou l'Orellana, reçoit les eaux d'une quantité de rivières, et il se grossit tellement que son embouchure n'a pas moins de trente lieues de largeur; il se déborde régulièrement dans une saison de l'année; l'on peut juger quelle doit être alors la force de ses eaux. Ses rives sont couvertes de bois fort épais dont l'ombrage tempère la chaleur du climat; une foule de plantes extraordinaires et de fleurs inconnues tapissent la terre; la fertilité du sol y est entretenue par les débordemens, et les arbres y sont chargés de fruits en toutes saisons. Dans les forêts habitent une multitude d'oiseaux et d'animaux différens; la pêche n'y est pas moins abondante: indépendamment de tous ces avantages, le pays renferme de riches métaux, ainsi que des pierres précieuses. On prétend que le nom des Amazones

a été donné à ce fleuve à cause des femmes armées que les premiers voyageurs ont aperçues le long du fleuve. Il serait impossible de donner des détails sur les différentes nations répandues dans ces vastes régions : la plupart, divisées entre elles, se faisaient autrefois des guerres continuelles; elles vivaient sans aucune forme de gouvernement; leur religion n'était pas plus éclairée, et elles adoraient des idoles fabriquées de leurs mains. Quelques-unes de ces nations étaient anthropophages. Les missionnaires en ont civilisé plusieurs, et les ont réunies en colonies chrétiennes ou en missions; pour gagner leur amitié et les dégoûter de la chair humaine, ils leur ont amené des bestiaux du Pérou, et c'est par leurs soins que ces pays en sont aujourd'hui pourvus. Le peuple qu'ils ont peut-être le plus policé, c'est celui des Omaguas qui habitent les bords du fleuve, à quelques journées du Pérou. Les anciens voyageurs racontent d'eux qu'après leurs repas ils faisaient régulièrement usage, pour la propreté, d'une seringue formée d'une vessie remplie d'eau.

Le bas Maragnon forme la limite entre la Guiane portugaise et le Brésil, qui fait partie des états du Portugal.

—

CHAPITRE VI.

Le Brésil. — Sauvages de l'intérieur. — Végétaux et animaux de ce pays. — Province de Séara. — Les Sertanéjos. — Pernambouc. — Ville de Saint-Salvador. — Port de Bahia. — Province des Minas-Géraes. — Mines d'or et de diamans. — Ruisseaux qui charrient des topazes. — Villa-Ricca. — Rio-Janéiro, capitale du Brésil. — Saint-Paul. — Ile de Saint-Sébastien. — Ile Sainte-Catherine. — Fleuve de la Plata. — Mines du Potosi. — Ville et république de Buénos-Ayres. — Ville du Potosi. — Le Paraguay. — Ancien gouvernement de Buénos-Ayres. — Productions du Paraguay. — Le Tucuman.

Le Brésil est, sans contredit, un des plus vastes états de l'Amérique, puisqu'il s'étend depuis l'équateur jusqu'au 27ᵉ degré de latitude méridionale.

Ce pays fut découvert en 1500 par l'amiral portugais Cabral qui, allant aux Indes orientales, prit tellement à l'ouest, qu'il rencontra par hasard cette terre. La cour de Lisbonne ne connaissant pas les richesses du Brésil, n'y fit d'abord transporter que des criminels avec des femmes de mauvaise vie ; insensiblement il s'y forma d'autres établissemens mieux composés. Plusieurs de ces co-

lonies se trouvant sans défense, les Hollandais s'en emparèrent ; mais ceux-ci ayant négligé ensuite les fortifications de leurs places, réformé une partie de leurs troupes, et aliéné les habitans par une économie sordide, furent supplantés à leur tour par les Portugais, qui sont demeurés jusqu'à présent en possession du Brésil. Dans ce siècle la cour de Portugal, pour fuir les troubles de l'Europe, y séjourna pendant douze ans, et contribua au progrès de la civilisation de ce royaume. Cependant les Portugais n'occupent, à proprement parler, que les côtes de cet immense pays, et leurs domaines ne s'étendent guère à plus de cent lieues dans les terres : les contrées de l'intérieur sont habitées par des peuples indigènes qui jouissent encore d'une entière liberté, et dont la plupart même nous sont inconnus. Quelques-uns de ces naturels portent des vêtemens, laissent croître leur barbe, et sont aussi blancs que les Européens ; leurs villages sont environnés de murailles de bois, et ils n'ont rien d'offensant dans leurs mœurs. Mais il en est d'autres absolument barbares et anthropophages ; ceux-là ne reconnaissent aucune loi et n'obéissent à des chefs que lorsqu'il s'agit d'aller à la guerre : ils ont plusieurs femmes, et en changent à leur gré ; cependant un homme ne peut chez eux se marier qu'il n'ait tué un ennemi de la nation ou dompté quelque bête féroce. Ces sau-

vages vont nus pour la plupart, et se peignent le corps de noir, à l'exception du visage : ils regardent comme une beauté d'avoir le nez plat et écrasé ; ils se percent aussi la lèvre inférieure pour y fourrer une pierre de la longueur du doigt : ils se parent de colliers d'or, et de plumes attachées aux joues. Diverses peuplades cultivent le manioc, dont ils font leur principale nourriture ; mais d'autres en plus grand nombre ne vivent que de leurs chasses ou de leurs pêches. En général ces sauvages n'ont point de temples, et n'ont aucune idée de la Divinité, à l'exception de ceux que les missionnaires portugais ont convertis.

Traversé par de longues chaînes de montagnes, arrosé par de nombreuses rivières, et ayant une vaste étendue de côtes, le Brésil a un sol propre à toutes les cultures ; le climat y est sain et assez tempéré pour un pays voisin de l'équateur ; ses productions le rendent un des plus riches du Nouveau-Monde ; il exporte en Europe du sucre, du tabac, des cuirs, du coton, de l'indigo, de l'ipécacuanha blanc et noir, du gingembre, du piment, et surtout beaucoup de bois de teinture connu sous le nom de bois de Brésil. Tous les grains y réussissent, et les fruits y sont de la plus grande variété. On voit prospérer l'ananas, le cocotier, le manguier et le bananier. Depuis quelque temps

on y a transplanté de la Chine l'arbuste du thé. La farine de manioc est la nourriture générale. On ne voit point, le long des côtes, l'arbre qui donne le bois de Brésil; on le tire de l'intérieur, et pendant long-temps le gouvernement en a fait le monopole, sans employer aucun soin de propager ce bois. On dit que l'arbre n'a point un aspect agréable, et que son écorce n'est d'aucune utilité. Il y a un autre arbre dont le bois donne une teinture jaune. Le bois de fer est recherché pour sa dureté extraordinaire, qui approche en effet de celle du métal. Enfin le Brésil produit des arbres à gomme, des ciriers, et de l'acajou. Le baume de copahu est encore une des productions du pays; ce baume, auquel on attribue des vertus très-salutaires, découle d'un arbre particulier, et on l'obtient en y faisant une incision. Le Brésil est encore riche par ses mines d'or et de diamant, qui ont contribué long-temps à l'opulence de la cour du Brésil, quoiqu'elles fussent mal exploitées; l'avidité des Portugais de se procurer ces trésors leur a fait négliger pendant des siècles les véritables richesses provenant de l'agriculture, au point que ce pays si fertile dépendait en quelque sorte de l'Europe pour ses subsistances : cependant il abonde non-seulement en productions végétales de toute espèce, mais aussi en bestiaux, et les forêts sont remplies de gibier. Des serpens et des couleuvres,

ainsi que des insectes nuisibles, surtout des fourmis rouges, infestent le Brésil. On aperçoit des lézards de plusieurs pieds de long; leur chair se mange, il en est de même de celle des singes, qui sont nombreux au Brésil. C'est avec des chiens qu'on fait la chasse aux grands lézards. J'ai eu occasion de voir le serpent que les Portugais appellent *coraès*, et qui est sans contredit la plus belle espèce de reptiles. Sa peau écarlate est entourée d'anneaux noirs et verdâtres, ce qui le fait ressembler à un collier de coraux, et lui en a valu le nom. Ce beau serpent n'est point venimeux. Parmi les oiseaux, le kiroua se distingue par son plumage d'un bleu éclatant; on transporte ce plumage en quantité à la capitale : les religieuses l'emploient à faire des fleurs artificielles. On recherche dans les sables les œufs des tortues. Entre les animaux sauvages, le jaguar et le lynx sont assez communs; le dernier est à peu près de la grandeur d'un renard, a le poil long et de grandes oreilles; ses yeux sont brillans et pleins de feu. Des alligators cachés sous les plantes aquatiques des rivières y menacent la vie des hommes et des animaux.

On ne connaît pas la population du Brésil, puisque la force des peuplades indiennes est ignorée du gouvernement même, qui d'ailleurs a mis beaucoup de mystère dans l'administration du Brésil jusqu'aux derniers temps, et a empêché les étran-

gers de pénétrer dans l'intérieur. Nous passâmes devant l'île Marajo, située à l'embouchure du fleuve des Amazones; nous ne nous arrêtâmes point à Grampara, bâtie à l'embouchure de la rivière des Tocantins, mais nous mouillâmes à Saint-Louis de Maranham, à l'extrémité de la rivière de ce nom. C'est une ville de 12 mille âmes, percée de rues assez larges, ayant une cathédrale et beaucoup d'autres églises; les maisons n'ont qu'un seul étage. J'aperçus une foule de nègres, comme dans les autres villes du Brésil. La ville dont le port est défendu par quelques forts, est bâtie dans une île peu cultivée; la province de Maranham produit du coton et du sucre. Je débarquai au port, afin de faire jusqu'à Rio-Janéiro le voyage par terre; comme l'escadre devait sonder les côtes, j'avais le temps de la rejoindre dans la capitale.

Je traversai la province de Séara; j'eus occasion de voir quelques villages habités par des Indiens. Ils ont le teint cuivré, le visage très-large, et la taille courte et ramassée : on les a convertis à la religion chrétienne; mais ils n'en connaissent guère autre chose que les cérémonies. Les femmes travaillent comme les hommes; aussi leur fraîcheur se passe-t-elle de bonne heure. Les Indiens aiment passionnément leur liberté; lorsqu'on les vexe, ils disparaissent et reprennent la vie sauvage. Il y a ordi-

nairement dans chaque village un juge blanc et un juge au teint cuivré ; les Indiens ont aussi des capitaines comme les Portugais ; demi-nus, ces officiers se promènent gravement avec la canne à pomme d'or, marque de leur dignité. Les Indiens ont généralement peu d'attachement aux maîtres qu'ils servent, et ils décèlent un grand penchant pour le vol. Des sécheresses qui durent un an et plus, causent dans ce pays des famines affreuses, capables de dépeupler des districts entiers. Les auberges y sont rares, et un voyageur est exposé à beaucoup de privations ; les jaguars menacent quelquefois la sûreté sur les grandes routes.

On voit dans ces contrées une race d'hommes francs et hospitaliers, les Sertanéjos, qui entretiennent de grands troupeaux de bétail. La chaleur du climat les dispense du soin de se couvrir de vêtemens : leurs femmes même sont très-légèrement vêtues ; il est vrai qu'elles se montrent rarement aux yeux des étrangers. Une belle taille et un teint brun distinguent le Sertanéjo. Parmi les femmes jeunes on en voit de jolies ; les Sertanéjos qui habitent près des côtes sont moins bruns que ceux de l'intérieur. Comme leurs troupeaux sont presque sauvages, il faut du courage pour les rassembler et les diriger ; aussi le conducteur est-il communément à cheval et muni d'une longue perche. C'est dans le Sartam qu'on trouve spécia-

lement de grands troupeaux de buffles et de chevaux sauvages.

Je traversai les provinces de Paraïba et Pernambouc. La Haute-Paraïba est habitée par les sauvages Pouris, qui ont quelquefois enlevé des hommes pour les dévorer. Ils décochent des flèches de six pieds de long. La chair des singes est un de leurs mets favoris. Quand ils ont détruit tout le gibier autour de leur demeure, ils vont s'établir ailleurs. Ils viennent quelquefois dans la mission de San-Fidelis échanger des boules d'une cire noirâtre qu'ils enlèvent aux abeilles sauvages, et des bougies fabriquées avec cette cire, contre des bonnets de laine rouge, des mouchoirs, des couteaux. Leurs femmes, pour avoir de petites mains, se les serrent avec autant de force que les Chinoises serrent leurs pieds.

On dit que les Patachos qui échangent aussi des boules de cire contre des vêtemens portugais dont ils sont fiers de se couvrir, font usage de flèches encore plus longues que celles des Pouris.

La province de Pernambouc renferme de grandes sucreries et des plantations de coton : on y trouve la ville de Récife, à peu de distance de celle d'Olinde. L'une et l'autre font un grand commerce, et renferment des églises, des couvens, plusieurs belles maisons, des magasins, casernes, etc. On y voit pendant la journée peu

de femmes des hautes classes ; lorsqu'elles font des visites, elles se font porter en palanquin ou en chaise à porteurs, par des nègres qui ont quelquefois de belles livrées, mais point de bas ni de souliers. Les confitures et sucreries sont si communes que presque tout le monde peut s'en procurer.

On célébrait à Pernambouc la fête de Notre-Dame de la Conception ; on avait quêté chez les riches pour les frais de la fête ; il y eut processions, musique, illuminations et représentations de spectacles, dont les sujets sont habituellement tirés des légendes : le diable y joue toujours quelque rôle ; la danse connue sous le nom de *fandango* fit aussi partie de la fête.

De là je me rendis à Bahia ou Saint-Salvador, seconde ville du Brésil ; elle est située sur la baie de tous les Saints ; c'était autrefois la capitale du Brésil et la résidence du vice-roi. Elle est bâtie sur une colline escarpée du côté de la mer ; les rues en sont tortueuses, étroites, et si inégales qu'on ne peut se servir de voitures : les personnes riches s'y font porter en palanquin, et les fardeaux s'y transportent par des esclaves dont on fait monter le nombre à plus de quinze mille. Cette ville d'ailleurs est grande, riche, commerçante, et peuplée de 80 mille âmes ; les maisons en sont hautes, bien bâties de pierres de taille ou de briques;

les églises, et particulièrement la cathédrale, brillent d'argenterie et d'autres ornemens : on voit beaucoup de maisons religieuses, et un grand hôpital qui autrefois était un collége, avec une église bâtie en marbre d'Europe. Bahia possède un port vaste et sûr, protégé par le fort Antonio, un arsenal royal, des magasins et des chantiers de construction, auxquels les rivières qui débouchent dans la baie, fournissent du bois supérieur au chêne. Le marché est abondamment fourni de viandes de bœuf et de porc, de volaille, de poissons et de fruits. Du poisson froid avec de la salade sert de souper à la plupart des habitans. Les auberges sont mauvaises dans cette ville ; elle exporte du sucre, du tabac, du bois de teinture et d'autres productions du pays. Aucune autre province du Brésil ne produit plus de sucre que celle de Bahia ; aussi le pauvre même peut-il se régaler de sucreries et de confitures. On emploie beaucoup de sucre à faire du rhum. Cette province fournit aussi d'excellent tabac, dont on exporte une grande quantité pour l'Afrique ; on cultive du café, mais il n'a pas à Bahia la même qualité qu'à Rio-Janéiro. Les mines de la province renferment de l'or.

Je traversai la riche province de Minas-Geraès, pour me rendre à la capitale du Brésil. Longue d'environ 140 lieues, elle est traversée par

une chaîne de montagnes habitées par des peuplades sauvages qui sont anthropophages, mais dont les habitations sont heureusement loin de celles des Européens. Sur 860 mille habitans, on compte dans cette province 200,000 nègres. Les Minas-Geraès abondent en or, en argent, en diamans, en topazes. On y trouve aussi du platine, de l'antimoine, de la terre à porcelaine, et du nitre. Dans les immenses forêts la végétation est si vigoureuse, que les herbes rampantes arrêtent souvent la croissance des gros arbres. J'aperçus des fougères de douze pieds de haut. Dans cette province je vis griller de grosses fourmis de près d'un pouce de long, qui passent pour un mets friand. Le sol fertile de cette province pourrait produire tous les fruits d'Europe; quant à ceux des climats tropiques, le climat est trop variable, cependant le riccin y croît spontanément et fournit une bonne huile. Des fleurs et des herbes aromatiques embaument l'atmosphère. C'est surtout dans le district montagneux de Cerrado-Frio que se trouvent les mines d'or et de diamans. Au lieu de les exploiter avec art, on n'a fait jusqu'à présent que rechercher les objets précieux dans une rivière qui descend des montagnes où se trouvent les mines. On détourne les eaux dans des rigoles artificielles, et on emploie des centaines de nègres au lavage du minerai, afin

de séparer le métal et les pierres fines du gravier qui les recouvre. Des inspecteurs veillent à ce que les noirs ne détournent point les trésors qu'ils trouvent, ce qui arrive néanmoins quelquefois. Un nègre qui découvre un diamant de dix-sept carats et demi, reçoit pour prix sa liberté. Ce qu'on appelle le terrain à diamans s'étend du nord au sud sur une longueur de seize lieues ; il fournit tous les ans 20 à 25 mille carats. On exporte en outre par fraude une quantité de pierres fines, malgré la surveillance des postes militaires, placés sur les routes de ce district. On évalue tous les diamans que possède la couronne de Portugal à 22 millions de francs.

Le sol de ce pays est rocailleux, mais fertile dans plusieurs endroits. Le gingembre et le poivre y croissent spontanément ; le sucre, les fruits doux et acides, les plantes teinturières y abondent. On pourrait y cultiver la plupart des productions des climats chauds ; les habitans négligent cette source de richesse. On remarque dans les districts des mines, que toutes leurs spéculations sont tournées vers l'exploitation du minerai, afin de pouvoir s'enrichir rapidement.

A Téjuco, chef-lieu du district, la plupart des habitans ne sont occupés que des mines. Dans le trésor de cette ville on dépose tous les mois les diamans et l'or en barre, provenants des exploitations du district.

Au nord de Cerra-do-Frio on tire des ruisseaux diverses pierres fines, telles que des topazes jaunes, vertes, bleues et blanches, des aigues marines, etc. On y trouve des bois rares, et de la vanille, qui y croît sans être cultivée. Dans le district de Villa-Ricca, que je traversai ensuite, je trouvai également l'agriculture négligée pour les mines d'or, qui, cependant sont épuisées en partie. Leur ancienne abondance a fait nommer le chef-lieu de ce district la *Ville-Riche*. Elle l'était en effet autrefois ; mais depuis que l'or est devenu rare aux environs, elle est beaucoup déchue de sa grandeur : cependant elle renferme encore 20 mille âmes. Étant située sur la pente d'une chaîne de montagnes, elle jouit d'un climat assez tempéré ; la plus grande chaleur de l'année règne au mois de janvier. Tout l'or qu'on trouve aux environs, se transporte à l'hôtel des monnaies de Villa-Ricca, où on le convertit sur-le-champ en lingots. On retient un cinquième pour le trésor royal, et on rend le reste aux particuliers qui font les frais de l'exploitation. On trouve une mine de topazes, des mines abondantes de fer, ou plutôt des montagnes entières composées de ce métal, et de la belle terre de porcelaine. Dans les bois habitent des sauvages féroces et vigoureux, appelés Botecoudos. On leur a fait une guerre d'extermination à cause de leurs attaques continuelles sur les villages. Ils se

peignent la peau avec du rouge et du noir : leurs enfans en sont quelquefois tout bariolés. Ne trouvant probablement plus à la longue assez de gibier dans les forêts pour leur subsistance, ces sauvages finiront probablement par devenir agriculteurs, et par renoncer peu à peu à la vie errante.

A l'ouest des montagnes du Brésil, s'étendent, à ce que j'ai appris, d'immenses plaines couvertes d'herbes ; elles n'ont point cette végétation abondante, ces épaisses forêts qui couvrent la pente orientale de la chaîne de montagnes qui traverse le pays du sud au nord.

Il n'y a pas long-temps que la charrue y était presque inconnue, et que l'on ne savait tirer aucun parti de l'immense quantité de fer qui remplit ces montagnes.

J'arrivai enfin à Rio-Janéiro, capitale du Brésil, où je retrouvai l'escadre française. Cette ville, qui s'élève avec une sorte de majesté au milieu des jardins et des maisons de plaisance sur les coteaux qui bordent la baie et le port, renferme une population de 100 mille habitans, y compris les nègres. Le palais du roi, la monnaie et la chapelle royale frappent la vue dès qu'on entre dans le port. Une grande rue, celle du Dereito, bordée de belles maisons et de grands hôtels, traverse la ville, en coupant par angles droits les rues de tra-

verse; toutes sont droites, bien pavées et bordées de trottoirs. Les maisons n'ont, pour la plupart, qu'un étage. On a prodigué les ornemens d'architecture, quelquefois sans goût, aux églises et aux couvens; la cathédrale est au nombre des principaux édifices de la ville. Des aquéducs, soutenus par des arcades, amènent l'eau des collines voisines aux fontaines publiques. Jusqu'à présent il règne peu d'industrie dans cette capitale; et c'est de l'Europe qu'elle tire la plupart des marchandises dont elle a besoin.

Le port de Rio-Janéiro est un des plus importans de la côte orientale de l'Amérique, et un des plus avantageusement situés du monde: on y importe du fleuve de la Plata et du Rio-Grande, des cargaisons considérables de bœuf sec, de suif, d'étoupes et de grains; des États-Unis, du sel, des ustensiles de ménage, de la poix et du goudron; des côtes occidentales de l'Afrique, de la cire, de l'huile, du soufre et diverses espèces de bois; du Portugal, des vins et des huiles que le Brésil pourrait fournir en bien plus grande quantité; enfin de l'Angleterre toute sorte de marchandises. Beaucoup de vaisseaux qui vont aux Indes et aux îles de la mer Pacifique s'arrêtent dans ce port, d'où l'on exporte de l'or, des diamans, des topazes, améthystes, tourmalines et autres pierres fines; du coton, du sucre, du rhum, du bois de cons-

truction, des bois précieux, de l'indigo, et une grande quantité d'étoffes communes de coton pour le fleuve de la Plata. De Rio-Janéiro, les marchandises d'Europe se répandent dans l'intérieur jusqu'à une distance de plusieurs centaines de lieues de la côte. Le transport se fait à dos de mulets par des chemins mal pratiqués ; il est très-lent et dispendieux.

Le village de Saint-Laurent non loin de la capitale, est habité par des Indiens convertis, qui cultivent du manioc et du maïs, et fabriquent de la poterie. On voit leurs cabanes dispersées dans un bosquet de bananiers et d'orangers. Ces Indiens oublient peu à peu le langage de leurs ancêtres pour le portugais ; et leurs femmes commencent à se parer selon les modes des Portugaises.

Après nous être embarqués de nouveau, nous continuâmes de suivre la direction de la côte vers le midi. Nous passâmes devant la province ou capitainerie de Saint-Paul, beau pays qui abonde en fruits, en légumes et en *caras*, plante farineuse qui fournit une bonne nourriture. Des jasmins, des bois de rose, des arbres à gomme fine, et des palmes à huile, embellissent le sol, d'où l'on a extrait autrefois de l'or ; mais les serpens et les insectes y sont trop nombreux ; dans les forêts il y a beaucoup de singes, des porcs-épics, et de grosses chauve-souris ou vampires.

Nous passâmes devant la jolie île de Saint-Sébastien, et devant le port de Santos, dont les environs donnent le meilleur riz du Brésil, ainsi que des bananes.

La capitainerie du Rey est la dernière province du Brésil au sud; quoique montagneuse, elle est fertile en riz, fruits, bois, etc. Nous relâchâmes à l'île Sainte-Catherine qu'un petit détroit sépare de la côte de la province. Cinq forts protégent cette île sur laquelle est bâtie une ville avec un port; elle renferme une population de 30 mille âmes. L'île Sainte-Catherine jouit d'un climat pur et salubre, et offre la végétation la plus variée; les plus belles fleurs y croissent dans les campagnes. On cultive du riz, du maïs, du manioc, du café d'une excellente qualité; des palmiers, des oranges délicieuses, beaucoup d'autres fruits, et du lin très-fin; les légumes et les volailles y abondent, et les côtes sont très-poissonneuses. Parmi les animaux de l'île, on remarque des singes, des serpens, des tatous, des grues, et des toucans. Une argile rouge qu'on exploite dans cette île, sert à la fabrication de la poterie qu'on exporte en quantité pour la Plata et pour Rio-Janéiro.

Après avoir quitté le Brésil, nous ne tardâmes pas à atteindre l'embouchure du fleuve de la Plata. Nous remontâmes, jusqu'à Buenos-Ayres, le grand golfe qu'il forme. Les sources de ce fleuve immense

B.R

BENARES

naissent comme celles de l'Orellana, aux Cordilières des Andes ; il se forme de la réunion du Paraguay, du Pilcomayo, du Parana, de l'Uraguay, et d'un grand nombre de rivières plus petites ; le Paraguay est le principal de ses affluens ; la navigation n'est interrompue sur cette rivière que par une seule cataracte.

Les provinces arrosées par la Plata avaient été soumises au XVI^e^ siècle par les Espagnols ; mais dans l'insurrection des colonies espagnoles au commencement du XIX^e^ siècle, elles se sont affranchies du joug européen, et ont formé plusieurs républiques, dont celle de Buenos-Ayres est la plus importante. Elle s'étend sur les deux côtés de l'embouchure de la Plata, et renferme près de 2 millions d'habitans, qui sont pour la plupart créoles. Sur la rive droite de la Plata s'étendent à perte de vue, des savanes ou *pampas* couvertes d'une herbe très-haute, et où paissent d'innombrables troupeaux de chevaux et de bœufs à demi sauvages. Aussi le bétail est-il si commun dans le pays de Buenos-Ayres, que la viande de bœuf s'y vend au plus bas prix, et qu'on tue les bœufs plutôt pour la peau que pour la chair. A l'ouest, la nouvelle république s'étend jusqu'aux Cordilières qui la séparent du Chili ; les mines d'or et d'argent du Potosi, Porco, Drouro, Chiquitos et la Paz sont comprises dans son territoire. Les premières passaient

autrefois pour les plus riches du monde; on en exploite également dans les montagnes d'Arauca situées au nord-est du lac Titicaca. Toutes ces mines rapportent environ 4 millions de piastres par an, ou 2,200 marcs d'or, et 414,000 d'argent. La ville de Buenos-Ayres est située sur la rive méridionale de la Plata, et tire son nom qui veut dire *bon air*, de la salubrité de son climat, qui étonna en 1535, son fondateur don Pedro de Mendoza. Cependant on se plaint de l'humidité qui y règne. Elle est bâtie avec beaucoup de régularité; les maisons, construites en briques et peu élevées, sont peintes en blanc. Les plus riches habitans demeurent dans la rue de la Trinité qui traverse la ville; leurs maisons ont de jolis jardins et des balcons, ornés les uns et les autres de fleurs et de plantes odoriférantes. Ces jardins sont arrosés par de petits canaux qui communiquent aussi l'eau à l'intérieur des maisons. L'hôtel de ville, situé sur la grande place, produit un bel effet, ainsi que la cathédrale. Il y a en outre un grand nombre d'églises, de chapelles et de couvens. On peut évaluer la population actuelle de Buenos-Ayres à 80 mille âmes. Le quartier le plus malpropre est celui qu'habitent les Indiens et les nègres. La viande de boucherie abonde dans cette ville. On tue une quantité innombrable de bœufs, dont les peaux forment un article d'exportation considé-

rable : aussi voit-on d'énormes monceaux de cornes, et l'on emploie la graisse en guise de charbon sur les fourneaux. Outre les peaux et les cuirs, Buenos-Ayres exporte de la viande salée, de la laine, des métaux. Il existe des communications assez actives entre ce port et les villes du Pérou et du Chili, à travers tout le continent de l'Amérique méridionale. Les transports se font sur cette voie à dos de mulets. On emploie à peu près un mois pour transporter les marchandises de Buenos-Ayres à la ville de Mendoza, située au pied des Cordilières ; les convois franchissent ensuite cette chaîne de montagnes, une des plus hautes du globe, en passant sur un des cols praticables. Celui par lequel on se rend à Sant-Iago du Chili passe entre les rochers et les précipices, et il est si étroit, que deux mulets ne peuvent y passer de front, et que le convoi, avant de s'engager dans le défilé, s'assure d'abord si la route est libre, parce qu'autrement, il ne pourrait ni avancer ni reculer. Buenos-Ayres reçoit par cette voie les belles productions de l'ouest des Cordilières, et envoie dans ce pays les marchandises de l'Europe, ainsi que des bestiaux, des chevaux, etc.

La ville de Potosi est bâtie dans une contrée hérissée de montagnes rocailleuses et arides ; les Européens s'étaient précipités au XVIII^e^ siècle avec tant d'avidité sur cette contrée riche en or et en

argent, que la ville de Potosi compta jusqu'à 160 mille âmes; il est probable que les malheureux Indiens forcés à l'exploitation des mines, formaient une bonne partie de cette population. Aujourd'hui le Potosi ne renferme plus que 30 mille âmes. La montagne qui contient les riches mines, s'élève à 4,360 pieds, et présente une forme conique. Elle est percée d'immenses galeries que soutiennent un grand nombre de piliers : ces mines sont loin de rapporter autant qu'autrefois ; on n'y emploie plus que deux mille ouvriers.

A environ cent lieues au delà de Buenos-Ayres, s'est formée la petite république de Santa-Fé, située également sur la Plata. Enfin le Paraguay, arrosé par le même fleuve et par la rivière de Paraguay qui s'y joint, forme un autre état indépendant. L'histoire du Paraguay présente cela de particulier, qu'il a été gouverné autrefois par des moines, les jésuites, qui y avaient formé des colonies qu'ils appelaient *réductions*.

Avant que leurs missionnaires eussent pénétré dans ces contrées, elles n'étaient peuplées que de familles éparses, sans lois et même sans demeures fixes. Les jésuites ont trouvé le moyen de les rassembler, de les civiliser et de les assujettir, au point qu'ils exerçaient sur ces peuples un pouvoir aussi absolu dans le temporel que dans le spirituel: ils leur apprirent à cultiver la terre, à bâtir des

maisons et à fabriquer des vêtemens. Ils introduisirent aussi parmi eux tous les arts, même ceux d'agrément ; l'on vit alors dans ces établissemens des ouvriers de toute espèce, jusqu'à des peintres, des sculpteurs, des doreurs et des horlogers.

Dans les commencemens, toutes les subsistances étaient déposées dans des magasins, pour être ensuite distribuées à chaque individu, suivant les besoins : depuis, on assigna à chaque famille des terrains particuliers, et d'autres terrains furent affectés aux besoins publics, comme pour payer le tribut au roi et pour l'entretien des églises. Les jésuites qui gouvernaient ces réductions, y exerçaient un véritable despotisme : ils distribuaient les travaux de chaque habitant, les inspectaient, donnaient des récompenses et infligeaient des punitions. Ils ne permettaient point aux naturels d'aller commercer avec les Espagnols, et se chargeaient du trafic de tous les objets d'exportation. Si quelque Espagnol venait à passer dans ces *réductions*, on l'y recevait pendant trois jours, mais la politique du jésuitisme ne lui permettait pas de parler à aucun des habitans ; cette politique était même poussée jusqu'à défendre à ces habitans d'apprendre la langue espagnole. Les pasteurs de ces peuplades étaient donc en même temps législateurs, juges, et maîtres, et leur autorité était d'autant plus grande qu'ils y réunissaient encore le commande-

ment militaire. Les moines avaient à leurs ordres différens corps de troupes qu'ils avaient formés aux exercices européens ; ils leur avaient appris à se servir d'armes à feu et même à fabriquer de la poudre à canon. Après la suppression de l'ordre des jésuites, le gouvernement espagnol eut quelque peine à se rendre maître de ces colonies singulières ; les bourgades y étaient pour la plupart construites de la même manière ; les rues en étaient tirées au cordeau, et les maisons bâties uniformément en cannes, et couvertes de tuiles. L'église s'élevait au milieu de la bourgade et faisait face à la place publique : vis-à-vis il y avait un bâtiment qui tenait lieu d'arsenal, et où les jésuites renfermaient les armes et les munitions ; un autre édifice leur servait de maison de force pour les femmes de mauvaise vie. Le même ordre et la même disposition existaient dans toutes les *réductions*, tant du Tucuman que du Paraguay.

Ce furent les Espagnols qui découvrirent le Paraguay en remontant le fleuve ou Rio de la Plata. Les premiers qui vinrent s'y établir éprouvèrent d'abord de grandes difficultés de la part des naturels qui leur refusaient des vivres : pour s'en procurer, il fallut leur faire la guerre, et l'avantage ne fut pas toujours du côté des Espagnols ; enfin, la famine devint si grande parmi ces derniers, que plusieurs furent contraints de manger de la chair

humaine. Un complot formé par ces Indiens devait achever la destruction des Espagnols, il fut heureusement découvert ; les chefs du complot furent arrêtés et mis à mort, les autres demandèrent grâce, et pour arrêter la vengeance des Espagnols, ils leur accordèrent tout ce qu'ils voulurent, et même offrirent des femmes à ceux qui n'en avaient pas. Ce mélange des Espagnols avec les Indiens est la cause de la bigarrure de teints que l'on remarque aujourd'hui chez les habitans du Paraguay ; mais alors il fut en quelque sorte le sceau de l'alliance entre les deux nations. Le teint de ces Indiens est olivâtre ; leur taille est ordinairement au-dessous de la médiocre, et ils ont le visage un peu plat. Leurs mœurs différaient peu de celles des autres sauvages de l'Amérique méridionale : les jésuites en avaient civilisé un grand nombre ; on évaluait à plus de cent mille les familles qu'ils s'étaient attachées et dont ils avaient formé les différentes *réductions* dans ce pays.

Les richesses du Paraguay ne consistent point en mines d'or, mais dans une grande fertilité et dans l'abondance de toutes choses : on y retrouve la plupart des arbres que nous connaissons en Europe ; les cannes à sucre y croissent naturellement ; le riz, le maïs, le manioc, le coton et le tabac y sont les productions les plus ordinaires : mais une des plus intéressantes pour le

pays est celle que l'on appelle vulgairement *herbe du Paraguay ;* c'est une feuille à peu près semblable à celle de l'oranger, et l'arbre qui la porte est de la grandeur d'un pommier. On lui attribue beaucoup de vertus ; elle se prend en infusion comme le thé, et est fort en usage dans toute l'Amérique méridionale : le seul Pérou en tire annuellement pour près de deux millions de notre monnaie. Le climat du Paraguay est tempéré, et l'air communément humide. Pendant plusieurs mois de l'année les rivières, en se débordant, inondent les campagnes et forcent les habitans à se retirer dans des canots : ces rivières fourmillent de poissons, qui, joints à la quantité de bestiaux, de volailles et de gibier de toute espèce, rendent ce pays un des plus abondans de l'Amérique. La grande multiplication des chevaux et bêtes à cornes y étonne d'autant plus le voyageur que le pays est infesté de lions, d'ours, de tigres, de chiens et chats sauvages, et d'autres animaux féroces qui leur font continuellement la guerre ; les serpens et d'autres reptiles y sont aussi à redouter.

La ville de l'Assomption, située presque au centre du Paraguay, est la capitale du pays, cependant c'est une ville médiocre ; les maisons y sont séparées par des jardins et disposées sans ordre et sans aucune symétrie ; elle a pour habitans des Espagnols, des Métis et des Indiens ; son territoire

est fertile en toutes sortes de grains, de fruits; et de vastes pâturages y nourrissent une grande quantité de bétail.

Le Tucuman, autre province de l'Amérique appelée espagnole, diffère peu de celles qui l'avoisinent, pour ses productions et pour ses habitans.

Nous sortîmes de l'embouchure de la Plata qui n'est pas sans danger pour les grands vaisseaux à cause de ses bas-fonds. Laissant au nord la forteresse de Monte-Video, bâtie à l'entrée du fleuve, nous prîmes au sud, et nous descendîmes rapidement le long de la côte immense, comprise sous le nom général de Chica ou de la Patagonie. D'après Ferdinand de Magellan, Portugais de nation, qui la découvrit en 1520, ce pays a reçu aussi le nom de Terres magellaniques; il s'étend depuis la limite de la province de la Plata, dans l'Océan Atlantique, jusqu'aux extrémités méridionales de l'Amérique. L'intérieur en est peu connu; il est habité par divers peuples sauvages, entre autres par les Puelches. Les sauvages connus sous le nom de Patagons ont paru aux premiers voyageurs qui les ont aperçus tellement grands, qu'on les a peints comme des géants. Ils sont en effet d'une forte taille; mais elle n'excède guère celle des Européens. Ces Patagons, presque toujours à cheval, mènent une vie nomade. Ils ont le teint cuivré, la tête grosse, les dents longues

et très blanches ; ils se couvrent des peaux du *guanaco*, quadrupède commun dans leur pays; quelques-uns portent une espèce de pantalon et des capuchons, comme les créoles de Buenos-Ayres. Les plaines du vaste pays des Patagons ne produisent que de l'herbe de deux pieds de haut ; mais les montagnes sont pour la plupart bien boisées, tandis qu'on ne trouve pas un arbre dans les plaines. Vers la Plata on voit paître beaucoup de chevaux et de bœufs sauvages, que l'on dit être de race espagnole. Il y a des troupes de guanacos et de chiens sauvages, d'origine européenne. On y a vu aussi des autruches, dont les plumes, grises sur le dos et blanches sous le ventre, n'ont pas la beauté de celles des autruches d'Afrique. Nous aperçûmes, sur les côtes, des oiseaux de proie et des oiseaux aquatiques; cependant nous n'entendîmes le chant d'aucun oiseau quelconque.

Nous laissâmes sur la gauche les îles Malouines ou Falkland, éloignées de cent lieues du continent; étant couvertes d'herbes marécageuses, elles attirent, comme les côtes d'Amérique, beaucoup d'oiseaux de mer : on y trouve, entre autres, le pinguin ou oiseau moqueur, ainsi nommé à cause du cri qu'il pousse à la vue d'un étranger, et qui ressemble à un rire de moquerie.

Ces îles furent découvertes au 18^{e} siècle par des

navigateurs de Saint-Málo. Les Français y envoyèrent une colonie, dont la principale occupation devait être la pêche; mais comme les Espagnols s'opposèrent à cet établissement, Bougainville fut chargé, dans son expédition autour du globe, de retirer les Français de ces îles.

La pointe méridionale des terres Magellaniques est entourée d'îles, dont la plus méridionale forme un promontoire qui a été appelé le cap de Horn. L'aspect de ces îles ne présente de loin que des montagnes fort élevées, et dont les sommets sont en tout temps couverts de neige et de glace : elles sont habitées par des sauvages qui mènent une vie aussi misérable que les insulaires de la Nouvelle-Hollande. Ils sont d'une saleté dégoûtante, avalent tous les alimens crus qu'ils trouvent, et dévorent jusqu'à leur vermine. Ils se couvrent une partie du corps de peaux de chiens de mer, qui servent aussi de voiles à leurs canots et de toits à leurs petites cabanes; les femmes se parent de boyaux de poissons. Nous vîmes quelques nacelles de ces sauvages sur la côte. Le navigateur français Bougainville a appelé cette nation *Pécheris*, parce qu'ils répétaient souvent ce mot qui, dans leur langage, signifie *ami*.

Un détroit connu sous le nom de détroit de Magellan, attendu que ce navigateur y a passé le premier, sépare ces îles du continent; sa plus

grande largeur n'excède pas quatre lieues, et il est bordé de montagnes couvertes de neige, et dont quelques-unes s'élèvent jusqu'aux nues.

CHAPITRE VII.

Nouveau-Chili. — Iles Chiloé. — Les ports de Valdivia et la Conception. — Le Chili. — Les sauvages Araucans. — Ville de Sant-Iago. — Iles de Juan-Fernandez et Masa-Fuero. — Le Pérou ; ses richesses métalliques. — Ville de Lima. — Cusco. — Mines de Huancavelica. — Truxillo. Port de Guayaquil. — Le Chimboraço. — Le volcan de Cotapaxi. — Ville de Quito. — Isthme et ville de Panama. — Pêche des perles.

Après avoir passé par le détroit, nous remontâmes vers le nord, le long de la côte occidentale de l'Amérique. Nous ne fîmes aucun séjour sur la côte du Nouveau-Chili ; mais nous mouillâmes aux îles Chiloé, et sur plusieurs points du Chili.

Ces pays ont été des conquêtes espagnoles : mais si ce peuple parvint à assujettir une partie des Indiens, il en trouva aussi d'un caractère belliqueux qu'il ne lui fut pas possible de soumettre. Ces Indiens libres occupent encore une grande partie du pays, et les Espagnols n'ont guère été maîtres que des côtes ; leurs colonies avaient même fait

peu de progrès ; et dans une étendue de plus de trois cents lieues, à peine y comptait-on quatre ou cinq villes un peu considérables.

Les îles Chiloé, où nous abordâmes d'abord, ne sont habitées que par des hommes généralement pauvres, qui ont peu de communication avec le continent. Ce sont des Espagnols et des Indiens ; les premiers sont trop indolens pour se procurer plus d'agrémens, et les seconds n'ont pas assez de lumière pour améliorer leur situation ; ces derniers ont été convertis et réunis en bourgades par des missionnaires ; mais comme il n'y a pas assez de prêtres, un des Indiens de chaque village est chargé de faire réciter, le dimanche, le catéchisme aux grandes personnes, dans la chapelle. Ces Indiens sont un peuple très-doux et bienveillant, que les Espagnols traitaient avec une espèce de dédain peu mérité.

Le sol montagneux de ces îles produit de gros cédres, des lauriers, des chênes, des orangers, des arbres à cannelle et beaucoup de patates dont se nourrissent les insulaires. Ils vendent, au Pérou et au Chili, des planches de cédres qu'ils coupent dans leurs forêts. Ils ont beaucoup de porcs, dont ils vendent les jambons aux navires qui viennent tous les ans du Pérou et du Chili. Autrefois ces Indiens étaient bien plus nombreux qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Sur la côte du Chili nous mouillâmes d'abord à

Valdivia, puis dans le port de la Conception, à l'embouchure du Bobio. Le Chili est une province de trois cents lieues de long, mais peu large, que bornent d'un côté la mer Pacifique, et de l'autre les Cordilières des Andes, immense chaîne de montagnes qui traverse toute l'Amérique méridionale dans la direction du midi au nord. Les pics de cette chaîne atteignent la hauteur de vingt mille pieds; ils sont séparés par des vallées profondes d'un aspect très-pittoresque; on y reconnaît beaucoup d'anciens volcans, et les tremblemens de terre ébranlent fréquemment le sol le long des montagnes. Sous un climat charmant, le Chili possède toutes les productions et les animaux des pays tropiques. Des condors, oiseaux d'une grandeur prodigieuse, planent sur les rochers des Cordilières. La vigogne, animal qui tient à la fois de la brebis et du mulet, sert de bête de somme. De riches mines de métaux faisaient du Chili une des plus importantes colonies espagnoles. Depuis l'insurrection de toutes les colonies, le Chili s'est constitué en republique indépendante.

Un peuple indigène, les Araucans, a conservé son indépendance, même pendant le règne des Espagnols. Il habite la contrée qui s'étend entre les rivières de Bobio et de Valdivia. C'est un peuple fier, bien constitué, hospitalier et belliqueux. Il forme une espèce de république à la tête de laquelle se

trouvent quatre généraux appelés *toqui*. Dans le cas de guerre, lorsque le conseil de la nation a résolu de commencer les hostilités, on nomme parmi ces quatre toqui un général en chef, qui est revêtu alors du pouvoir que possédaient à Rome les dictateurs pendant les grands dangers. Les Araucans sont divisés, dans les guerres, en régimens d'infanterie et de cavalerie, qui marchent au son du tambour comme nos troupes. Pour proposer la paix, les Araucans envoient un orateur avec une branche de cannellier. Ce peuple préfère pour ses vêtemens le bleu-turquin; les hommes et les femmes se couvrent d'habillemens de cette couleur : ces dernières se parent de fausses émeraudes entrelacées dans les cheveux, de boucles d'oreilles et de bagues en argent. Les Araucans adorent un être suprême qui est pour eux le grand toqui du monde; ils admettent en outre une foule de dieux subalternes. Ils ont des sorciers et des jongleurs; ils croient qu'après la mort l'âme passe dans un séjour situé au delà de la mer.

Pendant notre séjour à la Conception, on donna un combat de taureaux, où nous eûmes lieu d'admirer le luxe des femmes riches du Chili. Il y en eut qui arrivèrent avec une suite de plusieurs nègres, dont l'un portait le parasol, l'autre le mouchoir brodé de sa maîtresse, un troisième portait un bouquet de fleurs; le parasol était garni

de dentelles et de pierres fines : tout le costume des femmes éblouissait par son éclat. Le corset était de brocard d'or et d'argent, et garni de rangées de perles ; les bras, le cou, les cheveux, étaient également parés de perles fines ; les souliers étaient de brocard, et des glands couverts de diamans et attachés aux jarretières pendaient le long des jambes. Malgré tant d'ornemens, ou plutôt à cause de cette charge, leur costume me paraissait lourd et sans goût. Cependant les modes d'Europe commencent à prendre faveur dans ce pays. Il était assez curieux de voir ces dames si magnifiquement habillées, faire leurs visites en charrettes attelées de bœufs.

La Conception est située sous un beau climat ; rarement les orages ou les ouragans dérangent la température ; mais les tremblemens de terre y sont fréquens, et deux fois ils ont renversé cette ville.

Nous nous rendîmes de ce port à celui de Valparaiso, où nous mîmes pied à terre, pour visiter Sant-Iago.

Cette ville, peuplée de 40,000 mille âmes, est la capitale du Chili ; elle a une situation admirable, dans une riche vallée, au pied d'un volcan qui fait partie des Cordilières. Une grande place carrée, au centre de la ville, est ornée des palais du gouvernement et de l'évêché : au milieu de la place jaillit une fontaine ; tous les quartiers de la

ville sont arrosés par des canaux. Les rues sont alignées ; toutes les maisons ont des jardins ; en raison des tremblemens de terre, elles sont basses et construites avec précaution. Semblable à la plupart des villes espagnoles, Sant-Iago est rempli d'églises et de couvens, qui, avant l'insurrection, possédaient une richesse surprenante. On comptait auparavant sur 1,200,000 habitans du Chili, 10,000 moines et religieuses, et le clergé possédait le tiers des terres.

Je vis à Sant-Iago quelques-uns de ces Indiens qui n'ont jamais reconnu l'autorité de l'Espagne. Autant la guerre rend ces barbares cruels et redoutables, autant ils sont humains pendant la paix; il se fait alors entre les deux nations un commerce assez considérable; les Espagnols vendent à ces Indiens du vin, de la quincaillerie, divers ouvrages de fer, et des étoffes; contre ces objets les sauvages leur donnent en échange des bestiaux et des chevaux qui proviennent de ceux que les Espagnols ont originairement transportés dans ce pays ; les Indiens en ont à présent une grande quantité ; ils sont fort bons cavaliers et ne le cèdent point à cet égard aux Espagnols. Le teint de ces Indiens est basané, tirant sur la couleur du cuivre rouge comme chez la plupart des autres Américains. On pêche sur la côte du Chili, comme sur celles du Pérou et du Mexique, beau-

coup de cachalots. Ce sont particulièrement les Anglais et les habitans des États-Unis qui se livrent à cette pêche. On recherche le cachalot pour la matière huileuse appelée blanc de baleine, que cet animal gigantesque renferme dans son museau.

A l'ouest du Chili, et par la même latitude que celle de Sant-Iago, se trouvent les deux îles de Juan-Fernandez et Masa-Fuero, distantes du continent d'un peu plus de cent lieues. Ces deux îles sont peu fréquentées par les voyageurs. On prétend que les aventures d'un matelot anglais nommé Selkirk, délaissé dans la première de ces îles pendant plusieurs années, ont donné lieu au roman de Robinson Crusoé.

La plus grande est très-montagneuse et couverte de beaux bois. Les Espagnols y ont bâti un bourg situé dans une belle vallée ; chaque maison a un jardin rempli d'arbres fruitiers et de légumes ; les bestiaux et les poissons abondent dans cette île : la petite île de Masa-Fuero, également montagneuse, est couverte de cédres rouges, et de bois jaune très-dur ; de belles vallées y sont couvertes de fleurs charmantes, et arrosées de sources vives. Cette île n'est peuplée que de chèvres et de chiens de mer.

Ayant remis en mer, nous arrivâmes bientôt au tropique du Capricorne, et vers le même temps, nous vîmes à droite la côte du Pérou, tandis que dans le lointain les Andes continuaient de hérisser

le pays de leurs cimes élevées, et de diriger leur chaîne vers le nord, en suivant à peu près la direction de la côte.

Le Pérou est un pays immense qui commence au tropique, et s'étend jusqu'à cinq degrés de latitude méridionale.

Ce riche pays fut découvert par les Espagnols après la conquête du Mexique ; il était habité par une nation douce et paisible, et formait auparavant un empire considérable gouverné despotiquement par un prince nommé Inca ; lors de l'expédition espagnole, commandée par Pizarre, cet empire était depuis peu divisé entre deux fils du dernier Inca, qui, armés l'un contre l'autre, envoyèrent chacun de son côté, demander du secours à Pizarre. Cet aventurier était parti de la Nouvelle-Espagne avec environ deux cents hommes et soixante cavaliers, à dessein de conquérir le Pérou, et il était alors occupé à y fonder une ville. La vue de l'or et de l'argent qui abondaient chez les Péruviens, alluma sa cupidité. Profitant de la circonstance de la défaite de l'un des deux Incas, il envoya au vainqueur une ambassade pour lui offrir l'amitié de l'empereur Charles-Quint ; le monarque péruvien reçut ces députés avec l'accueil le plus magnifique, et leur promit d'aller voir leur chef le jour suivant. Il y vint en effet accompagné de troupes nombreuses, et de son

côté Pizarre se mit, pour le recevoir, à la tête des siennes. A l'approche de l'Inca, un religieux espagnol s'avança vers lui une croix dans une main et son bréviaire dans l'autre, lui fit un long discours sur les vérités de notre religion; l'Inca l'écouta avec une attention qui tenait du respect, mais lui ayant demandé ensuite où il avait appris ce qu'il lui disait, le moine lui montra son bréviaire et lui fit entendre que c'était ce livre qui le lui avait enseigné. L'empereur aussitôt lui demanda à le voir, le porta à son oreille, et se plaignant ensuite de ce que ce livre ne lui parlait pas, il le jeta par terre. Quelques-uns prétendent que le moine se mit aussitôt à crier aux armes; ce qu'il y a de certain, c'est que Pizarre tombant en même temps sur le malheureux empereur, le jeta à bas de sa litière, et que les Espagnols fondant sur les troupes péruviennes que la terreur avait saisies, en firent un massacre épouvantable. Après cette boucherie, l'Inca, prisonnier de Pizarre, lui offrit pour sa rançon de remplir d'or et d'argent une salle entière : ses offres furent acceptées; l'or et l'argent furent fournis, du moins pour la plus grande partie : cependant le féroce Pizarre eut la perfidie de faire étrangler le prince péruvien. Le scélérat s'était associé pour cette conquête un autre aventurier nommé Almagro; les dépouilles du Pérou les divisèrent, et ils devinrent ennemis

irréconciliables. Pizarre fit trancher la tête à Almagro, et lui-même fut ensuite assassiné par les partisans de sa victime. Un fils d'Almagro et un frère de Pizarre se disputèrent après eux le commandement, et tous deux périrent de mort violente : il en fut à peu près de même des différens chefs qui leur succédèrent. Un grand nombre d'Espagnols, attirés par l'or et l'argent du Pérou, vinrent de toutes parts fortifier les différens partis, et on vit les conquérans de ce pays, acharnés les uns contre les autres, venger en quelque sorte sur eux-mêmes le sang des Péruviens.

Au milieu de tant d'horreurs et de carnages, Vacca de Castro, aussi humain que l'évêque Las-Casas, protecteur des Indiens, fut envoyé par Charles-Quint pour remédier à ce désordre. Doué de toutes les vertus, et surtout de la plus grande intégrité, il sut s'attirer tous les cœurs ; forcé de livrer bataille aux rebelles, il les battit, prit leur chef et lui fit trancher la tête ; enfin, ayant apaisé les troubles, il ne s'appliqua plus qu'à policer le pays, bâtit plusieurs villes, força les Espagnols à traiter les Indiens avec plus d'humanité, et engagea le clergé à s'occuper de leur conversion. Les ministres d'Espagne ne recevant aucun présent d'un homme dont le désintéressement dédaignait d'amasser des trésors, envoyèrent à sa place un vice-roi ; et ce fut alors que les troubles

recommencèrent. Un frère de Pizarre se mit à la tête d'un parti ; et ayant attiré le vice-roi dans un combat, il le tua avec un grand nombre des siens. Un prêtre licencié en théologie fut celui que la cour envoya contre cet autre Pizarre, mais sans lui donner ni troupes ni argent ; c'était Pierre de la Gasca, dont le génie suppléait à tout ce qui lui manquait. Il écrivit d'abord à Pizarre pour l'engager à la soumission ; mais n'ayant pu le ramener par cette voie, il prit des mesures plus vigoureuses; il trouva moyen de lever une armée, et lui ayant livré bataille, il le fit prisonnier. Ce chef et ses partisans furent ensuite condamnés à perdre la tête ; et ce fut par le supplice capital que périt le dernier d'une famille célèbre par sa cruauté ainsi que par son ambition. Quant à Pierre de la Gasca, il acheva par sa douceur de pacifier le Pérou, et pour donner une idée de ses vertus, il suffira de dire qu'il retourna en Espagne aussi pauvre qu'il en était parti.

La religion catholique fut établie dans le Pérou ; les Espagnols fondirent une quantité immense d'églises et de couvens ; les temples péruviens furent dépouillés de leurs richesses ; mais le riche soleil d'argent qui avait décoré le temple de Cusco, fut englouti par la mer pendant la traversée. Les Espagnols employèrent une foule innombrable d'indigènes à l'exploitation des mines du pays, dont

les richesses passèrent par leurs mains pour se répandre en Europe.

Le Pérou renferme peut-être un million et demi d'habitans ; l'ancienne race des Péruviens est presque détruite ; mais à l'est des Cordilières, il reste encore beaucoup de peuplades d'Indiens d'une race belliqueuse et d'une taille plus forte que les Péruviens ; ceux de l'Ucayal, de Huallaga, et de la Pampa-del-Sacramento, ont le teint assez blanc. Quelques-unes de ces tribus cultivent des plantes farineuses, telles que le manioc et l'yucca, pour leur nourriture. Il y en a qui poursuivent avec des flèches empoisonnées le jaguar ou tigre d'Amérique ; cet animal féroce combat quelquefois, dit-on, contre le crocodile.

D'épaisses forêts et la chaîne des Andes, à travers laquelle on remarque des crevasses de quelques milliers de pieds de profondeur, séparent ces Indiens des habitans chrétiens du Pérou. On voit dans les forêts le cirier dont les cosses brûlent comme des cierges, et le *sultillo*, insecte qui ne vit que sur un arbre particulier, le pacaé, où il file un tissu qui lui sert de tente pendant sa métamorphose en papillon, et qui forme un papier excellent, supérieur au papier de soie fabriqué en Chine. Ce tissu a quelquefois plus d'une aune de long.

A l'est des Andes les rivières débordent pendant

la saison des pluies, au point d'inonder toutes les plaines. A l'ouest de ces montagnes, au contraire, il pleut et il tonne très rarement. Il y a des lieux au Pérou où il ne tombe presque jamais de pluie : en revanche les tremblemens de terre y sont formidables, et ont causé plusieurs fois de grands désastres; des volcans se montrent tout le long des Cordilières.

Sur tout le territoire du Pérou la nature a répandu des gîtes de métaux précieux. Les Péruviens employaient l'argent comme nous employons le fer; l'or décorait en profusion leurs temples et leurs palais. Ces métaux causèrent leur perte, en excitant l'acharnement des Espagnols. Si le Pérou n'avait eu que du fer, probablement la nation n'aurait pas été exterminée. Les Espagnols ont été repoussés à leur tour; mais trois siècles de servitude ont pesé sur ce beau pays.

On exploite encore des centaines de mines d'argent et une cinquantaine de mines d'or. Faute de manufactures, les habitans sont obligés de tirer la plus grande partie des marchandises du dehors, et d'envoyer par conséquent leur or et leur argent à l'étranger; il est vrai qu'il en rentre une bonne partie en échange des belles productions que fournit ce pays fertile. Sous la domination espagnole, il ne pouvait recevoir que les denrées et marchandises apportées par ses maîtres; aucun étranger non

pouvait communiquer avec l'intérieur, sans une permission du vice-roi.

Nous passâmes le long de la côte d'Arequipa, que les Cordilières séparent du vaste lac Titicaca; puis nous entrâmes à Callao, port de Lima, capitale du Pérou. Avant le tremblement de terre qui la renversa en 1740, c'était une ville magnifique; ce désastre ne laissa pas vingt-cinq maisons debout. Cependant il n'y périt pas la douzième partie de ses habitans. Un autre effet de ce tremblement fut que la mer se déborda d'une telle force, qu'elle engloutit généralement tous les habitans du port voisin de Lima, et qu'elle lança sur la côte plusieurs vaisseaux qui y stationnaient, et les y laissa à sec. Il ne se passe guère de mois sans que l'on ressente quelques secousses de tremblement de terre.

Depuis sa destruction, la ville de Lima a été rebâtie sur un nouveau plan, et renferme plus de 60 mille âmes; elle est grande, assez bien fortifiée, et percée de rues larges et bien pavées. On élève peu les édifices, et on en construit en bois les principales parties, afin qu'elles résistent mieux aux tremblemens; on peint les façades, on y pratique des corniches et des portiques; les toits plats présentent des terrasses. Les églises, monastères et hôpitaux occupent presque un quart de la ville. Une fontaine en bronze décore la grande place.

Lima renferme une université, un hôtel des monnaies, où l'on convertit en piastres une partie des lingots tirés des mines du Pérou ; il y a un théâtre et quelques fabriques. On ne peut voir sans étonnement le luxe et la magnificence des riches habitans de cette ville ; ils ont un grand nombre de domestiqués, d'esclaves, de chevaux et d'équipages : l'or, les pierreries et les perles brillent dans la parure de leurs femmes.

Autant les orages sont fréquens à Quito, autant ils sont rares à Lima, et il n'y tombe même jamais de pluie. L'espace entre les Cordilières et la mer du sud, ayant peu de rivières, est d'une telle sécheresse, qu'il serait absolument stérile sans l'industrie des anciens Péruviens : au moyen des canaux, ce peuple a tiré des montagnes les eaux dont il avait besoin pour l'arrosement des terres, et par là il les a rendues des plus fertiles. Les Espagnols avaient conservé ces canaux, et c'est par leur moyen que les environs de Lima abondent en toutes sortes de fruits, de grains et de légumes. Quand la saison des fruits est passée dans les vallées, ils mûrissent dans les montagnes voisines, et par cette différence de climats, la capitale se trouve en tous temps pourvue des fruits les plus exquis.

Je ne vis point la ville de Cusco, ancienne résidence des Incas. Elle est située fort avant

dans les terres. Les Espagnols y ont détruit depuis long-temps le temple du Soleil, ainsi que la forteresse des Péruviens, dont les ruines excitent l'étonnement des voyageurs par la grosseur extraordinaire des blocs de pierre dont elle était construite. On ne conçoit pas par quel moyen les Péruviens ont transporté et entassé des quartiers de roche de cette grosseur. Les Espagnols ont établi dans cette ville des fabriques de broderie, de maroquinerie et tannerie.

La ville de Huancavelica, située à quelque distance de Lima est fameuse pour ses mines de mercure ou vif-argent qu'on exploite dans une colline peu élevée, et qui fournissaient autrefois 4,000 quintaux de ce métal par an.

En général les mines du Pérou rapportent maintenant beaucoup moins que dans les siècles précédens; au reste elles ont été exploitées long-temps par des procédés assez connus, que voici. On lavait le minerai jusqu'à ce qu'il ne restât que les parties pesantes; on les agitait ensuite dans des seaux pour en ôter les plus grossières. Alors on trouvait ordinairement l'or en poudre et quelquefois en grain. Lorsque le metal se trouvait mêlé avec les pierres, on écrasait d'abord le minerai sous des meules, puis on le jetait dans l'auge avec une certaine quantité de mercure dont la propriété est de s'incorporer avec le métal : un filet d'eau rapide

que l'on faisait passer dans l'auge en emportait ensuite la terre ainsi que le gravier, et il ne restait que l'or uni au mercure dont la pesanteur retenait le métal au fond : après cela, il ne s'agissait plus que de séparer l'or d'avec le vif-argent, et c'est ce qui se faisait par le moyen de la fusion.

En parcourant à pied quelques districts du Pérou, je vis des cacaoyers, des cannes à sucre, et l'arbre à quinquina : il est à peu près de la grandeur d'un cerisier ordinaire ; c'est son écorce que l'on emploie dans la médecine comme le fébrifuge le plus efficace ; étant sèche, elle est de couleur de rouille, lisse à l'intérieur, rude à l'extérieur, et un peu résineuse. Le Pérou pourvoit de cette drogue salutaire toutes les parties du monde.

Dans les routes, je vis des ponts d'un genre particulier ; c'était de gros câbles tendus d'une rive à l'autre, et couverts d'une espèce de plancher. Il en est qui ne consistent que dans un gros câble fortement tendu d'un bord à l'autre, et auquel est suspendu un panier assez large pour contenir un homme ; par le moyen d'une corde avec laquelle on le tire sur la rive opposée, on le fait promptement couler le long du câble. Ces sortes de ponts dont quelques-uns servent même au passage des mules suspendues dans des sangles, se nomment *tarabites*.

Nous continuâmes de longer la côte du Pérou,

qui est en général nue et aride. Nous mouillâmes auprès de Truxillo, ville bâtie dans une vallée dans laquelle on trouve encore des ruines des monumens bâtis par les anciens princes du Pérou. La verdure des nombreux jardins de Truxillo dérobe presque la vue des maisons, qui sont pour la plupart basses et couvertes d'argile.

En approchant de l'équateur, nous arrivâmes sur la côte de Quito, et nous descendîmes à terre au fond du golfe de Guayaquil pour visiter les curiosités naturelles des environs de la ville de Quito.

Avant même d'avoir débarqué à Guayaquil, on aperçoit le Chimboraço qui surpasse de beaucoup en hauteur les montagnes de l'Europe, puisqu'il est élevé de 20,148 pieds au-dessus de l'Océan. Un peu au delà, et dans la même chaîne de montagnes, on voit le Cotopaxi, le plus élevé et le plus redoutable volcan du pays de Quito. Toutes les vallées d'alentour sont couvertes, sur une étendue de plusieurs lieues, des laves et des rochers qu'il a lancés dans ses fréquentes éruptions. Sa cime est ordinairement couverte de neige, comme celles de toutes les grandes montagnes des Andes; mais dans l'explosion, toute la neige se fond subitement, et on entend les mugissemens du volcan, semblables à des décharges de batteries de canon, jusqu'au port de Guayaquil, c'est-à-dire à une distance de cinquante-deux lieues. Avec son man-

teau de neige, le Cotopaxi présente la forme d'un cône bien arrondi, et le soir, au coucher du soleil, sa cime resplendissante, se détache avec éclat de l'azur du firmament.

La ville de Quito, peuplée de 50 mille âmes, est située au bas du volcan, dans une plaine fertile, et précisément sous l'équateur. Elle occupe une pente de montagne, ce qui rend les rues montueuses. On voit au centre une place carrée, dont les quatre côtés sont occupés par autant de grands édifices, savoir la cathédrale, le palais épiscopal, l'hôtel-de-ville et celui de l'audience : une très-belle fontaine orne cette place, et de grandes rues droites et larges aboutissent à ses quatre angles ; les autres rues ne sont point alignées, et n'ont ni régularité ni agrément. Les maisons n'ont qu'un étage, et les portes ainsi que les fenêtres en sont basses et étroites pour se garantir du soleil et du vent. La chaleur serait insupportable à Quito, si la vallée dans laquelle elle est située n'avait pas une grande élévation au-dessus du niveau de la mer. En général le Pérou, le royaume de Quito et la Nouvelle-Grenade quoique situés dans la zone torride, éprouvent une différence de température remarquable : les sommets des Andes sont en tous temps couverts de neige, et dans quelques vallées la chaleur est excessive ; mais la pente de ces montagnes réunit les agrémens, les douceurs, et en même

temps les productions des pays les plus tempérés. Le maïs, le vin, les oliviers, les cacaotiers y prospèrent; on y voit aussi des plantations de sucre, des vergers et des jardins qui produisent des légumes en abondance: d'immenses pâturages nourrissent une foule étonnante de bestiaux provenant de ceux d'Europe, qui ont été transportés en Amérique par les Espagnols. Un animal très utile est le lama, qui a le cou du chameau, le corps de la chèvre, et la tête du cheval, avec cette différence qu'il a la lèvre supérieure fendue comme les lièvres; sa chair est bonne à manger; il sert de bête de charge, portant environ 150 livres pesant, marchant pendant long-temps sans se fatiguer, mangeant peu et ne buvant jamais; mais il ne marche point dans l'obscurité, et se couche dès que la nuit tombe.

Dans les montagnes on prend des vigognes semblables aux lamas, et dont la laine roussâtre est de la plus grande finesse.

Quito communique par le Popayan avec la ville de Santa-Fé, la capitale de la Nouvelle-Grenade, qui était autrefois une province espagnole, et qui aujourd'hui est une république, ainsi que la Colombie. Quito occupe un plateau très élevé et entouré de montagnes. La rivière de Bogota tombe par-dessus les rochers, dans ces montagnes, en formant la cataracte de Te-

quendama, une des plus belles qui existent, moins par sa hauteur que par sa largeur. On aperçoit, à cinq lieues de distance, la colonne de vapeur et de brouillard produite par la chute rapide d'une masse d'eau aussi volumineuse. On pense que cette vapeur contribue à la fertilité de la vallée de Santa-Fé, où le froment croît en abondance, ainsi que le quinquina jaune.

Nous revînmes à Guayaquil pour continuer notre voyage par mer. Ce port fait une exportation immense de cacao; on l'évalue à plusieurs millions de livres par an. Il pleut dans ce pays depuis le mois de décembre jusqu'à la fin d'avril.

Nous mîmes à la voile pour la baie de Panama. Il règne dans ces parages des calmes plats, qui, en retardant la navigation, deviennent funestes pour les équipages des vaisseaux quand ils ne sont pas pourvus d'eau fraîche; nous n'en éprouvâmes pas les effets, et nous arrivâmes sans accident à Panama, port sur l'isthme qui joint les Amériques septentrionale et méridionale. Cette ville fut fondée par les Espagnols au commencement du 16e siècle; elle fut ruinée ensuite par les Flibustiers, et puis détruite par un incendie; depuis ce temps, ses rues ont été alignées et élargies; la plupart de ses édifices ont été rebâtis en pierres ou en briques, et Panama est devenue une belle et grande ville. On y apportait par mer l'or, l'argent et d'autres richesses du Pérou et du Chili; de là on les trans-

portait par terre à Porto-Bello au-delà de l'isthme, afin de les y embarquer pour l'Espagne : par la même voie Panama recevait les marchandises d'Europe destinées pour les pays de la mer du Sud; cette ville était donc devenue l'entrepôt d'un commerce considérable. Depuis l'affranchissement des colonies espagnoles, elle a beaucoup de relations avec les Indes occidentales. Dans le golfe sur lequel la ville est située, se fait la pêche des perles, qui sont ordinairement d'une très-belle eau; il s'en trouve de très-précieuses par leur grosseur et leur forme. Les nègres plongent dans la mer pour y ramasser les huîtres renfermant les perles.

Les environs de Panama sont plantés de bananiers, de tamariniers et de cocotiers; au milieu de bosquets d'orangers et de citronniers on entrevoit des chaumières couvertes seulement de feuilles de palmier. Il règne pendant le jour de fortes chaleurs; mais quelles belles nuits que celles de ce climat tropical, surtout lorsque la lune vient les éclairer!

CHAPITRE VIII.

Le Mexique; productions végétales de ce pays. — Port d'Acapulco. — Ancienne république de Tlascala. — Pyramide de Cholula. — Ville de Méxíco. — Peuple mexicain. — Villes de Guanaxuato et de Guadalaxara. — Nouveau volcan de Porulla. — Le Nouveau-Mexique. — Presqu'île de Californie. — Côte de Honduras.

Nous nous dirigeâmes ensuite sur Acapulco, principal port du Mexique, sur la mer du Sud.

Le Mexique est une confédération d'états qui s'étend depuis le 10e degré de latitude jusqu'au 40e, et que traverse une chaîne de montagnes que l'on peut regarder comme la prolongation des Cordilières des Andes, et dont les plus hautes sommités portent des neiges éternelles. Les hauts plateaux formés par ces montagnes contribuent beaucoup à diminuer les excès de la chaleur du climat; mais, en même temps, ils donnent lieu aussi à cette aridité de terrein, qui est un des fléaux des divers climats tropicaux. L'hiver

est quelquefois assez rude sur ces plateaux. Mais aussi le Mexique souffre une sécheresse extrême pendant plus de six mois de l'année. Il y a de vastes districts où l'on n'observe d'autre végétation que des cactus et d'autres plantes épineuses.

Cependant le Mexique renfermait avant la conquête des Espagnols une population nombreuse. Elle se composait d'une vingtaine de peuples qui différaient de langues, de mœurs, d'usages et de teint. Les Aztèques ou Mexicains formaient un empire considérable, dans lequel les arts et les sciences étaient parvenus à un degré de perfection étonnant pour un peuple qui n'avait pu profiter des lumières de l'Europe. Je parlerai plus bas des monumens qu'il a laissés, et qui sont vraiment curieux. Mais des superstitions et des lois barbares détruisaient les effets de ce commencement de civilisation. Des sacrifices humains souillaient leur religion, qui n'était qu'une idolâtrie grossière. Le despotisme pesait sur le peuple, des troupes innombrables de populace mendiante infestaient les villes, ou étaient obligées de travailler comme les bêtes de somme. Les rois appelés Caciques s'étaient arrogé le droit de vie et de mort sur leurs sujets ; mais ils dépendaient eux-mêmes de l'empereur du Mexique. Les Toltèques étaient venus anciennement du nord du Mexique envahir le midi.

Le pays de Tlascala formait une république indépendante.

Tel était l'empire du Mexique lorsque les Espagnols en firent la conquête au commencement du quinzième siècle. Ce fut au célèbre Fernand Cortez qu'un gouverneur de Cuba en confia l'entreprise : il ne lui donna pour cela que cinq cents hommes, quelques cavaliers et plusieurs pièces d'artillerie. Avec de si faibles moyens, Cortez ne laissa pas de s'embarquer. La première chose qu'il fit en abordant au continent, ce fut de faire couler bas ses vaisseaux pour ôter aux siens toute idée de retour et les mettre par-là dans la nécessité de vaincre ; il pénétra ensuite dans le pays, en se faisant accompagner d'un certain nombre d'Indiens dont il avait su gagner l'amitié. La république de Tlascala s'opposa à son passage et assembla contre lui ses armées belliqueuses ; elles furent plusieurs fois battues, moins encore par la valeur des Espagnols que par la terreur qu'inspirèrent aux Indiens les chevaux, l'artillerie et les autres armes des Espagnols. Des hommes couverts de fer, contre lesquels tous les traits paraissaient impuissans, montés d'ailleurs sur des animaux fiers et redoutables absolument inconnus dans le pays ; des hommes, enfin, maîtres de la foudre qu'ils tenaient en leurs mains, ne pouvaient être que très-effrayans pour un peuple qui ne voyait dans ces

étrangers que du surnaturel. Aussi, Cortez força-t-il ces républicains à faire la paix avec lui ; il profita même de la haine qu'ils portaient aux Mexicains pour les armer en sa faveur ; et il n'eut pas dans la suite de plus fidèles alliés. Aidé de leurs secours, il s'avança jusqu'à Mexico, capitale de tout l'empire : la crainte et l'épouvante y avaient devancé les Espagnols, et l'empereur au lieu de les combattre crut devoir les accueillir honorablement. Au milieu des caresses qu'il leur prodiguait, Cortez ayant appris qu'on avait blessé et même tué quelqu'un des siens, s'en fit un prétexte pour arrêter cet empereur ; maître de sa personne, il crut l'être de tous ses états ; cependant la perfidie des Européens excita un soulèvement général parmi les Mexicains. Cortez voulant les apaiser par la présence de leur empereur, ce malheureux prince fut tué d'un coup de pierre de la main de ses sujets et fut remplacé par son gendre ; celui-ci ne fut pas plus tôt sur le trône qu'il entreprit de détruire les Espagnols par la famine, et les assiégea dans Mexico. Pour leur ôter tous les moyens d'échapper de cette ville, il avait rompu les chaussées qui l'unissaient à la terre ; Cortez n'en sortit qu'en sacrifiant une partie de son monde, et en surmontant les plus grandes difficultés ; dans sa position critique il combla les fossés avec les cadavres des Mexicains, pour s'échapper. Par bonheur pour lui, son armée avait

été renforcée auparavant par des troupes que le gouverneur de Cuba, avec lequel il s'était brouillé, n'avait envoyées, que pour lui ôter le commandement : Cortez ayant marché contre celui qui devait le déposséder, l'avait surpris et fait prisonnier ; il avait attiré ensuite les troupes sous ses drapeaux, ce qui le mit en état de défaire, en différentes rencontres, des armées innombrables d'indigènes, et de revenir assiéger Mexico. Au moyen de douze brigantins qu'il fit construire, il se rendit maître du lac au milieu duquel cette grande ville était située ; il ne tarda pas à la réduire à l'extrémité, et la prise du nouvel empereur entraîna celle de tout l'empire.

Cette conquête des Espagnols fut souillée par des flots de sang indien, par des cruautés et par des injustices sans nombre : le dernier empereur fut appliqué à la torture pour lui faire avouer où étaient cachés ses trésors, et Cortez le fit pendre trois ans après sous prétexte de conspiration. Le conquérant barbare du Mexique ne jouit pas long-temps du gouvernement de ce pays ; la haine et l'envie l'en firent déposséder ; il fut rappelé en Espagne, où les services rendus par lui à la monarchie furent mal récompensés ; il y fut négligé, et, pour ainsi dire, oublié.

Ses successeurs ne gouvernèrent pas avec plus d'humanité que lui. On força le peuple mexicain

à recevoir le baptême sans qu'il comprît bien les vérités du christianisme; on le laissa dans la misère, ou plutôt on l'y plongea de nouveau ; on distribua les terres aux soldats qui avaient conquis le Mexique; les habitans devinrent serfs; on les relégua dans des villages, où il leur fut défendu de se mêler avec les Européens ; une partie fut traînée dans les mines, où ces malheureux périrent pour la plupart de fatigue. Effrayée enfin de la diminution rapide des indigènes, l'Espagne transporta en foule des esclaves africains au Mexique. Ceux-ci ont donné naissance à des races mélangées, par leurs mariages avec des femmes blanches ou indiennes. Quant aux Mexicains, ils sont encore au nombre de plus de deux millions; ils cultivent la terre, et habitent une quantité de villages et de hameaux. Ils sont généralement pauvres, et le long esclavage leur a formé un caractère sombre; l'affranchissement des colonies espagnoles leur a restitué leurs droits; mais étant peu avancés dans la civilisation, ils se trouvent inférieurs aux créoles ; du reste ils montrent beaucoup d'aptitude aux arts d'imitation. Ils ont le teint plus basané que les autres peuples de l'Amérique; ils sont très adonnés à l'ivrognerie, que favorise l'abondance des plantes dont on peut extraire une liqueur spiritueuse.

Malgré l'aridité des hauts plateaux du Mexique, cette vaste république, dont toute la population

n'est que de 6 millions d'âmes, pourrait être un des pays les plus florissans du monde, à cause de la fertilité extraordinaire de ses vallées, et de la beauté de son climat. Quand le Mexique ne possèderait point ses mines d'or et d'argent, dont une partie seulement est exploitée, il serait encore très-riche, pouvant réunir ses propres productions à celles de l'Europe et des autres parties du monde, qui y réussissent fort bien. La banane séchée au soleil y procure au peuple un aliment acquis avec peu de peine, vu que la culture du bananier ne demande que très-peu de soin. On mange aussi ce fruit vert ou rôti. Pour varier, on peut se nourrir de farine de manioc et de maïs, le premier a un goût sucré. Le suc de manioc est, comme on sait, un poison très actif; cependant on parvient à le rendre mangeable par la cuisson; on en fait aussi une espèce de bouillie. On voit des plantations de manioc tout le long des côtes.

C'est surtout le maïs qui prospère dans les terrains chauds et humides du Mexique; un champ de ce blé, vraiment américain, ressemble à un bois; un grain en rapporte quatre à huit cents dans les meilleures terres. Non seulement la plupart des habitans font du maïs leur aliment ordinaire, mais on en nourrit les animaux domestiques; on en fait du pain, du bouillon, divers mets; on en extrait des boissons de goûts différens. Les anciens

Mexicains et Péruviens en tiraient du sucre et du miel. On récolte sur les hautes plaines du Mexique le plus beau froment, surtout dans les champs bien arrosés. Ce ne sont pas les seuls végétaux nourriciers que possède ce pays ; les patates, l'igname et d'autres racines farineuses et sucrées des climats tropiques y prospèrent. Une plante favorite des Mexicains, c'est le *maguey*, espèce d'agave qu'on cultive dans les champs, pour en extraire une boisson enivrante, la pulque, qu'on peut appeler la boisson nationale des Mexicains, surtout des Aztèques. La plante n'atteint que quelques pieds de hauteur ; néanmoins on en tire pendant plusieurs mois de l'année une quantité étonnante de suc ou miel, que l'on fait fermenter ; il en résulte une boisson vineuse, qui répugne d'abord à l'Européen, à cause de son odeur fétide ; mais lorsqu'il peut s'habituer à cette odeur, il prend quelquefois la boisson en affection à l'exemple des Mexicains qui s'enivrent autant qu'ils en ont le moyen. Dans la ville de Mexico, on voit ramasser par des tombereaux les Indiens ivres de pulque. On emploie les filamens du maguey, qui se cultive dans les terrains les plus secs, à faire du papier. De grandes plantations de sucre ont été établies au Mexique par les Européens. Il croît dans cet empire différens arbres propres à la teinture, et c'est principalement dans la presqu'île de Yuca-

tan que se trouve le bois si connu sous le nom de campêche. Enfin, le Mexique produit encore beaucoup d'indigo, de coton, de soie, de cacao et de vanille.

Avant la conquête les Aztèques fabriquaient déjà en perfection le chocolat avec des cacaos, du maïs et des aromes ; cette nourriture a continué d'être commune dans le Mexique à toutes les classes, même aux pauvres. Les grains de cacao sont la petite monnaie des Mexicains, comme les petits coquillages dans l'Inde. Mais une grande partie du cacao employé par les chocolatiers du Mexique vient du pays de Quito et de la Nouvelle-Grenade.

La vanille que les Européens mêlent au chocolat, croît dans quelques forêts du Mexique, surtout dans les intendances de Vera-Cruz et Oaxaca. On la trouve également dans le Venezuela, à Cuba, à Saint-Domingue et dans d'autres pays tropiques ; mais elle n'a pas partout le même parfum. Cette plante, du genre des lianes, grimpe le long des arbres ; elle produit des gousses qui renferment de petites graines d'un noir luisant, et que l'on coupe dans les mois d'avril, mai et juin ; ce sont les Indiens qui font cette récolte dans les bois, et qui vendent ensuite le produit aux blancs ; chaque pied donne à peu près cinquante gousses qui, jaunes d'abord, se noircissent lorsqu'on les

fait sécher. Dans les forêts de Quilate on récolte jusqu'à huit cents milliers de vanille par an.

Le Mexique produit encore la salsepareille et le jalap, deux drogues médicinales. L'insecte à papier dont j'ai parlé précédemment, ou un insecte semblable, se retrouve dans ce pays ; il en y a toujours plusieurs ensemble qui travaillent en commun au tissu dans lequel ils s'enveloppent avant leur métamorphose en papillons. Les Mexicains, en collant l'une sur l'autre plusieurs feuilles de cette espèce, en faisaient autrefois des cartons. On a essayé de dévider la soie du tissu comme on dévide celle des cocons de nos vers à soie ; mais elle est trop entrelacée pour se prêter à cette opération.

Un autre insecte, plus précieux et plus utile aux Mexicains, c'est la cochenille. Ce petit animal, indigène au Mexique, se nourrit des feuilles du nopal, plante épineuse ; aussi pour l'élever on fait des plantations de ce buisson, appelées no paleries ; c'est surtout dans l'intendance d'Oaxaca que l'on prend ce soin : ce sont encore les Indiens qui s'en chargent. Ils préparent des nids aux cochenilles dans leurs cabanes, et lorsque les petits sont prêts d'éclore, ils distribuent ces nids dans les nopaleries. Les plantations sont ordinairement petites ; cependant auprès de la ville d'Oaxaca on en trouve de 50 mille pieds et davantage, de nopal.

Le vent du sud devient quelquefois funeste aux insectes. Lors de la saison des pluies les Indiens d'Oaxaca portent les cochenilles de leurs nopaleries sur les nopals des montagnes, à neuf lieues de distance, et les y laissent jusqu'au retour de la belle saison. Ils tuent ensuite les femelles dans l'eau bouillante ou dans des fours, et ce sont ces animaux semblables à des grains, que l'on débite dans le commerce sous le nom de cochenille, et qui donnent une belle couleur rouge, quoiqu'ils soient blancs, et pour ainsi dire farineux à l'extérieur. Il y a des cochenilles des bois, qui diffèrent des autres espèces en ce qu'elles s'enveloppent d'une espèce de coton. Il y a dans la même province une coquille donnant une couleur de pourpre, dont les femmes indiennes teignent le coton. C'est du Mexique que le dindon a été importé en Europe; cet animal habitait autrefois dans un état sauvage les campagnes mexicaines. Mais il manquait à ce pays des animaux domestiques; les Européens les y ont conduits avec eux, et les ont propagés dans leurs colonies.

Les avantages du sol et du climat ne sont pas les seuls dont jouisse le Mexique; sa position entre deux mers favorise infiniment son commerce, qui n'a langui jusqu'à présent que par l'indolence des habitans et par le monopole exercé par l'Espagne. Le port d'Acapulco, sur une baie de la

mer Pacifique où nous entrâmes, communique avec l'Asie; tous les ans il partait de ce port pour les îles Philippines un galion espagnol aussi richement chargé à son retour qu'à son départ. Emportant plus d'un million de piastres, des lainages, des toiles, de la chapellerie, le bâtiment partait à l'aide des vents alisés; il se dirigeait d'abord au sud, puis revenait à l'ouest; ce trajet ne durait que deux mois tout au plus; mais, pour revenir de Manille au Mexique, il lui fallait trois à quatre mois; encore profitait-il de la mousson du sud-ouest. Il partait de Manille vers la fin de juillet, chargé de soieries de Chine, d'orfèvrerie fabriquée par des Chinois soit à Canton soit à Manille, d'épiceries, de toiles peintes, etc. Son arrivée au Mexique faisait affluer les marchands au port d'Acapulco. Aujourd'hui ce port reçoit librement des bâtimens et des marchandises de tous les pays. Il aurait probablement des relations plus actives avec le Pérou, sans les retards qu'éprouve la navigation. En effet, il ne faut que peu de semaines pour se rendre de Callao au port d'Acapulco; le retour exige quelques mois; on cite des bâtimens qui ont employé à ce trajet la moitié d'une année.

La côte baignée par le golfe du Mexique n'est pas facile à aborder pour les vaisseaux, et ils n'y trouvent qu'un seul port, celui de Vera-Cruz.

C'est là que Fernand Cortez aborda en arrivant

au Mexique ; il y fonda aussitôt une ville à laquelle il donna le nom de la Vera-Cruz : quoique la ville actuelle n'ait plus la même position, on peut cependant regarder ce conquérant comme son fondateur. Vera-Cruz est un port très-riche à cause de son commerce avec les Antilles ; les Flibustiers y firent un butin considérable lorsqu'ils la prirent en 1683. La ville est assez jolie et renferme 10 mille habitans ; malheureusement l'eau y est rare, et la fièvre jaune y fait de fréquens ravages. Les principaux habitans ont des maisons à Xalapa, ville agréable, bâtie au bas d'une montagne basaltique. Des convois de mulets transportent à Mexico les objets débarqués.

Je reviens à Acapulco. Je fus étonné de ne trouver dans ce port fameux, aussi vaste que sûr, qu'une population de 4,000 habitans, qui pour la plupart sont des gens de couleur.

Nous ne voulûmes pas continuer notre voyage maritime sans avoir visité la capitale du Mexique dont l'histoire raconte des choses si étonnantes ; ainsi, après avoir débarqué, nous nous y rendîmes par terre.

Dans la saison pluvieuse, la côte est couverte d'une végétation peuplée d'animaux malfaisans ; aussi les habitans riches se retirent alors dans les régions plus élevées, pour échapper aux fièvres.

Nous traversâmes l'intendance de la Puebla, qui renferme des mines d'or et d'argent, des carrières de beau marbre et des salines. Nous allâmes voir

la pyramide de Cholula, monument curieux de l'architecture mexicaine. Ce vieux édifice en briques occupe deux fois plus d'espace que la grande pyramide d'Égypte, c'est-à-dire qu'il est quatre fois plus étendu que la place Vendôme à Paris; mais il n'est pas très-élevé. Sur la plate-forme les Espagnols ont bâti une église, où un prêtre de race indienne dit tous les jours la messe : il demeure au haut du monument. Il y a d'autres pyramides dans cette province, et dans d'autres contrées du Mexique; il est assez singulier que les Mexicains aient érigé des monumens semblables à ceux des anciens Égyptiens.

La Puebla est une des villes les plus peuplées des colonies espagnoles, ayant plus de 67 mille habitans. Elle a été bâtie par les Espagnols.

Le district de Tlascala, par lequel nous passâmes, nous rappela cette ancienne république qui disputa d'abord le passage aux Espagnols, mais qui les aida ensuite avec tant de zèle dans la conquête de ce pays. Ce fut en conséquence des secours que lui fournirent les Tlascaltèques, que Charles-Quint leur accorda une exemption perpétuelle d'impôts. Ces Indiens sont encore gouvernés par un cacique et quatre alcades de leur nation. Ils sont au nombre de 59 mille; les blancs ne peuvent résider parmi eux; leur ville, Tlascala, ne renferme plus que 3,400 âmes. La ville de Cholula en a encore

16 mille. Il y a des hommes riches parmi les Tlascaltèques ; mais on assure qu'ils aiment trop les procès. Quelques-uns se vantent de descendre de la première noblesse mexicaine.

Après avoir gravi et descendu différentes montagnes fort élevées, nous passâmes entre deux volcans, et nous découvrîmes enfin du haut d'une montagne, la vallée presque circulaire renfermant le lac de Tezcuco, et la ville de Mexico, spectacle unique que je ne pouvais me lasser d'admirer. Au nord on aperçoit le grand couvent de Notre-Dame de la Guadeloupe ; au midi ce sont des bosquets d'orangers, et des vergers européens ; des aquéducs et des avenues se dirigent sur la ville. Le lac peut avoir trente lieues de circonférence en y comprenant ses inégalités, et ses environs offrent les points de vue les plus pittoresques, étant couverts de montagnes, de plantations, de villes et de villages. Les eaux du lac sont saumâtres, mais moins que celles d'un autre lac qui n'est séparé du premier que par un espace fort étroit. L'ancienne ville de Mexico était bâtie sur le lac, comme Venise au milieu des eaux ; de magnifiques chaussées l'unissaient à la terre ; des canaux couverts de barques traversaient les principales rues qui étaient très-larges. Un grand monument en forme de pyramide tronquée servait au culte ; une foule de monumens plus petits ornaient

d'ailleurs la ville; des aquéducs lui amenaient au travers du lac l'eau douce dont elle avait besoin. On prétend qu'avant la conquête elle avait près de trois lieues de circuit et plus de 200 mille habitans. Depuis la conquête, beaucoup de choses sont changées : le lac s'est retiré; en sorte que Mexico se trouve maintenant sur la terre ferme. Une percée que l'on a faite à travers une montagne sert à faire baisser les eaux du lac dans les cas de débordement. Le grand monument pyramidal a été détruit de fond en comble, ainsi que le palais de l'empereur Montézume; des canaux ont été comblés; les anciennes maisons de bois des Mexicains ont été détruites; des couvens, des églises, des hôtels en ont pris la place. Mexico est devenue à la longue une des plus belles capitales qui existent.

De larges rues qui suivent la direction des anciennes, traversent la ville, et de grandes places ajoutent à l'effet imposant des édifices qui les décorent. Des maisons en pierres de taille, ornées de balustrades, et couvertes de terrasses, bordent les rues munies de larges trottoirs. La cathédrale et le palais du vice-roi attirent les regards lorsqu'on entre dans la grande place, dont le milieu est occupé par une statue équestre du roi d'Espagne Charles IV. Dans le palais vice-royal, j'ai vu avec beaucoup d'intérêt des hiéroglyphes mexicains écrits en partie sur des peaux de cerf; on

voit par les figures que ces hiéroglyphes ont rapport en partie aux sacrifices humains de ce peuple.

C'était sur la même place publique qu'était situé le palais de Montézume : les descendans de Cortez y ont bâti un bel hôtel. On remarque encore l'université, où l'on conserve une statue colossale d'une divinité mexicaine ; l'école des mines possédant un beau cabinet de minéralogie; l'hôtel des monnaies qui a fourni au monde une quantité immense d'or et d'argent monnayé.

La cathédrale de Mexico a été bâtie sur l'emplacement de l'ancien temple du dieu mexicain Huitzilopochtli : ce nom doit paraître bizarre ; mais la langue mexicaine est remarquable par la longueur et le son étrange de beaucoup de mots. J'ai entendu prononcer des mots de vingt syllabes; j'avoue que je n'ai pas été capable ni de les répéter ni de les retenir.

Un aspect intéressant pour un étranger, c'est celui que présente le marché de Mexico. Tous les matins les Indiens arrivent par les canaux avec des barques chargées de fruits et de fleurs, qu'ils cultivent en partie dans les îles dont quelques-unes sont flottantes; c'est ce que les Mexicains appellent *chinampas*; autrefois leurs lacs portaient un grand nombre de ces jardins flottans. Quelquefois le jardinier indien a sa cabane sur ces petits îlots verts, et se laisse flotter au gré des vents,

ou se fixe où bon lui semble. Au marché de Mexico il s'entoure d'une manière presque élégante de fleurs et de fruits ; on est obligé d'admirer le goût avec lequel il décore sa petite boutique qui flatte l'œil par les beaux fruits en même temps qu'elle répand un parfum délicieux. Ce goût rappelle celui des anciens Mexicains qui faisaient des parures et des espèces de tableaux, à l'aide de plumes d'oiseaux.

Ce peuple est en général intéressant à connaître, quoique la longue domination des Espagnols l'ait abruti au lieu de le civiliser. Il a de l'éloquence dans son idiome naturel ; mais il apprend difficilement les langues d'Europe. Mexico renferme une population d'environ 140 mille âmes. La ville de Tezcuco, qui a des fabriques d'étoffes de coton, n'en renferme que 5 mille.

Pour voir encore quelques provinces du Mexique, nous nous dirigeâmes de Mexico à Guadalaxara.

Nous passâmes de nouveau sur de hautes montagnes qui renferment des mines très-riches et des eaux thermales. Guanaxuato, que nous traversâmes, est une ville de 41 mille âmes ; beaucoup d'habitans sont employés dans les mines d'alentour.

Guadalaxara, ville de 19 mille âmes, sur la rivière de San-Iago, est le chef-lieu d'une province qui a plus de cent vingt lieues de long sur cent de large ; les pentes des montagnes s'y cachent

sous des forêts d'arbres de haute futaie. Le volcan de Colima fait partie de ces montagnes.

Pour revenir au port d'Acapulco, nous traversâmes l'intendance de Valladolid. C'est un pays fertile, surtout en coton, et jouissant d'un climat délicieux, excepté sur les côtes, affligées souvent de fièvres putrides. Ce pays formait autrefois le royaume de Méchoacan, indépendant du Mexique; dans le midi, il est encore habité par les Indiens, et la langue espagnole y est peu connue. On remarque parmi les diverses tribus indigènes, les Tarasques, peuple très industrieux. La ville de Valladolid, surnommée Méchoacan, et peuplée de 18 mille habitans, est agréablement située sur un plateau élevé, et sous un climat charmant: un aqueduc la pourvoit d'eau potable. Nous allâmes voir le volcan de Jorullo, qui s'est formé en 1759 dans une grande plaine à l'est du pic d'Aguasarco, et entre des montagnes de basalte. Après des tremblemens de terre violens, le terrain s'est soulevé comme une vessie enflée; les flammes se sont élevées par toutes les crevasses, et il s'est formé une montagne hérissée de milliers de petits cônes, d'où s'échappe encore une vapeur humide et épaisse. Nous vîmes dans la même contrée le joli lac de Pascuaro, au bord duquel est assise la ville du même nom, peuplée de 6 mille âmes.

Dans le nord du Mexique s'étendent de vastes

provinces, telles que la Nouvelle-Biscaye, si mal peuplée qu'on n'y compte que 6 à 12 habitans par lieue carrée. Dans les déserts de ces provinces errent des Indiens qui, à la manière des Arabes, règnent en maîtres sur les solitudes, les parcourent avec des chevaux d'une bonne race, et attaquent les blancs qui vont s'y montrer. Il y a pourtant de riches mines de métaux. Le Nouveau-Mexique, voisin de la Louisiane, et traversé par la rivière du Nord, a un climat presque froid comme celui des États-Unis.

La presqu'île de la Californie, entre la mer du Sud et la mer Vermeille, est mal peuplée parce qu'elle manque d'eau et de terre végétale; dans les endroits où elle a l'une et l'autre, le sol est d'une grande fertilité. Ceux qui ont visité la Californie s'accordent à dire que le sol y est très-beau, et l'air très-pur. Les jésuites y ont fondé quelques missions qui subsistent encore, et où les Indiens chrétiens ont été civilisés un peu. Les autres Indiens, restés idolâtres, ont un caractère très-sauvage; on assure même qu'ils sont anthropophages. Ils sont divisés en familles qui vivent séparées les unes des autres sans aucune forme de gouvernement; leur teint est plus basané que celui des Indiens de la Nouvelle-Espagne; cependant ils auraient le visage assez agréable sans le fard et les couleurs dont ils le peignent : ils se le défigure en-

core en se perçant les lèvres et les narines. Quelques peuplades ont les vêtemens en horreur; d'autres se couvrent de peaux de bêtes; d'autres se font des vêtemens avec les feuilles d'une espèce de palmier qu'ils battent jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que les filamens; ils joignent ensuite tous ces fils ensemble sans les tisser, et en forment ainsi de grandes franges aussi épaisses que serrées; ce genre d'habillement est principalement celui des femmes. Si ces peuples sont mal vêtus, ils ne sont pas mieux logés : en hiver ils se retirent dans des cavernes, et l'été ils habitent de misérables huttes, où à peine ils peuvent s'étendre pour dormir; ils les transportent d'un endroit à un autre, suivant qu'ils trouvent des lieux plus propres à leur subsistance. Ces frequens déménagemens ne sont pas fort embarrassans; car tout le ménage d'un Californien ne consiste guère qu'en un dard, un plat, une tasse, un petit morceau de bois sec pour allumer du feu, un sac pour les provisions, et un autre attaché au bout d'une perche pour porter les enfans. Leurs canots sont les chefs-d'œuvre de leur industrie; ils travaillent aussi avec beaucoup d'art les filets dont ils se servent pour la pêche. Avant l'arrivée des missionnaires, ils reconnaissaient un premier Être, mais sans l'invoquer : aussi n'avaient-ils ni temples, ni lieu de prières, ni aucun culte extérieur; ils avaient des

jongleurs qui étaient en même temps leurs médecins. On remarque chez ces sauvages une grande diversité de langages.

Les côtes de la Californie produisent de belles perles ; la pêche en est très-négligée. Au nord de cette presqu'île s'étend une côte d'environ 20 degrés de long, sur laquelle les Espagnols ont fondé quelques missions et à laquelle ils ont donné le nom de Nouvelle-Californie. Le sol en est beaucoup plus fertile que dans la Vieille-Californie, et les missionnaires y ont introduit la culture de la vigne, des oliviers et des légumes d'Europe.

Plus au nord les Anglais possèdent quelques îles le long de la côte ; les États-Unis cherchent à y communiquer par la rivière de Colombia, avec la mer du Sud ; enfin tout au nord, aux environs du détroit de Behring, les Russes ont fondé des établissemens pour le commerce des fourrures.

Il faut maintenant revenir au Mexique. Au sud de Mexico, sur ce long isthme qui joint les deux Amériques, on trouve encore quelques belles provinces, telles que Guatimala, Tabasco, Nicaragua et Honduras. Celle de Guatimala a pour chef-lieu une grande et riche ville du même nom, située entre deux montagnes, dont l'une, couverte de verdure, de bosquets, de jardins et de maisons agréables, est arrosée par des ruisseaux qui se précipitent en cascades et embellissent un paysage

charmant, tandis que l'autre montagne, absolument aride, est un volcan dont les éruptions sont fréquentes; les pierres énormes qu'il a vomies remplissent tout le pourtour de cette montagne, et y forment un désert affreux.

Nicaragua renferme un lac immense qui communique à un plus petit sur lequel est située la ville de Léon.

La côte de Honduras, le long du golfe du Mexique, est habitée par des Indiens presque indépendans, appelés Mosquites ou Moustiques, à cause de la grande quantité d'insectes de ce nom qui infestent le pays. Ces Indiens sont d'un caractère sauvage, et ne se sont jamais soumis aux Espagnols; les Anglais ont formé chez eux quelques établissemens, entre autres celui de Balize.

Rien ne nous retenant plus en Amérique, l'escadre se disposa au départ, afin de parcourir le grand Océan, parsemé d'îles innombrables. C'était un nouveau Monde que j'allais voir; je me réjouis d'avance de visiter ces îles dont les habitans et les productions m'avaient tant intéressé dans les relations des voyages de Cook et d'autres navigateurs.

50
40
30
20
10
0
10
20
30
40
50
60
90
100
110
120
130
140
150
80
70
OCEAN ATLANTIQUE
MER DES CARAÏBES
AMÉRIQUE MERIDIONALE
INDE
MER DES
GRAND
OCEAN
ASIATIQUE
NOUVELLE HOLLANDE
Mindanao
Bornéo
Célebes
Java
Sumatra
Luçon
Philippines
Iles
Pt. Parmosa
Pt. Leeuwin
Pt. Nuyts
Pt. Pernambec
Pt. Victoria
Pt. Dentrecasteaux
B. du Géographe
B. de la Recherche
C. Northumberland
I. Chatam
T. de Feu
T. de Leeuwin
T. de Nuyts
T. d'Edels
T. de Diemen
Terre de Diemen
Détroit de Magellan
Détroit de Lemaire
Détroit de Sunda
Détroit de Malacca
Détroit de Carpentarie
Détroit de Torres
Détroit de Bass
Détroit de Banca
Détroit de Gilolo
Détroit de Macassar
Détroit de Bouton
Détroit de Timor
Détroit de Barbuda
Détroit de Vaigat
Détroit de Behring
Mer de Corée
Mer de Chine
Mer de Célebes
Mer de Banda
Mer de Timor
Mer de Java
Mer de Flores
Mer de Corail
Golfe de Carpentarie
Golfe de Bengale
Golfe de Siam
Golfe de Tonquin
Golfe de Leçon
Golfe de Nankin
Golfe de Pé-tché-li
Golfe de Corée
Golfe de Tartarie
Golfe de Penas
Golfe de Californie
Golfe de Mexique
Golfe de Honduras
Golfe de Darien
Golfe de Panama
Golfe de Nicoya
Golfe de Fonseca
Golfe de Nicaragua
Golfe de Papagayo
Golfe de Dulce
Golfe de Guinée
Golfe de Benin
Golfe de Biafra
Golfe de Gabon
Golfe de Mozambique
Golfe de Sofala
Golfe de Delagoa
Golfe de Natal
Golfe de Saldanha
Golfe de Walvisch
Golfe de Lagullas
Golfe de Bonne Espérance
Golfe de Terre Neuve
Golfe de Saint Laurent
Golfe de Hudson
Golfe de Baffin
Golfe de Boothia
Golfe de Prince Régent
Golfe de Cumberland
Golfe de Frobisher
Golfe de Davis
Golfe de Groenland
Golfe de Spitzberg
Golfe de Barents
Golfe de Kara
Golfe de Sibérie
Golfe de Lena
Golfe de Boothia
Golfe de Prince Régent
Golfe de Cumberland
Golfe de Frobisher
Golfe de Davis
Golfe de Groenland
Golfe de Spitzberg
Golfe de Barents
Golfe de Kara
Golfe de Sibérie
Golfe de Lena

LIVRE CINQUIÈME.

ILES DE LA MER DU SUD.

CHAPITRE PREMIER.

Iles Sandwich. — Les Marquises. — Nouvelles-Marquises. — Tatouage des insulaires de Noukahiva. — Iles Basses, ou Archipel dangereux. — Ile Pitcairn ; histoire de cette colonie. — Ile de Pâques ; ses statues colossales. — Iles de la Société. — Otahiti. — Archipel des Navigateurs. — Iles des Amis. — Tonga. — Iles Mulgraves et Carolines. — La Nouvelle-Guinée. — Nouvelle-Irlande, et Nouvelles Hébrides.

Nous aperçûmes les îles de Sandwich. C'est un archipel de onze îles, situées à peu près sous le 20e degré de latitude, et par conséquent dans la zone torride, dont elles ont le climat et une partie des productions végétales. Elles furent découvertes par Cook, et ce célèbre navigateur y périt par la trahison des insulaires, en 1779. Depuis ce temps les sauvages se sont familiarisés avec la vue des Européens ; ils ont été visités par les Anglais, les Fran-

Longitude du Méridien de Paris

OCÉANIE

1835

OCÉAN GLACIAL ARCTIQUE

Cercle polaire Arctique

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE

ASIE

MER DE BHERING

GRAND OCÉAN BORÉAL

GRAND OCÉAN DU SUD

Tropique du Cancer

Equateur ou Ligne Equinoxiale

Tropique du Capricorne

NOUVELLE HOLLANDE

INDE

MER DES INDES

ARCHIPEL DES PHILIPPINES

ARCHIPEL DES MOLUQUES

ARCHIPEL DES CAROLINES

ARCHIPEL DES NOUVELLES HÉBRIDES

ARCHIPEL DE LA NOUVELLE BRETAGNE

ARCHIPEL DE LA SOCIÉTÉ

ARCHIPEL DANGEREUX

ARCHIPEL DES NAVIGATEURS

ARCHIPEL DES AMIS

ARCHIPEL DE LA MAUVAISE MER

ARCHIPEL DES MARQUISES

ARCHIPEL DES GALLAPAGOS

ARCHIPEL DE LA NOUVELLE ZÉLANDE

GRAND OCÉAN AUSTRAL

OCÉAN ATLANTIQUE

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE

MER DES ANTILLES

Détroit de Behring

Détroit de Magellan

Détroit de Sonde

Détroit de Malacca

Détroit de Torres

Détroit de Bass

Détroit de Cook

Détroit de Lemaire

Détroit de la Sonde

Détroit de Gilolo

Détroit de Formose

Détroit de Bougainville

Détroit de Dampier

Détroit de Carpentarie

Détroit de Davis

Détroit de Behring

Détroit de Lancastre

Détroit de Hudson

Détroit de Barrow

Détroit de Frobisher

Détroit de Forbisher

Détroit de Fuca

Détroit de Juan de Fuca

Détroit de Vancouver

Détroit de Quadra et Vancouver

Détroit de la Reine Charlotte

Détroit de la Nouvelle Galles du Sud

Détroit de la Nouvelle Galles du Nord

Détroit de la Nouvelle Bretagne

Détroit de la Nouvelle Irlande

Détroit de la Nouvelle Guinée

Détroit de la Nouvelle Zélande

Détroit de la Nouvelle Hollande

Détroit de la Nouvelle Calédonie

Détroit de la Nouvelle Zélande

Détroit de la Nouvelle Hollande

Détroit de la Nouvelle Calédonie

B.R

çais, les Américains ; l'exemple des Européens leur a même inspiré l'envie de se livrer aussi à la navigation. Le roi de l'île d'Owhyhée, la plus connue de cet archipel, ayant soumis les autres îles, a fondé une marine ; ses navires vont déjà commercer avec la Chine ; des matelots européens ont pris du service chez lui, et tout fait présumer que ces îles se civiliseront bientôt, et que leur puissance se développera d'une manière étonnante, comme celles d'autres archipels de la mer du Sud.

Dans le peu de relations que nous eûmes avec les insulaires, nous les trouvâmes doux et hospitaliers : c'est une belle race d'hommes ; leur teint quoique brun est assez clair, surtout chez les femmes. Leurs canots et leurs étoffes, faits de l'écorce d'une espèce de mûrier, sont confectionnés avec assez d'art ; les navires dans lesquels ils commercent depuis quelque temps avec la Chine, se construisent aussi dans ces îles.

Ils ont des arbres à pain, de belles cannes à sucre, des pisangs et de grosses racines de huit à dix livres pesant, dont le suc est comme celui de la canne. Nous vîmes de beaux oiseaux, des porcs, des chats et des chiens. Les derniers lorsqu'ils sont gros, deviennent un mets friand pour les sauvages. La pêche est abondante autour de leurs îles. On évalue à 100 mille le nombre des habitans de cet archipel. Comme nous avions toujours navigué à

peu près sous la même latitude, le climat ne nous parut pas avoir changé depuis le Mexique.

Mais aux îles Sandwich nous prîmes une direction méridionale pour visiter les archipels situés au midi de l'équateur. Au 8e degré de latitude sud, nous trouvâmes les îles Marquises que les Espagnols découvrirent au 16e siècle, mais qui sont mieux connues depuis le voyage de Cook. Ces îles, hérissées de rochers, sont ombragées par de beaux arbres à pain, et habitées par une race d'hommes aussi belle et aussi forte que celle des insulaires de Sandwich. Tout leur vêtement se réduit à une étoffe nouée autour du corps. Leur langue et leurs usages ressemblent à ceux des insulaires des autres archipels de la mer du Sud, ce qui fait voir que toutes ces îles ont été peuplées par la même nation, laquelle paraît être venue de l'Asie orientale.

A l'ouest des îles Marquises, il y a un groupe d'îles appelées les îles Washington ou les *Nouvelles Marquises*. Ce sont sept îles dont le climat est salubre quoique très-chaud, et dont la principale est Noukahiva: ce fut celle que nous visitâmes. Elle présente de loin des montagnes et des rochers élevés, du haut desquels se précipitent des torrens; on voit des bois de cocotiers, bananiers, arbres à pain, mûriers et d'autres arbres des climats tropiques: nous nous procurâmes facilement des fruits;

mais nous eûmes de la peine à obtenir de la viande fraîche.

Ce qui nous frappa le plus à la vue des insulaires, semblables d'ailleurs à ceux des îles Marquises et de Sandwich, ce furent les figures et ornemens dont leur corps presque nu était bigarré. Les hommes et les femmes paraissaient fiers de ces décorations ou *tatouages*, qui leur tiennent lieu de parure, et marquent la distinction des rangs : les riches sont tatoués en effet avec plus d'art que les pauvres, ceux-ci n'ont la peau traversée que de quelques lignes ou bandes, tandis que les habitans distingués présentent sur leur corps un ensemble de dessins réguliers et d'arabesques d'une couleur bleuâtre ; ils font même constamment ajouter à ces ornemens, en sorte qu'à la fin toute leur peau est tellement piquée, qu'on n'y reconnaît plus la couleur naturelle. Il y a des dessinateurs qui font métier de tatouer ; c'est une opération longue et pénible ; mais tel est l'empire de l'usage que chaque insulaire s'y soumet avec plaisir. C'est avec des espèces de peignes faits en os, que le tatoueur pique ou égratigne la peau ; il frotte ensuite les égratignures avec un mélange d'eau et de charbon d'une noix huileuse.

Ce tatouage parut si curieux à nos matelots qu'ils voulurent aussi en emporter un échantillon, en se faisant tatouer aux bras et aux jambes ;

quelques-uns poussèrent des cris de douleur pendant l'opération, et durant l'espèce d'inflammation qui la suivit; mais ensuite ils furent enchantés d'avoir cette marque ineffaçable de l'art singulier des Noukahiviens.

A notre abordage nous avions été étonnés de la hardiesse avec laquelle les jeunes filles de l'île approchaient de nos bâtimens pour nous offrir des cocos et des bananes : elles gambadaient et nageaient autour de nous, et nous firent des signes caressans. Nous apprîmes que les jeunes Noukahiviennes jouissent de la plus grande liberté; mais qu'elles ont plus de retenue lorsqu'elles sont mariées, ou plutôt lorsqu'elles sont devenues les esclaves et la propriété d'un époux : elles ont le teint presque blanc, surtout celles des riches qui s'exposent rarement au soleil; leur figure est plutôt ronde qu'ovale, et leur teint coloré; quelques-unes ne sont couvertes que de feuilles. Elles enduisent, comme les hommes, le corps et les cheveux d'huile de coco, qui répand une odeur rance, dégoûtante pour des Européens. Elles ont des éventails faits artistement, et peints en blanc avec de la chaux de coquille. Les Noukahiviens portent aux oreilles des coquillages et des dents de sangliers; ils se coiffent de plumes noires de coq, ou de filamens de cocotiers; ils habitent des cabanes basses, construites en bambou et couvertes

de feuilles d'arbres; nous vîmes attachés à leurs vases à boire des osselets, et nous apprîmes en frémissant que ces os provenaient des ennemis qu'ils avaient mangés. Quoique ayant les manières douces, le peuple noukahivien est aussi féroce que la plupart des autres insulaires de la mer du Sud. Les habitans d'une vallée font pour des querelles insignifiantes la guerre à ceux d'une vallée voisine; ils combattent avec des massues, des frondes et des piques. Les ennemis pris dans ces guerres sont immolés et dévorés; dans les disettes qui ont lieu à la suite de longues sécheresses, on mange même des hommes de la même peuplade.

Hormis ces circonstances affreuses, les Noukahiviens se nourrissent de porcs, de poissons, de racines de taro, de coco, de bananes et d'autres fruits; il n'y a que les plus pauvres qui se livrent à la pêche; ils ont une poudre avec laquelle ils étourdissent les poissons au point de les faire venir à la surface de l'eau, où ils les prennent facilement. Quelques-uns font des provisions dans des trous pratiqués en terre auprès de leur demeure, et couverts de pierres et de feuilles. Leur nourriture leur coûte au reste bien peu de soin, puisque les bananiers se propagent de la manière la plus facile, et n'exigent point de culture. Aussi les hommes sont oisifs presque toute la journée, tandis que les femmes sont chargées des soins du mé-

nage, tressent des nattes, font des éventails, etc. Quelques insulaires ont des maisons appelées *tahbou*, où les femmes ne peuvent entrer. *Tahbou* est un terme que les Noukahiviens emploient souvent, et qui signifie sacré ou consacré à la Divinité : tout ce qui est *tahbou* devient inviolable.

Les insulaires ont auprès de leurs demeures des lieux d'enterrement ou *moraïs*, dont l'entrée est également interdite aux femmes. Ils y déposent les corps morts sur des estrades, après les avoir enduits de leur huile de coco ; cette opération se répète l'année d'après, et rend les corps aussi durs que la pierre. A toutes les fêtes de famille on tue quelques cochons. Les Noukahiviens ont un roi qui pourtant n'a presque aucune autorité, et ne se distingue des autres que par son opulence. Ils ont des prêtres, auxquels on abandonne dans les festins publics les têtes des porcs ; ils croient à une Divinité ; et ils craignent beaucoup les mauvais esprits.

Toute la population de l'île de Noukahiva, qui a vingt-cinq lieues de tour, se monte à environ mille habitans. Un Français nommé Cabri qui s'est fait voir pour de l'argent à Paris, il y a peu d'années, a vécu long-temps chez ces insulaires ; il avait pour compagne une fille du roi, et s'était fait tatouer comme les indigènes. Lorsque l'expédition russe, commandée par le capitaine Kru-

senstern passa aux Nouvelles-Marquises, Cabri lui fut très-utile par les renseignemens qu'il lui donna; mais il avait presque oublié sa langue maternelle.

Nous nous dirigeâmes ensuite sur les îles Basses, appelées aussi l'Archipel dangereux, à cause des récifs dont elles sont entourées. Ces rochers qui sont presque à fleur d'eau, proviennent des coraux, ouvrage singulier des insectes qui ont produit dans la mer Pacifique des archipels entiers. Ce phénomène s'explique lorsqu'on fait attention à l'énorme quantité de ces insectes aquatiques. Lorsqu'ils travaillent, tout le banc de rochers dont ils continuent la construction semble être en mouvement; ils ont diverses formes; il y en a qui par leurs longs bras, qu'ils tournent avec rapidité, ressemblent à des roues; d'autres sont des vers longs de plusieurs pouces; quelques-uns de ces vers n'ont que l'épaisseur d'un cheveu, et sont longs de plusieurs pieds. Tous ces animaux continuent d'exhausser le roc par leur travail, jusqu'à ce qu'il soit élevé au-dessus du niveau de la marée; lorsque l'eau ne peut plus couvrir sa surface, leur travail cesse; de même qu'il est suspendu après que la marée s'est retirée; le roc ressemble alors à une masse compacte sans aucun être vivant: mais les animaux reparaissent par milliers et par milliards dès que les vagues de la marée recommencent à battre le rocher. Les bancs de coraux forment généralement des crois-

sans ou des demi-cercles ; ce sont de véritables digues qui rompent d'un côté la violence des courans, et produisent de l'autre une espèce de lagune ou mer tranquille. C'est ce peu d'élévation des rocs de coraux qui les rend si dangereux pour les navigateurs ; il ne se passe presque pas d'années sans qu'ils ne causent des naufrages. A la longue les plantes marines les recouvrent et s'y décomposent ; il se forme de l'humus ou de la terre végétale ; la mer y jette des fruits ou des graines enlevées aux côtes, ou bien les oiseaux y apportent des semences ; elles y germent et finissent par couvrir les nouvelles îles de végétaux et de bois. Voilà comme vraisemblablement l'Archipel dangereux a pris naissance.

Au midi de cet archipel est située l'île Pitcairn, qui de nos jours a été peuplée d'une manière singulière, d'habitans d'origine européenne et parlant la langue anglaise. En 1789, l'équipage d'un navire anglais qui transportait des arbres à pain d'Otahiti aux colonies anglaises, dans les Antilles, se révolta contre le capitaine et les autres officiers, les mit dans une embarcation et disparut avec le navire. On se mit à leur recherche, et on saisit quelques-uns des mutins qui furent condamnés à mort en Angleterre ; les autres retournèrent à Otahiti, où quelques-uns furent tués ; il en resta neuf qui emmenèrent quelques insulaires, et surtout

des femmes, et allèrent à la recherche d'une île inhabitée, où ils pussent s'établir. Il se passa vingt ans sans qu'on entendît parler de ces colons. A la fin, un bâtiment anglais passant par hasard à l'île Pitcairn se vit abordé par des gens qui parlaient anglais ; on apprit alors que c'étaient les descendans des matelots révoltés et des femmes otahitiennes. La plupart avaient une taille de six pieds et une physionomie ouverte. Ils ont formé de belles plantations de bananiers, de cocotiers et d'ignames ; ils élèvent des porcs, des chèvres et des volailles. Les hommes et les femmes avaient un air agréable et une belle taille. Ils n'avaient d'autre fer que celui qui s'était trouvé dans le navire des révoltés, et qu'on avait mis en pièces après l'arrivée des fugitifs dans l'île. Un vieux matelot avait fait les fonctions de prêtre et de magistrat dans la colonie naissante. Ils récitaient pieusement des prières avant et après les repas. Dès que l'histoire de ces insulaires fut connue en Angleterre, on s'empressa de leur envoyer des outils de labourage, des livres de religion et d'instruction, et d'autres objets utiles aux colons. Les récifs dont l'île Pitcairn est entourée, et le défaut de port, empêcheront probablement les bâtimens de la fréquenter.

Nous fîmes une excursion à l'île de Pâques, située à l'est, mais à une grande distance de l'île Pitcairn. C'est encore une île peu fréquentée, à

cause de son isolement, du défaut de ports et d'eau potable. Le bois même est rare dans l'île, et les insulaires sont obligés de joindre de petits morceaux de bois pour faire des pirogues. Ils approchèrent à la nage comme ceux des autres îles, pour échanger des patates, de la canne à sucre, des bananes et des racines de yams, contre des morceaux de fer et d'autres bagatelles auxquelles les peuples sauvages attachent du prix. La Peyrouse a semé dans l'île des graines d'Europe; mais on ne voit point qu'elles aient réussi. Les insulaires ont un teint cuivré assez clair; ils se couvrent le visage de couches de blanc et de rouge, et se tatouent sur une partie du corps; ils s'allongent les oreilles, en enfonçant dans l'extrémité des feuilles d'arbres roulées.

Ce que les premiers navigateurs ont remarqué de particulier dans cette île, ce sont des statues colossales, grossièrement sculptées, et dont les oreilles sont allongées et percées comme celles des insulaires actuels. Comme dans aucune île de ces contrées on ne sculpte les pierres, et comme on n'y exploite point de carrières, ces monumens ont de quoi nous étonner; on ne trouve même pas les carrières d'où ces blocs auraient pu être extraits. La description de ces statues, faite par Cook et par La Peyrouse m'avait autrefois frappé à la lecture; je voulus donc aller aussitôt à la recherche

pour les examiner. Mais à peine eus-je fait quelques pas dans l'île, que les indigènes me poursuivirent à coups de pierres, et qu'il me fallut promptement regagner la frégate. Je vis bien en passant les débris d'une de ces statues à côté de son piédestal, mais je n'aperçus point les autres à l'endroit où elles devaient être placées, suivant la description des navigateurs ; ce qui me fait croire qu'elles ont été renversées et détruites, à l'exception de quelques statues moins grandes, que dans le lointain je vis encore debout. On reconnaît à la teinte noire des rochers de l'île les traces d'anciennes éruptions volcaniques. Nous quittâmes cette île peu hospitalière, et revenant à l'ouest, nous gagnâmes l'archipel des îles de la Société, un des plus beaux de la mer du Sud. Ces bons Otahitiens qui mènent une vie si heureuse et que la libéralité de la nature a dispensé de toute inquiétude au sujet de leur subsistance, m'avaient tant intéressé dans les relations des premiers navigateurs, que je fus curieux de les voir de près.

En arrivant à Otahiti je fus charmé en effet de ce beau climat, et de ce sol fertile qui nourrit si facilement ses habitans, et leur laisse le loisir de se livrer à leurs goûts pour la musique, la danse, la confection des étoffes légères, qui servent plus à leur parure qu'à leur habillement ; pour le même effet ils tatouent leur peau. Avec trois arbres à pain,

un insulaire est sûr de ne pas manquer de nourriture toute l'année, à moins que des sécheresses ou des averses ne détruisent la récolte. Ainsi un verger planté d'une douzaine d'arbres de cette espèce suffit à une famille. Des cocotiers, des pisangs, des bananes, des racines d'yams, ajoutent à cette nourriture si simple et si saine; ils apprêtent aussi des porcs et des chèvres, des oiseaux et des poissons, comme d'autres insulaires de la mer du Sud; les Européens ont introduit dans leurs îles les chevaux, les brebis, les chèvres, les volailles de basse-cour, ainsi que la canne à sucre et les pommes de terre.

Cependant en leur apportant des liqueurs enivrantes, des mœurs corrompues et des maladies inconnues, les Européens, sans le savoir, ont été pour les insulaires plus funestes qu'utiles. Il est vrai que dans ce siècle les Européens ont cherché à réparer le mal involontaire qu'ils ont fait aux Otahitiens; quelque bon et doux que soit ce peuple, il pratiquait néanmoins une idolâtrie barbare et sanguinaire quand les navigateurs firent la découverte de l'île. Ils souillaient leur culte de sacrifices humains : des jongleurs, dans lesquels ils avaient une confiance mêlée de terreur, les excitaient à des guerres sous prétexte d'y être autorisés par la volonté du dieu Oro; et ils encourageaient

par superstition les femmes des riches à tuer leurs nouveau-nés. Des missionnaires de la société évangélique de Londres ont cherché à civiliser ce peuple par le christianisme : après avoir essuyé quelques persécutions de la part des insulaires les plus puissans, ils ont réussi à gagner le roi Pomare lui-même à la religion chrétienne. Dès lors leur tâche devint facile et fructueuse ; Pomare leur livra en 1816 ses idoles pour être envoyées en Angleterre; on les a déposées comme une curiosité au Musée de la société évangélique ; d'autres idoles ont été brûlées dans l'île ; des églises et oratoires ontété érigés, et il a été formé dans l'île d'Eimeo une société succursale de missionnaires, avec une imprimerie pour la publication des livres religieux dans la langue d'Otahiti. Il est fâcheux seulement que les missionnaires exercent un empire despotique sur les esprits simples des insulaires, comme faisaient autrefois les jésuites au Paraguay, et les rendent tristes et rêveurs. Les Otahitiens avaient des *moraïs* ou lieux d'enterrement sacrés, comme les insulaires de Noukahiva. Ils fabriquent, avec les filamens de l'écorce du mûrier papyracé, des étoffes de diverses couleurs ; ils font aussi des instrumens de musique et des outils en pierre basaltique, en os et en fer. Des cabanes construites légèrementleur suffisent sous ce climat doux et serein. L'île d'Otahiti a

un sol montagneux et riche en beaux sites : elle ne compte plus que cinq mille habitans ; c'est tout ce qui reste d'une population cinq à six fois plus considérable que les premiers navigateurs y ont trouvée, mais que les maladies et les guerres ont beaucoup réduite.

Continuant notre voyage vers l'ouest, nous arrivâmes bientôt à l'archipel des Navigateurs. Le triste sort qu'éprouva dans l'île de Maouna une des frégates de l'expédition de La Peyrouse, dont l'équipage fut massacré cruellement par les insulaires, nous était trop présent à la mémoire pour ne pas nous engager à être sur nos gardes contre la trahison des indigènes ; nous ne débarquâmes point, et nous n'accueillîmes pas les insulaires qui approchaient dans leurs pirogues.

Les îles des Navigateurs produisent les arbres tropiques communs à toutes les îles de la mer du Sud. Elles offrirent de loin un aspect charmant ; mais le souvenir de la barbarie exercée contre nos compatriotes en détruisit l'impression agréable.

Au midi, et à peu de distance de cet archipel, s'étend celui des Amis qu'on appelle avec plus de raison les îles Tonga. Elles furent découvertes en 1643 par un navigateur hollandais, Abel Tasman, qui donna la nom d'*Amsterdam* à la principale île de tout le groupe ; mais c'est à Cook que l'on doit une connaissance plus certaine de cet ar-

chipel. Charmé de l'accueil amical que les indigènes lui firent dans son second voyage, il donna aux îles Tonga le nom d'îles des Amis qu'elles sont loin de mériter. En effet ces insulaires aussi barbares et aussi féroces que d'autres sauvages, ont plus d'une fois surpris les vaisseaux européens, et il paraît qu'ils avaient médité une trahison contre Cook même, mais qu'ils ne purent s'accorder sur les moyens de l'exécuter. Des missionnaires qui ont voulu les convertir, ont payé de leur vie leur zèle charitable. En 1806, ils massacrèrent une partie de l'équipage d'un vaisseau anglais qu'ils avaient d'abord accueilli avec des apparences d'amitié, et ils gardèrent comme prisonniers quelques matelots, pour les empêcher de porter dans leur patrie la nouvelle du massacre de leurs compatriotes. Quelques-uns s'échappèrent dans la suite; l'un de ceux qui étaient restés trouva le moyen de nous avertir de cet événement, afin que nous nous tînssions sur nos gardes, ce que nous ne manquâmes pas de faire.

Les insulaires de Tonga ont un esprit bien plus belliqueux que les Otahitiens; ce sont de vrais guerriers qui enflamment leur courage par des chants belliqueux dans lesquels ils déplorent néanmoins les maux qu'ils font dans leurs guerres sanglantes. Les prisonniers européens les ont vu dévorer plusieurs fois la chair des ennemis qu'ils

avaient tués dans le combat; après les avoir coupés en morceaux, ils enveloppaient ces lambeaux affreux dans des feuilles de plantain, et les rôtissaient entre des pierres brûlantes. Dans leurs guerres civiles le fils combat quelquefois contre le père, un frère contre l'autre; ils sont armés d'arcs, de javelots et de courtes massues. La fuite est regardée chez eux comme une grande honte, et ils célèbrent les guerriers morts au champ de bataille. Leur langue est très-imparfaite; leur taille est de près de six pieds. Tongatabou est la principale île du groupe, et le siége d'un roi; elle produit beaucoup de cocos, de pamplemousses et de plantes médicinales. Des bancs de coraux entourent cet archipel, où l'eau douce est rare. A l'ouest, on trouve le groupe des îles Fidji que nous visitâmes ensuite. Ces îles, surtout celle de Tau sont fréquentées par les Européens; ils y achètent du bois de sandal qui y croît en abondance, et qui se vend très-cher à la Chine, à cause de ses qualités salutaires, quand il est réduit en poudre, et du parfum qu'il répand lorsqu'on le brûle. En abordant à cette île, nous distinguâmes des Européens qui paraissaient y demeurer. Nous apprîmes en effet d'eux-mêmes qu'ils étaient nés les uns en Amérique, les autres en Angleterre, et qu'ils faisaient le commerce du bois de sandal.

Pendant que nous débarquions avec précaution,

une femme âgée vint se précipiter au-devant de nous, et parut nous supplier de lui rendre un service pressant ; nous ne comprîmes pas un mot à son langage qui différait de celui des insulaires de Tonga ; mais un des marins anglais de Tau nous l'expliqua. Un des usages cruels de la religion des îles Fidji prescrit d'étrangler les femmes du chef qui vient de mourir ; des jongleurs qui se prétendent instruits de la volonté de la divinité sont les seuls qui insistent sur cet usage. Un chef de l'île venait d'expirer, et le jongleur s'était emparé de la jeune femme pour lui faire subir le sort prescrit par un usage barbare ; la femme âgée qui s'était précipitée au-devant de nous était sa mère ; ne pouvant espérer de pitié des insulaires, elle pensait que des étrangers auraient plus de compassion ou plus de pouvoir que le jongleur. Nous vîmes qu'il fallait employer la douceur, et l'on nous conseilla de faire un présent au jongleur pour l'engager à relâcher sa victime. Nous envoyâmes chez lui, et en même temps nous revînmes à l'aide de la chaloupe à notre frégate, afin d'y prendre un présent capable de fléchir le cœur barbare du jongleur : mais dans l'intervalle, le cruel voyant que la victime allait lui échapper, s'était hâté de la mettre à mort, pour faire, à ce qu'il s'imaginait dans sa superstition un acte agréable à la divinité. Nous déplorâmes inutilement une barbarie

aussi horrible. Les insulaires de Fidji ressemblent un peu aux nègres. On dit qu'ils dévorent aussi leurs prisonniers de guerre. Leur langage est plus rude que celui de Tonga. Avant de nous rendre à la Nouvelle-Hollande, nous voulûmes encore visiter rapidement les autres groupes d'îles de l'océan Pacifique.

Nous passâmes entre les îles Mulgraves et Carolines, qui pour la plupart sont petites et peu remarquables ; les îles Pelew étaient pour nous trop à l'ouest. Il avait fallu passer au nord de l'équateur pour arriver aux deux autres groupes. Nous revînmes au sud de la ligne, afin de visiter la Nouvelle-Guinée.

C'est une île considérable, voisine de l'équateur, et semblable par son climat et ses productions aux îles de la Sonde. Elle produit de l'or, du fer et d'autres métaux ; les côtes sont ombragées de cocotiers, et dans les petites îles situées le long de ces côtes, on voit aussi des muscadiers ; peut-être l'intérieur de l'île renferme-t-il d'autres arbres à épices. Nous fûmes charmés, en abordant à la Nouvelle-Guinée, de voir une foule d'oiseaux de paradis revêtus du plumage le plus brillant, des loris, et des pigeons énormes dont la tête était surmontée d'une petite couronne. La Nouvelle-Guinée fut découverte en 1528 par le capitaine espagnol Saavedra qui, trouvant de la ressem-

blance entre les insulaires et les nègres de la Guinée, appela l'île, la *Guinée nouvelle.* Ces insulaires forment un peuple particulier, les Papous, qui en effet paraissent être de la race des nègres; ils ont le teint noir, les cheveux crépus, et une longue barbe; ils ont le nez plat, la bouche très-grande, les lèvres épaisses; ils se passent à travers le nez des anneaux et des arêtes de poissons; leur vêtement se réduit à une étoffe courte et étroite; les enfans n'en ont pas du tout. Leur tatouage est si imparfait, qu'à voir les marques et les stigmates qu'ils ont imprimés à leur peau, on les croirait attaqués de la lèpre. Nous vîmes leurs habitations construites au bord de la mer sur des pilotis; comme dans d'autres îles de l'océan Pacifique, quelques-unes étaient munies d'une espèce de ponts. L'intérieur de ces cabanes est presque sans meubles, et rempli de fumée. Nous trouvâmes des femmes occupées à tresser des nattes et à faire de la poterie. Quelques voyageurs ont vu des femmes papoues d'une laideur hideuse. Ce peuple fait quelque commerce avec les Chinois. Il y a dans cette île un autre peuple, les Harafo-ras qui vivent à ce qu'il paraît dans la dépendance des Papous, contre lesquels ils se soulèvent quelquefois. Ils se nourrissent des fruits de la terre, et couchent, dit-on, sur les arbres.

On a encore vu dans la Nouvelle-Guinée des pê-

cheurs appelés *Badchous*, dont l'origine est inconnue. et qui vivent toujours dans des bateaux couverts, et sur le bord des fleuves et de la mer. Au reste, l'intérieur de la Nouvelle-Guinée est si peu connu que l'on sait à peine si elle ne forme qu'une seule île, ou si la mer la divise en plusieurs; au sud-est et très-près de la côte, il y a un groupe de petites îles appelées les *Louisiades*.

Les environs de la Nouvelle-Guinée sont en général remplis d'îles; il y a les groupes de l'Amirauté, les Ermites, les Mille-Iles; puis viennent la Nouvelle-Irlande, la Nouvelle-Bretagne, les îles Salomon, les Nouvelles-Hébrides, la Nouvelle-Calédonie, qui presque toutes sont habitées par un peuple semblable aux nègres, mais avec des cheveux moins crépus.

Les insulaires de l'Amirauté qui ont été visités par la Billardière, envoyé par le gouvernement français à la recherche de La Peyrouse, ont une physionomie assez agréable, et un teint d'un noir un peu clair; mais ils sont farouches et adonnés au vol; ils se nourrissent de noix de cocos.

La Nouvelle-Irlande, visitée par le capitaine anglais Carteret, est hérissée de hautes montagnes couvertes de bois; les figuiers et les arbres à pain abondent sur la côte. Bougainville y a aperçu aussi le poivrier. Les insulaires sont belliqueux; ils portent de longues barbes et se couvrent les

cheveux et le corps nu d'une poudre blanche; quelques-uns ont des vêtemens de feuilles d'arbres. Le détroit de Byron sépare la Nouvelle-Irlande du Nouvel-Hanovre, île haute et boisée, dont les plantations présentent de loin un aspect riant. La Nouvelle-Bretagne, découverte par Dampier, est bien peuplée; le long des côtes, on voit élevées les cabanes sur des pieux, comme dans l'île des Papous. Les insulaires se nourrissent des fruits des cocotiers; les rivières de l'île abondent en poissons. Parmi les montagnes de cette contrée, il y en a quelques-unes de volcaniques. Il en est de même de quelques petites îles des environs. On voit croître partout les productions des îles de la mer des Indes, le bambou, le palmier, l'aloès, le bétel que les sauvages mâchent à l'exemple des Indous, la canne à sucre, la racine d'yams, etc.

Nous débarquâmes dans une de ces petites îles pour prendre de l'eau fraîche; les indigènes nous saluèrent à coups de pierre; mais en tirant quelques coups de canons chargés seulement à poudre, nous les effrayâmes au point de les faire enfuir dans l'intérieur de leur île; nous pûmes puiser tranquillement de l'eau à une source; quand nous eûmes fini, quelques insulaires parurent avec des fruits pour gagner notre amitié et faire des échanges; ils paraissaient aimer des étoffes peintes de couleurs très-vives; nous leur en donnâmes quel-

ques pièces contre des fruits et de la viande fraîche, puis nous remîmes à la voile.

Les îles Salomon ont été découvertes par un Espagnol nommé Mandana. Entourées de rochers de corail, elles présentent avec leurs montagnes et leur bois d'arbres tropiques un aspect charmant ; les cocotiers sont tellement serrés sur les côtes, qu'elles forment des forêts ; en général les îles Salomon sont d'une grande fertilité. C'est avec du pain fait de racines farineuses que les insulaires se nourrissent. Ce peuple construit des pirogues assez élégantes ; ses armes sont faites aussi avec quelque art.

La même fertilité règne dans les Nouvelles-Hébrides que les arbres à fruits ombragent, tandis que de bonnes sources les arrosent ; elles paraissent aussi très-peuplées : les insulaires sont une race maigre et grêle ; ils ont l'habitude de se couvrir d'un fard noir, comme d'autres insulaires se couvrent de poudre blanche. La petite île de Tanna qui fait partie de ce groupe, est en butte aux éruptions d'un volcan ; elle renferme aussi des sources chaudes. Les Espagnols, en découvrant les Nouvelles-Hébrides, en 1606, les avaient appelées la Terre-Australe du Saint-Esprit ; Bougainville, qui les retrouva en 1768, les appela les Nouvelles-Cyclades ; enfin Cook les visita avec plus d'attention, et leur donna le nom qu'elles portent aujourd'hui.

Auprès de ce groupe, et au sud-ouest, on trouve une île longue et peu large, appelée la *Nouvelle-Calédonie;* elle est hérissée de hautes montagnes, et entourée de récifs de coraux, très-dangereux pour la navigation, en ce qu'ils se prolongent bien au-delà de l'île. Le sol paraît stérile; cependant les habitans, tout sauvages qu'ils sont, ont l'industrie de pratiquer des terrasses sur les pentes des montagnes, pour les empêcher de se dégrader. Ils cultivent des patates et des ignames; ils mangent en outre des poissons, des coquillages et une sorte d'araignée. On assure qu'ils dévorent leurs prisonniers de guerre. Ils sont armés de zagayes et de massues ornées de sculptures : nous vîmes quelques-uns de ces insulaires noirs, ayant le visage couvert d'un masque en bois de cocotier; nous apprîmes qu'ils se préservaient par ce moyen des piqûres des insectes.

Nous nous gardâmes bien d'approcher de l'île Vanicoro, où le malheureux La Pérouse fit naufrage sur les récifs qui forment comme une ceinture autour de l'île. Un climat funeste et des habitans perfides, voilà tout ce que nous y aurions trouvé. Une frégate française, commandée par le capitaine d'Urville, a élevé, en 1829, un monument aux Français qui ont trouvé leur tombeau à Vanicoro.

CHAPITRE II.

Nouvelle - Zélande. — Nouvelle - Hollande; animaux et plantes de cette île. — Sauvages de la Nouvelle-Hollande. Nouvelle - Galles méridionale. — Port Jackson. — Ville de Sidney. — Terre Van - Diemen.

Nous passâmes le tropique du Capricorne, en nous dirigeant vers la Nouvelle-Zélande, composée de deux îles assez considérables, entre lesquelles s'allonge le détroit de Cook; ce fut le célèbre navigateur de ce nom qui le traversa le premier, et qui découvrit que la grande île, trouvée long-temps auparavant, en 1642, par Abel Tasman, se composait de deux îles s'étendant du 35e au 48e degré de latitude méridionale. Ces deux îles ont à peu près la même étendue; leur climat ne subit ni des chaleurs ni des froids extrêmes, et il paraît que le sol est susceptible de tous les genres de culture usités dans la partie moyenne de l'Europe. Il croît dans la Nouvelle-Zélande de très-beau lin soyeux, qui parvient à une hauteur considérable; on a déjà cherché à le naturaliser en Europe. Les insulaires en font de belles étoffes, surtout des nattes.

La férocité de ce peuple a empêché jusqu'à présent les Européens de connaître l'intérieur de la Nouvelle-Zélande, sous le rapport du sol et des productions ; parmi les minéraux il y a du jade vert, comme dans le midi de l'Europe, où l'on en fait des vases et des tables. Outre le lin, les insulaires cultivent des patates ; ils mangent en outre des racines de fougères, des poissons et des chiens. Nous avions emporté des îles de la mer du Sud quelques chiens pour propager cette espèce en Europe ; à notre arrivée dans la baie des Iles, située dans la partie septentrionale de la Nouvelle-Zélande, on les laissa par mégarde débarquer avec nous ; des insulaires s'en emparèrent à notre insu, et le lendemain ils nous firent des signes en ricanant, pour nous apprendre qu'ils avaient fait un repas délicieux de ces animaux.

Leurs canots sont faits de ce bois de sapin qui abonde dans leurs îles. Ils se couvrent des étoffes tissées avec leur lin indigène ; ils se tatouent la peau, même celle du visage. Le nombre des habitans des deux îles peut se monter à 150,000 âmes ; ils ont le teint très-basané, et les muscles très-forts ; ils se barbouillent le visage de rouge, et portent des morceaux de jade vert dans les oreilles. Leur physionomie n'exprime pas cette cruauté abominable qu'ils exercent contre les ennemis qui ont le malheur de tomber entre leurs mains. De fréquen-

tes guerres entre les nombreuses tribus, ensanglantent souvent le sol de l'île. On assure que ces sauvages n'attendent même pas que leurs victimes soient mortes, pour dévorer des lambeaux de leur chair. Le suicide aussi est fréquent chez eux. Ils croient pourtant à un Être suprême, appelé *atoua*, et sont persuadés qu'ils lui déplaisent par de mauvaises actions ; mais la vengeance exercée sur un ennemi, n'a rien d'atroce aux yeux de ces barbares. Ils s'imaginent que l'âme d'un ennemi dévoré est condamnée éternellement au feu. Ils n'exercent au reste aucune espèce de culte, bien qu'ils aient des prêtres chargés de demander à la Divinité la victoire sur les ennemis, et le succès des pêches. Ces prêtres dirigent aussi les enterremens des riches : après avoir laissé les corps de ceux-ci quelques semaines ou quelques mois en terre, on les déterre pour détacher la chair des os, que l'on porte dans quelque caverne éloignée.

Dans la Nouvelle-Zélande on prend toujours les repas en plein air, parce qu'on s'imagine que c'est souiller les demeures que d'y manger. Les riches attachent plus d'importance aux repas qu'on ne le supposerait à des sauvages. Ils ont des cuisiniers qui apprêtent leurs mets dans des trous pratiqués en terre, et couverts au fond de pierres brûlantes ; ces cuisiniers y déposent les patates, les poissons, le porc, etc., qu'ils veulent cuire. Ils

recouvrent les mets ensuite de feuilles et puis de terre. Quand ils sont assez cuits à leur goût, la famille s'assied par terre ; le cuisinier saisit la viande avec la main, en arrache des morceaux pour le maître, pour la maîtresse et pour les autres membres de la famille.

Malgré leur férocité envers leurs ennemis, les habitans de la Nouvelle-Zélande paraissent être faciles à civiliser, à cause de l'intelligence et de la docilité qu'ils montrent, et il est probable que le voisinage de la Nouvelle-Hollande ne tardera pas d'avoir une heureuse influence sur la religion et les mœurs de ces sauvages. Leur intelligence se manifeste dans la construction de leurs cabanes et de leurs pirogues : ils ont des chants qui célèbrent les hauts faits de leurs ancêtres, et qu'ils accompagnent du son de flûtes confectionnées, il est vrai, grossièrement.

Nous ne fîmes qu'un très-court séjour à la Nouvelle-Zélande, et nous partîmes à pleines voiles pour le port Jackson, dans la Nouvelle-Hollande.

Cette grande île, située entre les 10e et 40e degrés de latitude méridionale, a une étendue presque égale à celle de tout le continent d'Europe, si l'on ajoute à la Nouvelle-Hollande la terre Van-Diemen qui en est séparée par un détroit. C'est la plus grande île de la mer du sud. Les Hollandais, les Espagnols et les Portugais se sont contesté

l'honneur de la première découverte de cette terre australe ; ces peuples n'en ont connu d'abord que quelques côtes, et jusqu'au milieu du dernier siècle la Nouvelle-Hollande était si peu connue que l'on ignorait même si c'était une île ; l'opinion générale était que ce pays faisait partie d'un continent qui s'étendait vers le pôle du midi. Cook en naviguant le long de la côte du sud-est, détermina enfin la forme de cette grande île, dont les côtes ont été visitées dans les derniers temps par plusieurs navigateurs anglais, ainsi que par MM. Péron et Freyssinet, navigateurs français ; mais l'intérieur en est encore inconnu, et avant la découverte du cours de Macquarrie, faite dans ce siècle, on a même ignoré si un pays aussi immense était traversé par aucun grand fleuve. Une chaîne de montagnes appelées les montagnes Bleues, traverse l'île dans la direction du sud au nord, ou plutôt dans la direction parallèle à la côte de l'est ; peut-être y a-t-il d'autres chaînes ; mais on l'ignore jusqu'à présent. A l'est des montagnes Bleues le sol n'est pas d'une grande fertilité, on n'y voit que de petites rivières ; cependant à l'ouest de cette chaîne, la terre bien arrosée porte de belles productions, et présente de beaux sites. En minéraux on a découvert jusqu'à présent du cuivre, du fer, de grands bancs de houille, du sel fossile, de la chaux, de l'argile, des topazes blanches et jaunes ; mais

on peut dire que la minéralogie de la Nouvelle-Hollande est encore presque inconnue, et avant qu'on ait fouillé les montagnes de l'île, on ne pourra juger des richesses minérales qu'elle possède.

Nous connaissons mieux le règne végétal et animal dans cette grande île, quoiqu'il y ait sans doute encore de nombreuses découvertes à faire. Ce qui a frappé d'étonnement les premiers navigateurs, c'est que, dans la Nouvelle-Hollande, tout leur parut différent de ce qu'ils étaient habitués à voir dans les autres parties du monde : il semblerait en effet que la nature ait voulu choisir pour cette terre des formes différentes de celles qu'elle avait en quelque sorte épuisées dans le reste du monde. Quelqu'un a dit que la nature a paru vouloir se jouer des règles qu'elle a observées ailleurs, puisque dans la Nouvelle-Hollande elle produit des cerises ayant le noyau en dehors, un animal monstrueux, droit comme un piquet, mais ayant la tête d'un lapin, sautant avec trois ou quatre petits dans une espèce de sac, de place en place ; puis un autre quadrupède de la grosseur du chat, ayant les yeux et la peau des taupes, et le bec et les pattes d'un canard ; un perroquet avec les jambes d'une mouette; des oiseaux de forme monstrueuse, etc., etc.

Le premier de ces animaux c'est le kangourou,

quadrupède qui saute avec une grande agilité sur ses pattes de derrière, tandis que ses pattes de devant, beaucoup plus courtes que les deux autres, lui servent de mains. Sa petite tête est hors de proportion avec la grosseur de la partie inférieure de son corps ; sa queue est très-longue. Les kangourous vivent en troupes de trente à quarante individus ; au moindre danger tous se sauvent avec la plus grande promptitude. Le kangourou-rat est ce même animal pour ainsi dire rapetissé. Il y a un quadrupède de la grosseur d'un lapereau, l'hépounarou, qui vole comme l'écureuil volant d'Amérique ; un autre quadrupède, le platypus a la mâchoire allongée comme un bec d'oiseau. Les chiens de la Nouvelle-Hollande n'ont presque pas d'aboiement, et sont d'un caractère hargneux. Le casouar de Nouvelle-Hollande compte sept pieds de haut ; c'est le géant du genre des oiseaux ; quoiqu'il ait les ailes très-courtes, il est difficile de l'atteindre à la chasse, à cause de la légèreté de sa course. Il y a aussi des pélicans énormes.

La Nouvelle-Hollande possède de belles espèces de perroquets et des oiseaux aquatiques en grande quantité, entre autres des cygnes noirs, dont le bec est écarlate, l'œil noir, et le pied d'un brun foncé. Il y a sur le bord de la mer et des fleuves des tortues vertes et des grenouilles bleues ; les eaux sont infestées par des crocodiles, des requins

et d'autres poissons voraces. J'observai un petit poisson muni de fortes nageoires, qui sautait sur la terre ferme, le long des côtes, comme une grenouille.

Le genre des insectes n'est que trop riche dans la Nouvelle-Hollande ; il y en a de très-importuns. Ce qui me frappa dans les espèces des crabes et des écrevisses, ce fut d'en voir d'un bleu foncé dont le ventre avait la blancheur de la porcelaine.

La botanique a été considérablement enrichie par les nombreuses plantes nouvelles que l'on a découvertes dans cette terre australe. On y trouve aussi des palmes dont les bourgeons fournissent une excellente nourriture, un gommier rouge et un gommier jaune ; le dernier présente une particularité dans ses feuilles qui sont roulées, et pendent du haut d'une tige parfaitement droite, élevée de 18 à 20 pieds, et terminée par une sorte d'épis en forme de spirale ; on tire de cet arbre un baume salutaire ; le beau lin de la Nouvelle-Zélande se retrouve dans cette grande île.

Quant aux habitans indigènes de la Nouvelle-Hollande, c'était pour les premiers navigateurs qui l'ont visitée, un sujet d'étonnemcnt, de ne trouver dans un pays aussi vaste, et aussi susceptible d'une belle culture, que de faibles peuplades d'hommes maigres et grêles, vivant chétive-

ment du produit de la pêche, ne cultivant pas un pouce de terrain de cette île immense, et n'ayant ni vêtemens, ni cabanes, ni aucun objet d'industrie ; demeurant dans les creux d'arbres ou de rochers, ou couchant en plein air sans aucune demeure quelconque. On n'en a jamais vu des troupes composées de plus de 200 individus; ils paraissent errer la plupart le long des côtes, et laisser vide l'intérieur, où ils seraient privés en effet de leur principale ressource, la pêche, à moins que dans l'intérieur ils ne trouvent d'autres subsistances. Ils sont de la race des nègres, et ressemblent aux insulaires de la Nouvelle-Guinée, des nouvelles Hébrides et de la Nouvelle-Bretagne ; toutes ces îles paraissent avoir été peuplées par la même nation, qui est restée toujours dans le même état de barbarie. Les insulaires de la Nouvelle-Hollande sont paresseux, malpropres, méfians, jaloux, et passent de l'audace à la peur ; malgré leur misère qui les fait mourir de faim quand le poisson vient à leur manquer, ils songent à leur parure ; ils n'ont pas une toile pour se couvrir ; mais ils se tatouent, se fardent de blanc et de rouge, se font passer des os par le cartilage du nez, et se frottent le corps avec de l'huile de poisson, ce qui produit une odeur insupportable pour des nez européens.

Quoique l'île puisse contenir cent fois plus de sauvages qu'il n'y en a, et que ceux qui l'habitent soient

à même de vivre fort à l'aise, ils se font avec acharnement la guerre, et ajoutent encore à leur misère naturelle par les maux qu'ils se font mutuellement. Leur petit nombre a fait supposer qu'ils ne sont dans cette île que depuis peu de siècles, et que ce sont peut-être les descendans de quelques familles sauvages que le sort a jetées sur les côtes de ce pays inhabité. On a remarqué chez eux de singuliers usages. La tribu la plus forte et la plus nombreuse s'est arrogé le privilége d'arracher une dent aux jeunes gens des tribus moins fortes. Quand un jeune homme a choisi la fille qu'il veut avoir pour femme, il lui fait en quelque sorte la chasse comme à une bête fauve ; il l'épie, la surprend avec une arme de bois, la renverse d'un coup violent et l'entraîne chez lui : voilà la manière de ces sauvages de faire la cour et de gagner l'affection d'une épouse. Ces usages sont dignes d'un peuple que l'on serait tenté de prendre, au premier coup d'œil, pour une troupe de singes, tant il paraît dépourvu d'intelligence, et tant il multiplie les gambades. On a remarqué aussi qu'il manque généralement aux femmes les deux premières articulations du petit doigt de la main gauche ; ce qu'on a attribué, peut-être à tort, à ce qu'on a voulu faciliter le roulement de la ligne à pêcher autour de la main ; il est plus probable que quelque idée superstitieuse, ou quelque mode barbare est la véri-

table cause de cette mutilation. Les femmes n'ont pas la physionomie désagréable; les hommes sont plus laids, à cause de leur nez écrasé, de l'épaisseur de leurs lèvres et de la largeur de leur bouche; ils traitent leurs femmes en vrais barbares, et les emploient aux travaux les plus rudes.

La côte orientale de la Nouvelle-Hollande est devenue une colonie anglaise sous le nom de la Nouvelle-Galles méridionale; elle est comprise jusqu'a présent entre la mer et les montagnes Bleues; mais il est probable qu'à mesure qu'elle se peuplera elle s'étendra dans l'intérieur. On y compte déjà vingt-cinq mille âmes, y compris les habitans de la terre de Van-Diemen. La plupart des végétaux d'Europe y ont été transplantés avec succès.

Le port Jackson, où nous entrâmes, est si vaste qu'il pourrait contenir toutes les flottes du monde; la ville de Sidney, bâtie sur la rivière d'Hawkesbury, est le chef-lieu de la Nouvelle-Galles méridionale. Le premier établissement des colons fut dans la baie de Botany-Bay; et l'intention du gouvernement anglais fut de faire de cette nouvelle colonie, un lieu d'exil et de déportation pour les criminels. Mais les inconvéniens de l'emplacement firent abandonner la première colonie, et l'on fonda la ville de Sidney, où l'on continue d'envoyer tous les criminels condamnés à la déportation par les cours de justice en Angleterre. On en compte

dans toute la Nouvelle-Galles méridionale environ six mille ; il y en a beaucoup qui après avoir subi leur peine, s'établissent dans le pays, et y deviennent de bons colons. Ainsi la Nouvelle-Galles méridionale va se peupler de plus en plus, et la civilisation se répandra de là dans toute la mer du Sud. L'humanité se réjouit d'avance de l'idée qu'un jour ces peuples barbares, qui occupent des îles si belles et si riches en productions, sortiront de leur état sauvage, seront éclairés par les lumières de la religion, et amélioreront leur sort en profitant de l'état de perfection où sont arrivés les arts, l'industrie et le commerce en Europe. La Nouvelle-Hollande présentera sans doute la première cet aspect satisfaisant. On a récemment fondé au delà des montagnes Bleues une nouvelle ville, celle de Bathurst, au milieu de terres immenses qui n'attendent que la charrue de nouveaux colons, pour se convertir en champs fertiles, et se couvrir de belles moissons. On a trouvé dans ce pays inculte très-peu d'arbres ; mais l'industrie européenne pourra y transplanter un choix des arbres et des arbustes les plus utiles et les plus agréables des autres climats. Si l'on avait connu d'abord la partie occidentale des montagnes Bleues, on aurait mieux fait d'y placer la colonie au lieu de la fonder à l'est, où le sol est bien plus aride. Je fus un peu effrayé de me trouver tout à coup au milieu de

quelques milliers de brigands, de faussaires, d'escrocs, que la société en Europe avait rejetés de son sein, et qui, dans cette cinquième partie du monde, avaient tous l'air d'honnêtes gens. Cette mauvaise compagnie répand, il est vrai, dans la nouvelle colonie, des mœurs qui ne sont pas les plus pures; mais l'on espérait, lors de mon séjour, que par de bons règlemens de police on viendrait à bout d'arrêter la licence, et en disséminant les déportés sur une vaste étendue de terrain, on se flattait d'en faire des colons utiles.

Sidney renferme déjà une population de quelques mille âmes; on y a bâti plusieurs belles maisons, un hôtel du gouvernement, des églises et un hôpital; il y a une banque, des écoles, des magasins, des ateliers, un marché, etc. Les tavernes n'y manquent pas, et je vis que les gens qui avaient été transportés malgré eux dans cette cinquième partie du monde, n'y avaient pas oublié leur vieille habitude de boire; habitude qui avait peut-être conduit plusieurs d'entre eux au vice, et avait attiré leur punition. Je me trouvai un peu brouillé après les saisons qui sont à la Nouvelle-Hollande l'inverse de celles d'Europe. C'est pendant nos mois d'hiver que règnent dans cette île la plus grande chaleur, et le plus d'orages accompagnés de fortes averses. Vient ensuite l'automne qui est charmant; notre solstice d'été est pour les colons de la Nou-

velle-Galles méridionale le solstice d'hiver ; un froid très-vif se maintient dans les mois de juin, juillet et août ; enfin quand la chaleur diminue chez nous, les colons approchent de leur été.

Nous sortîmes du port de Jackson, pour passer par le détroit de Bass, qui sépare la Nouvelle-Hollande de la terre ou île Van-Diemen ; nous vîmes sur la côte des insulaires occupés de la pêche ; ils avaient des filets et des lignes auxquelles étaient attachés des hameçons en nacre ; d'autres armés de longs javelots étaient couchés à plat ventre dans leurs bateaux, de manière à toucher l'eau avec leur visage ; ils guettaient les poissons au passage, afin de les percer de leurs dards. Outre les petits poissons, il y a sur ces côtes beaucoup de baleines. Plus loin une peuplade de noirs dansait ; les uns sautaient et gambadaient tandis que d'autres chantaient et frappaient un bâton contre l'autre ; c'était là leur orchestre. Ces pauvres musiciens avaient pourtant une sorte de mesure dans leur danse : ils l'indiquaient en frappant sur leur bâton, ou même sur leur ventre ; puis ils nous demandaient par signes, comment nous trouvions cet amusement. Nous leur fîmes entendre également par des gestes qu'ils nous divertissaient beaucoup, ce qui parut leur faire grand plaisir.

La terre Van-Diemen, où nous abordâmes ensuite, est située entre le 40^{e} et le 44^{e} degré de latitude

méridionale. Montagneuse et arrosée par plusieurs rivières, cette île offre un sol fertile qui n'est point entouré, comme celui de la Nouvelle-Hollande, d'une lisière de terre aride; on voit au contraire la végétation s'étendre jusqu'à la plage, et le navigateur remarque en passant le long des côtes, une suite de sites charmans. Les rivières de l'île tirent en partie leur origine de lacs considérables qu'on trouve sur les montagnes. De beaux ports facilitent la navigation; celui de Derwent peut être comparé, sous le rapport de son étendue, au port de Jackson.

La neige couvre cependant une partie de l'année les hautes montagnes; le climat de Van-Diemen est en général plus froid que celui de la Nouvelle-Hollande; mais il convient mieux à la santé des Européens, et le sol n'y est pas exposé à autant de sécheresses et d'inondations que dans cette grande île. On ne trouve point le kangourou dans l'île de Van-Diemen; il y a une espèce de panthère qui n'est pas malfaisante; les oiseaux, les poissons et les insectes sont à peu près les mêmes dans les deux îles, avec la différence qu'il y a moins d'insectes venimeux à Van-Diemen. Les huîtres abondent sur les rochers des côtes et des ports. Parmi les arbres de l'île on remarque des pins, du bois noir et un if odorant. L'île est pourvue de mines de fer, alun, houille, ardoise,

et pierre calcaire ; il y a de l'asbeste et du basalte. Ici les insulaires sauvages vivent de la chasse au lieu de la pêche ; ce sont des sauvages dans toute la force du terme; ils ne savent pas même faire de bonnes armes pour se procurer leur gibier. Le traitement rude et injuste des troupes anglaises qui ont débarqué chez eux, leur a inspiré une haine très-vive contre les Européens, et les excite à la vengeance toutes les fois qu'ils aperçoivent des blancs ; heureusement ils craignent les armes à feu, et n'osent attaquer ceux qu'ils en voient munis.

Les Anglais ont fondé au commencement de ce siècle, à deux lieues au-dessus de l'embouchure du Derwent, la ville de Hobart ; elle ne compte encore que 11 à 12 cents âmes, et ne renferme jusqu'à présent rien de remarquable : comme l'embouchure de la rivière est remplie de bancs de sable, on a choisi un meilleur emplacement pour le chef-lieu de la colonie ; en conséquence on a jeté les fondemens de la ville de Georges près de l'entrée du port de Derwent. L'île Van-Diemen pourra recevoir et nourrir des milliers de familles européennes, lorsque l'on défrichera le vaste terrain inculte dont personne n'a jamais tiré parti.

Ayant remis à la voile, nous repassâmes sous le tropique du Capricorne, et nous traversâmes la mer des Indes, en nous dirigeant sur l'Afrique méridionale. Je me réjouissais de l'occasion qui se

présentait de compléter mes voyages, en visitant de nouveau une partie du monde dont je n'avais vu que le nord ; je me réjouissais davantage, en songeant que je verrais le midi de l'Afrique dans des circonstances plus agréables que je n'avais vu les déserts de l'Afrique septentrionale : je n'avais pas oublié les Maures et leur manière de traiter les blancs qui ont le malheur de tomber entre leurs mains.

LIVRE SIXIÈME.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

CHAPITRE PREMIER.

Iles Séchelles ; leurs productions. — Ile-de-France ; ouragan. — Ile Bourbon. — Madagascar. — Ile de Mozambique. — Le Monomotapa. — Sofala. — La Cafrerie.

A la hauteur de 2 à 3 degrés de latitude méridionale, nous aperçûmes les îles Séchelles, et nous abordâmes à la principale, l'île Mahé, qui a sept lieues de long, sur quatre et demie de large. Autrefois désertes, les Séchelles n'ont été peuplées que depuis que les bâtimens de l'Inde y relâchent, ce qui contribue beaucoup à la prospérité de cet archipel. Les habitans sont pour la plupart ou Français d'origine, ou des esclaves noirs ; les derniers sont au nombre de 2 mille. Elles dépendent du gouvernement colonial de l'Ile-de-France, et ont passé, avec cette île, en 1814, sous la domination anglaise. En 1800, Bonaparte y avait fait déporter sans aucun jugement, une foule de Français

qu'il accusait de projets révolutionnaires ; mais les insulaires firent transporter la plupart de ces bannis dans d'autres îles.

Nous vîmes en abordant aux Séchelles des bois de cocotiers, palmiers, tatamacas, lataniers, manguiers, ébéniers et bois d'olive, remplis de beaux oiseaux, tels que perroquets noirs et verts, pigeons, tourterelles et poules bleues ; des plantations de bananiers, muscadiers, bananes, girofliers, arbres à cannelle, des champs couverts de patates, maïs, manioc, et de beau coton. Le bois tatamaca est une espèce d'acajou dont on peut faire de beaux meubles. Les carets et autres espèces de tortues de terre et de mer sont si nombreux que les insulaires sont à même de faire le commerce des écailles ; ils engraissent des volailles et des porcs pour l'approvisionnement des bâtimens qui passent par ces îles. Nous aperçûmes dans les parages des Séchelles de gros requins et beaucoup de torpilles ; il y a aussi d'énormes caïmans ou crocodiles dans les fleuves.

Une petite île du groupe porte le nom d'île des Chauve-Souris, à cause de la quantité de ces oiseaux hideux qui l'habitent. Ils y sont très-gros ; nous en vîmes accommoder pour le repas des nègres ; les colons nous assurèrent qu'ils en mangeaient eux-mêmes, et que c'était un mets très-bon. Ils voulurent nous en faire goûter ; mais nous

ne fûmes pas tentés de profiter de l'offre. Une autre île, celle de Praslin, est remarquable en ce qu'elle produit le coco de mer. C'est un fruit de deux à trois pieds de circonférence dont la coque sert de vase pour conserver l'eau ; l'arbre qui le produit atteint la hauteur d'une cinquantaine de pieds et se couronne d'une dizaine de palmes en forme d'éventail. Il est assez remarquable que l'île Praslin soit la seule île connue où croisse cette espèce de cocotiers.

Quand nous passâmes à Mahé, où réside le commandant des Séchelles, il n'y avait dans tout l'archipel aucun exercice de religion, faute de prêtres ; ni aucun homme de loi ; c'est à l'île de France, à plus de 300 lieues des Séchelles, que se jugeaient les procès des insulaires.

Ce fut vers l'île que je viens de nommer que nous dirigeâmes notre course, après avoir quitté Mahé. L'Ile-de-France, ou île Maurice, est située auprès du 20^{e} degré de latitude méridionale, et non loin de l'île Bourbon et de l'île Rodrigue. Toutes trois appartenaient autrefois à la France ; elle n'a plus que l'île Bourbon.

Ce furent les Hollandais qui les premiers occupèrent l'Ile-de-France ; mais ils l'abandonnèrent en 1712 ; les Français s'y établirent alors, et en firent un lieu de relâche pour les bâtimens de leur nation dans les voyages des Indes et de la Chine.

Dans les guerres qui eurent lieu au commencement de ce siècle, les Anglais occupèrent l'île et se la firent céder par le traité de 1814.

Cette île dont la circonférence est d'environ quinze lieues, est sous un des plus beaux climats du monde, couverte de montagnes fort élevées, et remplie d'épaisses forêts, de plantations de café, de sucre, de tabac, de coton, de muscades, de girofles et d'indigo, cultivées par des nègres.

Le commandant de notre frégate avait parmi les riches colons de l'île, un parent; il m'emmena avec quelques officiers pour l'aller voir dans sa plantation. Nous y avions passé deux jours, un peu incommodés par la chaleur et les insectes, mais du reste fort agréablement, lorsqu'il s'éleva un de ces ouragans qui ne ravagent que trop souvent l'Ile-de-France et celle de Bourbon. La violence du vent augmenta d'heure en heure; il enleva le toit de la maison et nous laissa exposés à des torrens de pluies qui fondaient sur les campagnes. Il ne fut plus possible de rester dans une maison qui n'offrait aucun abri. Le propriétaire se souvint qu'il y avait dans les environs une caverne; il fut résolu que nous nous y réfugierions avec la famille, et que les nègres nous y apporteraient des vivres; quant au commandant, dès le commencement de l'orage il s'était hâté de retourner à la frégate pour

ordonner les manœuvres nécessaires en cas de danger. Nous bravâmes les averses et la tempête pour nous rendre à la caverne ; mais à peine y fûmes-nous établis que les nègres nous firent apercevoir un ruisseau qui se perdait dans cette grotte, et qui de loin se grossissait à vue d'œil ; nous risquions d'être noyés dans le souterrain si nous y restions une heure de plus. Il fallut donc se résoudre à chercher un autre refuge ; des torrens inondaient les campagnes; le vent faisait voltiger en l'air des morceaux de bois et des pierres ; il fallut braver ces dangers ; nous courûmes vers une case située dans un petit bois sur une hauteur d'où l'eau découlait dans les plaines ; les gros arbres garantissaient par leur masse la petite habitation contre la violence de l'ouragan ; s'il eût renversé ce bois, nous eussions été privés de refuge, et nous aurions risqué de périr ; heureusement après quatre jours de tourmente, le vent s'apaisa, les torrens s'écoulèrent, tout rentra dans l'ordre, mais la désolation fut dans la ville et dans les plantations où le vent avait dévasté des propriétés nombreuses. Les navires n'avaient pas moins souffert; quelques-uns avaient été engloutis : d'autres avaient été jetés à la côte, et étaient fortement endommagés. Nos frégates furent de ce nombre. Il fallut donc employer quelques semaines à réparer le dégât.

Le Port-Louis, où nous séjournâmes pendant

ce temps, est une ville de 6,000 âmes, à laquelle le port, et la résidence du gouvernement de l'île donnent un air de vie et d'activité. La plupart des habitans sont d'origine française. On voit à Port-Louis un assez bel hôtel destiné pour le gouvernement, un hôpital, un arsenal, des casernes, une salle de spectacle, des magasins; les rues sont presque toutes tirées au cordeau, et bordées de maisons de bois d'un seul étage.

De l'Ile-de-France nous passâmes à celle de Bourbon, qui en est éloignée de 44 lieues. Celle-ci fut découverte dans le XVI^e^ siècle par les Portugais, et les Français s'y établirent en 1672. Plus grande que l'Ile-de-France, puisqu'elle a environ quarante-cinq lieues de tour, elle est entrecoupée de montagnes parmi lesquelles il y a un volcan autour duquel le sol n'est point cultivé. L'air y est fort sain, les rivières y sont poissonneuses, et il y a beaucoup de bestiaux, de chèvres, et de gibier. Outre les fourmis et les limaçons on ne trouve pas à l'île Bourbon d'animaux nuisibles; il y a aussi beaucoup de tortues de terre et de mer : on cultive la girofle, la muscade, le cacao, le poivre, l'indigo et le café. On estime le café de Bourbon presque à l'égal de celui de Moka. Bourbon est fertile en coton, en poivre et autres productions; pour la nourriture des nègres on plante du manioc, des yams et des patates. L'île produit plus de blé qu'il

n'en faut pour sa consommation ; on recueille sur les côtes beaucoup d'ambre gris, de corail et de beaux coquillages. On compte dans toute l'île 16,500 blancs et créoles, 3,500 nègres libres et 70,450 esclaves. Ainsi les noirs sont ici comme dans d'autres colonies plus nombreux que les blancs. Cette île est, comme celle de France, sujette à des ouragans terribles.

Nous quittâmes le port de Saint-Denis, chef-lieu de l'île, pour nous rendre à l'île de Madagascar, où nous touchâmes, sur la côte orientale, au port Tamatave.

L'île de Madagascar, la plus grande de l'Afrique, a 21,000 lieues carrées de surface, et renferme plusieurs peuples, les uns noirs, comme les nègres, les autres basanés, comme les Arabes ou les Malais ; on les comprend sous le nom de Madegasses. Ils ont tous les vices des peuples barbares, et ont vendu pendant long-temps des esclaves de leur île aux Européens. Ils croient à un bon et à un mauvais génie. Ils sont superstitieux, cruels, insensibles et indolens. Lorsqu'il s'agit de délibérer sur les affaires de la peuplade, ils tiennent une assemblée publique. Rien ne manque à leur île pour devenir florissante. Elle est située avantageusement sur la côte de l'Afrique, et sur la route de l'Inde. Traversée par des montagnes riches en métaux, pierres à bâtir, etc., et arrosée par un grand

nombre de rivières qui débouchent dans la mer, elle offre un sol propre à toute sorte de culture, et qui, sans être bien cultivé, produit déjà un grand nombre de végétaux; la plupart des arbres et racines des climats tropiques y croissent; les Madegasses cultivent du riz, du manioc, du coton; ils font des pagnes ou étoffes avec du coton et de l'écorce de bananier; avec les racines de leur île, ils font de belles teintures; ils façonnent le fer et l'argent pour des instrumens, outils et ornemens; ils aiment beaucoup les armes à feu, comme leurs femmes aiment passionnément les miroirs. Mais l'on m'a assuré que ces femmes qui aiment tant à se mirer, sont pour la plupart attaquées de la gale.

Au 18e siècle les Madegasses détruisirent le fort Dauphin que les Français avaient construit sur la côte, et ils en massacrèrent la garnison; dans le siècle actuel ils montrent un caractère moins sauvage à l'égard des étrangers. Un agent français réside dans un petit fort à Tamatave. Les chefs ont promis aux Anglais de renoncer à la traite des esclaves; ils ont commencé aussi à faire le commerce avec les Européens. Tamatave et Foulepointe sont les ports les plus commerçans de la côte orientale de Madagascar; les Européens en tirent la gomme copale qui abonde dans les bois de l'île, de la cire jaune, des bois de couleur et du tabac que l'on

cultive et apprête avec soin dans le midi de l'île. Les étoffes faites par les Madegasses s'exportent aussi pour les colonies. Les unes sont faites de soie et coton, et ornées de raies et de fleurs ; les autres sont simplement en coton, ou en coton et écorce de bananier.

Faisant le tour de l'île nous passâmes le long de la côte des Antavarts ; nous doublâmes le cap septentrional, auprès duquel on voit un volcan, et nous longeâmes la côte du royaume des Séclaves, où nous visitâmes le golfe de Bombétoc, puis dans le pays de Buques, nous entrâmes dans la baie de Saint-Augustin. Chez les Séclaves nous vîmes des champs bien cultivés en riz et en patates, des routes bordées de bananiers et de taffias dont on mange le fruit, et dont les filamens servent à la fabrication des pagnes ; les prairies étaient pleines de bestiaux, surtout de zébus, espèce de bœufs à bosse, et de moutons à grosse queue ; les caïmans habitent en foule les rivières. Nous aperçûmes des pintades, des pigeons verts et bleus, des perroquets gris, des bécassines et d'autre petit gibier.

Dès que nous fûmes arrivés dans la baie de Saint-Augustin, nous vîmes arriver un grand nombre de Madegasses, d'une forte taille, et armés de sagaies et de fusils. Nous entrâmes dans un village composé de petites cases de roseaux et de chaume,

et ombragées de tamariniers , dont les branches descendant jusqu'à terre, formaient des berceaux qui servaient d'étables pour les bestiaux. On nous donna des bœufs et des volailles en échange d'armes, de mouchoirs , de bouteilles vides et de petits couteaux. Nous prîmes des crabes et des tortues sur les côtes , ainsi que des oiseaux aquatiques. En nous promenant dans la campagne , nous aperçûmes sur les arbres des makis ou singes à longue queue, des hérons, des corbeaux à cou blanc. Voyant un étang poissonneux nous eûmes envie de pêcher ; nous jetâmes le filet, et nous le retirâmes entièrement rempli ; mais après avoir enlevé les poissons, nous ne fûmes pas peu effrayés en trouvant au fond du filet un crocodile de six pieds de long. Cependant l'animal ne pouvait s'échapper, et il fut tué sans difficulté.

Nous avions négligé de visiter les îles Comorres, situées à l'ouest de Madagascar ; ces îles ne diffèrent guère par leurs productions et leur climat des îles Séchelles. Elles sont au nombre de quatre ; Anjouan est la principale. Nous trouvant dans le canal de Mozambique qui sépare Madagascar du continent d'Afrique , nous cinglâmes vers l'île qui donne son nom au canal ou détroit.

La ville, bâtie dans la petite île de Mozambique, est une colonie portugaise ; les premiers Européens y abordèrent en 1498 , et y trouvèrent un

roi Maure qui faisait avec l'Inde le commerce de l'ivoire. Les Portugais firent ensuite de Mozambique le lieu de déportation de leurs criminels, et c'est des malfaiteurs mariés aux négresses qu'est provenu la population de Mozambique qui se monte à 3 mille âmes ; il s'y est établi aussi des marchands parsis ou guèbres ; ce sont les hommes les plus actifs de la colonie. L'odieux trafic des esclaves a long-temps excité l'avidité des marchands de Mozambique ; on exportait tous les ans quinze à seize mille esclaves de cette île ; on négligeait l'agriculture, et l'on portait toute son attention sur le honteux commerce de chair humaine ; des négriers de l'Ile-de-France et d'autres colonies venaient prendre les malheureux Africains à bord, les entassaient à fond de cale, où un grand nombre d'entre eux périssaient, puis on vendait le reste dans les colonies. Pour se procurer les nègres, objets de ces spéculations, les marchands de Mozambique envoyaient des agens dans l'intérieur du continent d'Afrique, et les y achetaient à bas prix. Pour doubler le gain, les agens acquéreaient en même temps dans l'intérieur de l'Afrique des dents d'éléphans et d'hippopotames, et chargeaient les nègres de les porter ; ces dents pèsent depuis quarante jusqu'à soixante-dix livres ; il y en a même du poids de quatre-vingts livres. On voit à Mozambique des magasins considérables remplis de cette

ivoire. Depuis que les puissances d'Europe sont convenues d'abolir la traite des nègres, le commerce de Mozambique a reçu un échec notable ; mais malheureusement la vente des esclaves se continue encore.

La mollesse se peint dans la figure des femmes de Mozambique ; elles ont le teint pâle et une santé délicate ; j'en vis qui se faisaient porter à l'église sur des hamacs faits d'une peau de tigre, dont les griffes étaient dorées et garnies de diamans; les coussins sur lesquels elles faisaient leurs prières étaient couverts de brocarts. Les églises sont richement décorées ; il y a deux couvens et un évêché. Mozambique est gouverné par un capitaine général portugais.

Nous descendîmes ensuite la côte vers le Monomotapa.

Ce vaste pays se compose d'une vingtaine de provinces; l'on a donné le nom d'empereur au principal chef de cet état. La ville, ou plutôt le village où il réside, ne consiste qu'en chaumières éloignées les unes des autres; le palais impérial, enfermé dans plusieurs enceintes, ou claies de bois, n'est pas mieux bâti ; deux pièces d'étoffe et une petite hache enfoncée dans sa ceinture composent tout le costume de ce chef. Le grand nombre de ses femmes est logé sous un vaste hangar, où quelques nattes forment tout l'ameublement ;

pour se couvrir, elles tissent des toiles de coton, et elles se nourrissent du maïs qu'elles plantent. Le Monomotapa ne manque point de fécondité; il y croît du riz, du maïs et différens légumes; quelques provinces jouissent d'un climat assez tempéré; les bois, les montagnes et les eaux y forment des points de vue charmans. On y entretient de grands troupeaux de moutons; l'on fait la chasse aux éléphans à cause de l'ivoire que l'on exporte. Les rivières charrient des paillettes d'or, et les mines renferment ce métal en abondance. Les Portugais sont les seuls Européens qui commercent dans ce pays, où ils échangent des soies et des toiles des Indes contre de l'or, de l'ivoire, de l'ambre; ils y achetaient aussi des esclaves; dans une insurrection des nègres contre les Portugais, un grand nombre d'Européens furent massacrés; depuis ce temps, les peuplades abandonnèrent les côtes pour se retirer dans les terres.

La ville de Sofala qui appartient aux Portugais, est le principal entrepôt de leur commerce dans le Monomotapa; elle est assez avantageusement située dans une île et sur une rivière qui débouche dans la mer : les Portugais y ont construit un fort et en ont fait une place importante. Nous passâmes ensuite devant l'embouchure de la rivière du Saint-Esprit, et nous longeâmes la côte de Natal et le pays des Cafres.

La Cafrerie est un pays assez fertile quoique dépourvu de bonnes eaux. Des vents brûlans y succèdent à de longues pluies. Elle est habitée par un peuple de pasteurs, les Cafres, dont le teint est gris de fer; les femmes sont petites; elles ne sont pas tenues chez ce peuple dans un état de servitude humiliante, comme chez les nations entièrement sauvages; après la guerre, les Cafres se servent même quelquefois des femmes pour négocier la paix. Ils cultivent du millet, du maïs, des melons d'eau. L'aloès, le pisang et d'autres arbres tropiques croissent dans la Cafrerie. Ce pays a surtout d'excellens pâturages; aussi le bétail forme-t-il la principale ressource des Cafres. Leurs vaches montrent la docilité des chiens; le laitage y est, comme en Suisse, la nourriture ordinaire des pâtres. Ils se vêtent de peaux tannées. Ils font en troupes la chasse à des éléphans isolés qu'ils entourent de feu pour les effrayer et s'en rendre facilement les maîtres. Ils n'ont aucune connaissance des arts; ils croient à la magie, et se livrent à des usages superstitieux.

—

CHAPITRE II.

Cap de Bonne-Espérance. — Ville du Cap. — Hottentots. — Les Betjouanas et les Bosjesmen. — Les Namaquas. — Ile Sainte-Hélène. — Ile de l'Ascension. — La Basse-Guinée. — Le Congo ; esclavage des nègres. — Ville de Saint-Salvador. — La Guinée. — L'arbre *baobab*. — Pays de Benin. — Côtes d'Esclaves, d'Or, d'Ivoire. — Colonie de Sierra-Leone.

La vue des trois montagnes au bas desquelles est situé le cap de Bonne-Espérance, nous annonça enfin notre arrivée à cette colonie européenne. Ce cap qui termine l'Afrique au midi, fut découvert par les Portugais à la fin du xv^e^ siècle ; ils le nommèrent d'abord le cap des Tourmentes, à cause des orages terribles qu'ils y éprouvèrent ; mais, les avantages que promettait sa découverte pour la navigation de l'Inde, firent changer ce nom en celui de cap de Bonne-Espérance qu'il a bien justifié. C'est en effet par le Cap que depuis ce temps se fait tout le commerce de l'Europe avec l'Inde. Il est situé sous le climat le plus doux : il n'y fait jamais assez froid pour qu'on ait besoin de se chauffer ; aussi n'y distingue-t-on que deux saisons : la mousson sèche, et la mousson humide. Pendant la pre-

mière, le sol argileux et graveleux de la colonie ne présente qu'un aspect aride ; mais quand les pluies ont commencé d'arroser ce terrain, il se couvre de moissons, de fleurs charmantes, et de plantes de toute espèce. Les gros arbres ne poussent guère que dans les ravins qui entrecoupent le terrain et en sont la partie la plus fertile. Les plaines situées vers le haut des montagnes sont tellement arides, qu'il n'y croît que quelques herbes de pâture.

Les Portugais, et après eux les Anglais, cherchèrent d'abord à s'établir dans ce pays; mais il était réservé aux Hollandais d'en faire une colonie florissante. Ils achetèrent des Cafres le terrain où ils voulurent fonder une ville; les colons y apportèrent de la Hollande leurs goûts industrieux. La plupart des fruits d'Europe y furent transportés, et y prospérèrent; on établit de belles fermes, on se livra comme les Cafres à l'éducation du bétail. Des missionnaires hollandais et des frères moraves réunirent les sauvages Hottentots en villages, et y introduisirent le culte chrétien et les arts mécaniques. Au commencement de ce siècle, les Anglais occupèrent le Cap, et se le firent céder par le traité de 1814. Depuis ce temps la colonie s'étendit davantage dans l'intérieur et sur les côtes de l'est et de l'ouest. On y compte maintenant 100 mille individus, tant blancs que nègres et Hottentots.

Ce furent des protestans français, bannis en vertu de la révocation de l'édit de Nantes, qui introduisirent au Cap, où ils reçurent un asile, la culture de la vigne ; on trouve leurs descendans établis encore dans les belles propriétés de diverses vallées et des collines à quelques lieues de la ville du Cap. Les maisons grandes et commodes de ces laborieux vignerons d'origine française sont situées au milieu de vignobles, de bosquets d'orangers, limoniers, guaviers, et d'autres arbres tropiques, de vergers européens, et de potagers bien fournis de légumes; des avenues de beaux chênes, de noyers et de pins conduisent à ces maisons, et des myrtes, des orangers, et des cognassiers forment souvent les haies de leurs jardins. Quelques-unes de ces propriétés ressemblent à des villages. On voit les riches vignerons faire des visites ou se rendre aux marchés dans des charettes couvertes, attelées de six à huit chevaux. On fait une grande quantité de vins qui approchent des meilleurs vins d'Europe ; ceux de Constance sont renommés ; mais jusqu'à présent les vins du Cap n'ont pas égalé les vins européens auxquels on les compare ; ils ont un goût de terroir qui leur nuit beaucoup ; il paraît que la faute en est au sol, et à un défaut dans la préparation. Les eaux-de-vie du Cap cèdent encore davantage à celles d'Europe.

Parmi les paysans qui cultivent du froment, il y en a aussi de riches. Le blé est une des meilleures productions du Cap. Enfin l'entretien des troupeaux de bétail occupe d'autres paysans, d'origine hollandaise. Outre le beurre que fournissent ces bestiaux, ils servent à ravitailler les bâtimens de l'Inde. On voit beaucoup de moutons à grosse queue, mais dont la mauvaise laine n'est presque d'aucun usage. Les pâturages sont pour la plupart très-éloignés de la ville, et avoisinent le pays des Hottentots sauvages; ce sont des Hottentots civilisés qui gardent les troupeaux des paysans; ce peuple est doux, intelligent et docile, et sa misère seule a été cause de la mauvaise réputation qu'il a chez les Européens. J'ai vu au Cap une compagnie de soldats hottentots formée par les Anglais; elle avait une très-bonne tenue.

Il y a dans la colonie du Cap quelques bêtes féroces, telles que le léopard, auquel on fait la chasse, à cause de sa belle peau, et le lion, qui pourtant est moins terrible dans ce pays que dans les déserts du centre et du nord de l'Afrique. Il y a des buffles; les éléphans ont beaucoup diminué en nombre et en grandeur; l'hippopotame a disparu des rivières. On voit beaucoup de singes, des autruches, des faisans, perdrix, etc.

La ville du Cap est assez considérable, et bâtie sur un plan régulier; elle renferme plusieurs rues

spacieuses, des églises, des écoles et un théâtre. Les maisons ont, pour la plupart, des cours et des jardins. Elles sont en général bâties de briques, et n'ont ordinairement qu'un étage pour être moins exposées à la violence du vent : presque toutes sont couvertes d'un jonc fort et épais. Un ruisseau qui descend des montagnes, fournit de l'eau à cette ville et à la citadelle : ce fort, d'une grande étendue, est défendu par une garnison considérable, et renferme un hôpital de marine. Auprès du fort s'étend un vaste jardin public.

Sur la côte de l'est, auprès de la baie d'Algoa, les Anglais ont fondé récemment la colonie d'Albany pour les familles pauvres d'Angleterre. La colonie de Béthelsdorp, composée de Hottentots convertis, est dirigée par des missionnaires moraves. Le *Gnadenthal* est un autre établissement de Hottentots sous la direction des mêmes missionnaires.

Au nord de la colonie du Cap, habitent les Hottentots encore sauvages : ils sont divisés en plusieurs tribus qui diffèrent de teint, et de manière de vivre. La couleur des Hottentots est d'un jaune terne ; ils se frottent la peau avec de la graisse de mouton mêlée avec de la suie, pour se garantir de l'ardeur du soleil et des insectes. Ils sont d'une malpropreté dégoûtante ; ils mangent avec délices les entrailles des bestiaux trempées dans

leur sang, et ils déchirent les viandes avec leurs ongles. Leur habillement consiste en un manteau de peau aussi sale que leur personne, et en hiver ils portent des bottines de cuir. Leurs cabanes ressemblent moins à des maisons qu'à des fours, étant de forme circulaire, et composées de longues baguettes courbées qui soutiennent des nattes de jonc dont le tissu est si serré que la pluie ne peut les pénétrer. Chaque peuplade a son chef qui préside aux assemblées ou les mène à la guerre. Leur principale occupation est le soin des troupeaux de bœufs et de moutons; ces troupeaux fournissent à leur nourriture ainsi qu'à leurs vêtemens, et ils leur servent à acheter des Hollandais le tabac, l'eau-de-vie, et les autres choses dont ils ont besoin. On peut dire qu'ils sont sans religion, puisqu'ils ne rendent aucun hommage à la Divinité; mais ils craignent beaucoup les esprits malfaisans auxquels ils attribuent tout ce qui leur arrive de fâcheux. Malgré leur barbarie, ils exercent volontiers l'hospitalité envers les étrangers. Les riches ont plusieurs femmes. Une veuve qui se remarie est obligée de se couper la jointure du petit doigt; si elle se remarie encore après un second veuvage, on lui coupe la jointure suivante; il lui en coûte ainsi une jointure à chaque nouvel engagement, et si le petit doigt ne suffit pas, on lui coupe les jointures du doigt voisin. Les mariages se célèbrent

chez ces barbares d'une manière aussi bizarre que dégoûtante ; la principale cérémonie consiste dans l'aspersion des mariés avec de l'urine. Cette cérémonie a lieu aussi à l'égard de leurs braves ; on ne peut prétendre à cette qualité qu'après avoir tué un lion, un tigre ou un léopard.

Dans l'intérieur du continent d'Afrique, habitent les Betjouanas, peuple qui vit également de ses troupeaux, comme les deux nations précédentes. Ils ont un teint foncé ; leurs femmes se font remarquer par de beaux yeux et une taille svelte ; la physionomie des hommes même se rapproche de celle des Européens. Les Betjouanas se livrent aussi à la chasse, et mangent toute sorte de viande, même celle des hyènes, et dans les disettes ils n'abhorrent pas la chair humaine ; cependant ils ne touchent jamais aux poissons, qui fourmillent dans les rivières de leur territoire ; on croit qu'ils s'en abstiennent par superstition. Ils boivent habituellement du lait, et fument du tabac : les manteaux qui leur servent de vêtemens se composent d'une quinzaine de peaux de civettes et de chakals cousues ensemble, de sorte à laisser pendre comme des franges les queues et les jambes de ces animaux. Une peau tannée d'antelope forme tout le vêtement des pauvres. Le cuir de girafe sert de chaussure. Pour parure, ils portent des bracelets et des anneaux de cuivre et d'ivoire,

dont le nombre est proportionné au rang des individus. Ils se couvrent le corps de graisse mêlée avec de l'ocre. Il y a assez d'art dans la construction de leurs cabanes, et elles sont mieux aérées que celles des Hottentots. Ils croient à une divinité suprême, mais du reste leurs notions religieuses sont très-bornées. Ils épousent autant de femmes qu'ils ont de troupeaux séparés ; chaque femme est obligée de se construire une cabane, et de labourer la terre pour cultiver du blé, des féves et des melons d'eau. Les femmes font aussi de la poterie tandis que les hommes forgent le fer, tannent le cuir, et gardent les troupeaux.

Un autre peuple que les Hollandais ont appelé Bosjesmen, ou hommes des bois, a fait de fréquentes excursions dans la colonie ainsi que dans le territoire des peuples barbares du voisinage, et s'est rendu redoutable par sa férocité.

Après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, nous commençâmes à longer la côte occidentale de l'Afrique. Nous filâmes rapidement le long de régions immenses et presque inconnues, habitées par des peuples barbares tels que les Namaquas et les Cimbebas. Les ardeurs du climat, l'immensité et la stérilité des déserts, la multitude des animaux dangereux, enfin la férocité de quelques-uns de ces peuples, en ont toujours éloigné les voyageurs; il y a lieu de croire que, quoique ayant

différens noms, presque toutes ces nations se ressemblent pour les mœurs, les coutumes et le teint.

Nous nous éloignâmes ensuite de la côte pour visiter l'île de Sainte-Hélène, située environ sous le 16e degré de latitude méridionale. Cette île fut découverte en 1502 par les Portugais, le jour de Sainte-Hélène, dont ils lui ont donné le nom. L'île était alors déserte, et l'intérieur ne formait qu'une grande forêt de gommiers et d'autres arbres : les Hollandais voulurent s'y établir ; mais les Anglais la leur enlevèrent, et la possèdent encore aujourd'hui. L'île de Sainte-Hélène peut avoir douze lieues de circuit ; elle est haute, montagneuse et entourée de rochers escarpés. Le pic de Diane, élevé de 2692 pieds, domine l'île entière. La plupart des rochers se composent de basalte. Les vallées de l'île présentent, avec les montagnes qui sont couvertes de verdure jusqu'au sommet, des aspects très-pittoresques. Il croît dans l'île du chou-palmiste, du bois rouge, des gommiers dont on extrait la liqueur dite toddy; on y a transplanté des arbres de haute futaie, des arbres fruitiers et des légumes d'Europe. On y entretient des troupeaux de bétail et des chèvres; on prend sur les côtes des huîtres, beaucoup d'espèces de poissons et d'oiseaux aquatiques. Toute la population de l'île consiste en 2,400 personnes, dont les deux tiers sont des nègres. Il passe à Sainte-Hélène environ

cent cinquante bâtimens par an. On y trouve une petite ville avec un fort, et des magasins et comptoirs de la Compagnie des Indes. C'est à l'île Sainte-Hélène que les Anglais envoyèrent Napoléon Bonaparte en 1815, lorsqu'il fut tombé en leur pouvoir. Il y est mort au mois de mai 1821.

Nous ne visitâmes point l'île de l'Ascension, trop éloignée de notre route ; elle dépend aussi de l'Angleterre.

L'île de l'Ascension a été ainsi nommée parce qu'elle fut découverte, en 1508, le jour de cette fête. Comme elle manque d'eau, elle est demeurée long-temps déserte ; mais elle abonde en tortues d'une grandeur prodigieuse, dont la chair est excellente, et c'est ce qui y attire les vaisseaux qui d'ailleurs y trouvent une rade fort sûre. Les Anglais y ont récemment formé un établissement.

Nous revînmes à la côte d'Afrique pour visiter successivement les pays de Benguela, Angola, Congo et Loanda, compris aussi ensemble sous le nom de Basse-Guinée.

Quoique situés dans la zone torride, ces pays sont arrosés d'un grand nombre de rivières ; ils renferment des mines de fer, de cuivre, d'or et d'argent ; le climat y est très-chaud ; l'hiver y est aussi doux que nos plus beaux printemps. Dans quelques endroits on fait deux récoltes : on cultive surtout le millet et la racine de manioc ; la

plupart de nos légumes y croissent, et l'abondance des fruits y est presque générale. Cette vaste région se compose de plusieurs royaumes, la plupart tributaires ou vassaux de celui du Congo, qui est sous la protection du Portugal. En faisant la découverte des côtes d'Afrique, les Portugais étaient parvenus jusqu'au Congo et y avaient introduit le christianisme : dans la suite, des barbares de l'intérieur de l'Afrique ayant pénétré dans le Congo, le ravagèrent et forcèrent le roi à se réfugier dans une île. Ce roi implora alors le secours du Portugal ; les troupes qui lui furent envoyées repoussèrent les barbares dans leurs déserts. Depuis ce temps le Portugal est la seule puissance européenne qui ait des établissemens dans la Basse-Guinée. Les nègres qui l'habitent ont le teint du plus beau noir ; ils se montrent bienveillans envers les Européens. Le roi et les grands sont vêtus à la portugaise, ainsi que les femmes d'un haut rang ; le reste de la nation n'est vêtu que d'un tablier tissu de feuilles de palmier qui descend aux hommes depuis la ceinture jusqu'au genoux, et aux femmes jusque sur les pieds. Celles-ci cultivent la terre, et sont plutôt les esclaves que les compagnes des hommes. Chez tous les nègres l'esclavage est la punition la plus ordinaire des criminels ; mais il y a encore un grand nombre d'esclaves qui s'acquièrent par la guerre ou par le commerce ; dans

le plus fort de la traite, les Portugais traînaient tous les ans plus de quinze mille de ces infortunés en esclavage dans leurs colonies d'Amérique.

Nous fîmes quelques journées par terre, pour nous délasser des longues traversées ; des nègres nous portèrent dans des hamacs attachés à une perche. Les chemins que nous suivîmes n'étaient que des sentiers étroits où deux hommes pouvaient à peine passer de front ; il n'y a pas d'autres routes dans ce pays. La plupart des villages que nous traversâmes n'étaient bâtis que de terre, et les cases couvertes de chaume, n'avaient d'autre ouverture que la porte : nous y mangeâmes d'une sorte de blé noir qui croît spontanément dans ce pays, et qui, étant bouilli avec des patates, forme un mets assez bon. Nous passâmes par de grands bois qui n'étaient pas sans danger à cause des lions, des tigres, des éléphans, des rhinocéros, et d'autres animaux sauvages dont ils sont en partie infestés; heureusement nos porteurs, assez nombreux, étaient armés d'arcs et de flèches ; ils nous sauvèrent de la fureur de deux éléphans accourant sur nous, en mettant le feu aux herbes sèches dont le pays était couvert : le vent poussant la flamme contre ces animaux, les obligea de rebrousser chemin.

La ville de Saint-Salvador où nous arrivâmes

au bout de ce voyage, est située sur une montagne dont les flancs n'offrent au premier abord que des rochers escarpés, mais dont le sommet est un plateau d'environ trois lieues de circuit, rempli d'habitations, et bien cultivé. Quoique cette plaine soit fort élevée, une quantité de sources en fertilisent le sol, qui produit toutes sortes de grains, et qu'ombragent des palmiers, des orangers et d'autres arbres fruitiers dont la verdure est continuelle. Une rivière qui coule au pied de cette montagne en arrose les campagnes voisines, et la quantité de maisons et de jardins dont ses rives sont ornées, y forme un paysage des plus agréables. Saint-Salvador est peuplé d'environ 8 mille blancs et de 30 mille noirs; mais, si l'on y comprend tous les habitans de la montagne, sa population n'est pas moindre de 100 mille âmes: cette capitale est la résidence d'un évêque portugais, et l'on y compte dix à douze églises ou chapelles, avec plusieurs maisons religieuses. Les rues sont larges et bordées de maisons spacieuses, régulières et commodes, mais couvertes de chaume, à l'exception de celles des Portugais: ceux-ci occupent un quartier particulier environné de murailles; ce quartier est séparé du palais du roi par une grande place qui sert de marché. Le palais renferme une multitude d'appartemens, de salles et de galeries très-vastes; quelques pièces en sont

décorées avec assez de magnificence pour le pays, mais le reste n'est orné que de nattes suspendues aux murailles en forme de tapisserie. L'autorité de ce roi est absolument despotique ; sa cour est nombreuse, et il y a un grand nombre d'officiers, de domestiques et d'esclaves : ses troupes sont armées d'arcs, de flèches et de fusils.

La ville de Loanda ou de Saint-Paul, que nous traversâmes, peut être comparée à Saint-Salvador. C'est la résidence du vice-roi ou gouverneur de tous ces établissemens ; elle s'étend en amphithéâtre depuis le sommet d'une colline jusqu'à la mer ; ses fortifications se réduisent à quelques redoutes élevées pour la défense du port ; c'est d'ailleurs une place considérable et une belle ville pour le pays. Les maisons des Européens, au nombre d'environ trois mille, sont construites en pierres et couvertes de tuiles ; mais les logemens des nègres, beaucoup plus nombreux, ne sont que des chaumières. Cette ville est remplie d'églises et de monastères : auprès de la grande cathédrale on voit le palais de l'évêque.

En remettant à la voile, nous portâmes vers le nord, et après quelques jours de navigation, nous nous trouvâmes sur la côte de Guinée. Cette côte immense n'a pas moins de 600 lieues de longueur, et, par son retour vers l'ouest, elle forme

un golfe considérable sur lequel sont situées un grand nombre de peuplades nègres qui, en général, diffèrent peu entre elles.

Les Portugais furent les premiers Européens qui s'établirent dans la Guinée ; ils y apportèrent plusieurs sortes de fruits et de bestiaux, jusqu'alors inconnus dans ce pays. Les Hollandais s'emparèrent ensuite de presque tous leurs établissemens ; mais ils ne purent empêcher la concurrence des Anglais, des Français et des autres nations européennes qui, attirées par l'or et l'ivoire dont cette contrée abonde, ainsi que par le commerce des esclaves, y établirent des forts et des comptoirs ; et c'est sur cette vaste étendue de côtes que les puissances maritimes d'Europe qui possèdent des côtes, se sont pourvues, pendant long-temps, comme dans un marché, de malheureux nègres pour la culture de leurs colonies.

La Guinée, située au milieu de la zone torride, a un climat quelquefois suffocant. Pendant la saison sèche il y tombe à peine quelques rosées; mais dans la saison humide qui dure depuis le commencement de juin jusqu'à la fin de septembre, il y pleut avec une abondance étonnante, surtout dans le mois de juillet, pendant lequel on éprouve des orages, des vents, des éclairs et des tonnerres effroyables. C'est cependant dans cette saison que l'on cultive les terres. Le bord de la

mer est rarement fertile à cause des sables, des vents et des parties salines dont l'air et la terre sont imprégnés ; mais au-delà de cette lisière, on aperçoit souvent de belles terres; quelques-unes sont si bien cultivées qu'on les prendrait pour des jardins. Elles produisent en abondance du riz, du maïs, du millet, du manioc; et la végétation y est si prompte, que dans l'espace de trois mois on laboure, on sème et on moissonne. Les cannes à sucre y croissent spontanément; le coton, l'indigo, le tabac, y prospèrent. La verdure continuelle des arbres et leur variété répandent de grands agrémens sur les paysages. Il y a des forêts de gommiers ; on y voit des bosquets de palmiers, de palétuviers, de cocotiers, de papayers, d'arbres à beurre, d'ananas, d'arbres à épices, d'orangers, de citronniers et d'autres arbres fruitiers. Mais le plus remarquable des végétaux de la Guinée, c'est le *baobab*, véritable géant du règne végétal. Ayant débarqué sur une plage de la Guinée, nous vîmes plusieurs familles de nègres, mais pas une chaumière ; à la fin nous nous aperçûmes qu'elles entraient et disparaissaient dans des arbres d'une grosseur prodigieuse, comme nous n'en avions vu nulle part. Curieux de savoir ce qu'elles étaient devenues, nous en suivîmes une, et ce fut alors que nous apprîmes à connaître ces végétaux mons-

trueux, dont le tronc a une circonférence d'une centaine de pieds, tandis que tout l'arbre n'est haut que de quatre-vingts pieds. Lorsque les nègres veulent s'établir dans un baobab, ils y pratiquent une ouverture et enlèvent l'espèce de moelle qui remplit tout l'intérieur de l'arbre; ils allument un feu pour sécher les parois qui se couvrent ensuite d'une écorce lisse, et dans cet état l'arbre continue de verdir et de fleurir comme si on ne l'avait pas creusé. La vie du baobab paraît durer des milliers d'années.

Ce n'est pas seulement le logis qu'il fournit aux nègres; son fruit, appelé pain de singes, donne de bonnes amandes et une pulpe dont on fait une boisson acide; on la réduit aussi en poudre, ainsi que les feuilles sèches; la poudre de ces feuilles se mêle à presque tous les mets des nègres pour les assaisonner; le calice des fleurs leur sert de tabac à fumer; ils font une décoction de l'écorce gommeuse du baobab; enfin, la racine de l'arbre est un purgatif.

La fleur du boabab, qu est d'une blancheur éclatante, s'ouvre au lever du soleil, et se referme à la nuit tombante; elle contient une grosse capsule qui, étant coupée en deux, ainsi que sa tige, fournit deux cuillères naturelles. Des aigrettes, des perroquets et d'autres oiseaux d'un plumage

brillant nichent dans le feuillage de ces arbres gigantesques.

La Guinée n'a que du bétail chétif, dont la chaire est de mauvaise qualité; les moutons ont du poil au lieu de laine, tandis que les hommes ont de la laine au lieu de cheveux. Les nègres entretiennent des oiseaux trompettes, des oies d'Égypte, des pintades. Ils sont quelquefois affligés d'une maladie causée par des vers longs et minces qui s'introduisent dans la peau.

On rencontre un grand nombre d'animaux sauvages, tels que buffles, éléphans, dont l'ivoire est très-recherché; lions, singes, gazelles, etc. Il y a des serpens de diverses espèces et de différentes grosseurs, d'énormes lézards appelés *tupinambis*, et de grosses fourmis qui, marchant en troupe, font de grands ravages. Les poissons et les coquillages offrent sur les côtes une ressource abondante aux habitans.

La Guinée possède de riches mines d'or, et plusieurs rivières charrient des parcelles de ce métal précieux, un des principaux articles d'exportation.

Nous passâmes rapidement entre les îles du golfe de Guinée, dont quelques-unes sont bien cultivées; nous débarquâmes en Guinée sur la côte de Benin. C'est un des principaux royaumes des nègres.

La capitale, qui porte le même nom, est une grande ville située au milieu d'une plaine délicieuse; ses rues larges sont bordées de maisons bien alignées et bâties en terres, qui n'ont ordinairement qu'un étage; celles des grands sont plus élevées. Cette ville est environnée de fossés, de palissades; une grande partie de son enceinte forme l'emplacement du palais, assemblage confus de bâtimens, de cours, de jardins, de galeries, de magasins et d'écuries. Le roi de Benin, très-puissant, exerce un pouvoir absolu sur ses sujets, ou plutôt ses esclaves; il se montre rarement en public. D'après un usage cruel qui existe malheureusement dans plusieurs états nègres, lorsqu'il meurt, on tue et on enterre avec lui un grand nombre de gens pour l'accompagner et le servir dans l'autre monde; cette affreuse coutume a pareillement lieu à la mort des grands.

C'est au cap Formose que le Niger, appelé ici le *Quorra*, et dont le cours a été un mystère pour les géographes anciens et modernes, se jette dans la mer après avoir arrosé Tombouctou, Yaourie, Boussa et d'autres villes habitées par des noirs.

Après le pays de Benin, les côtes de la Guinée prennent divers noms, d'après les objets que les Européens y achetaient autrefois le plus communément. C'est d'abord la côte des Esclaves, appelée

ainsi à cause du trafic de nègres que l'on y faisait. L'esclavage est général dans tous les états nègres : on y condamne des prisonniers de guerre, des criminels ou des débiteurs insolvables; beaucoup de nègres sont aussi victimes de la cupidité de leurs parens. Dans les disettes, ce spectacle affligeant se renouvelle souvent, et la promesse de quelques verres d'eau-de-vie est quelquefois capable de produire les mêmes effets.

La côte d'Or qui succède à celle des Esclaves abonde ou trafique plus en or que les autres parties de la Guinée, et c'est de cet or que les Anglais ont d'abord frappé ces pièces de monnaie qu'ils ont appelées *guinées*.

Les nègres creusent la terre pour trouver le sable qui contient de l'or; ils l'en retirent par des lavages. C'est particulièrement du royaume d'Achantie que vient l'or vendu sur la côte d'Or. Les Anglais qui possèdent sur cette côte le fort de Cape-Coast, ont établi des relations avec le royaume que je viens de citer, et dont la capitale, Comassie, renferme 100 mille âmes. Le roi d'Achantie a, comme les autres rois nègres, un pouvoir absolu; les sacrifices d'esclaves sont fréquens dans ce pays; on immole un ou plusieurs esclaves dans la plupart des cérémonies publiques. A la cour, l'or, les perles et les pierres fines couvrent les vêtemens du

roi et de ses courtisans; les étoffes les plus précieuses de l'Europe entrent aussi dans leur costume. Il paraît que le peuple d'Achantie tire en partie l'or de contrées encore plus éloignées de la côte.

Le Dahomé, autre royaume puissant, est voisin de celui d'Achantie, et gouverné aussi despotiquement.

Après la côte d'Or on trouve celle d'Ivoire, à laquelle la quantité de dents d'éléphans qu'on y vend a fait donner ce nom. Enfin, la partie la plus occidentale de la Guinée se nomme la côte de Malaguette, du nom d'une espèce de poivre dont le pays abonde. La plante qui produit ce poivre est faible et rampante, à moins qu'elle ne s'attache à quelque tronc d'arbre; son fruit est renfermé dans une gousse, contenant une quantité de graines de couleur rougeâtre, blanches en dedans, mais qui ne sont ni aussi grosses, ni aussi rondes que le poivre de l'Inde.

Les habitans de ces différentes côtes, quoique semblables par la noirceur de leur teint et à bien d'autres égards, ont néanmoins des mœurs, des usages et des superstitions qui les distinguent. Le christianisme a pénétré chez quelques-uns; il y en a qui font profession du mahométisme, mais le plus grand nombre est idolâtre. Dans quelques tribus, chaque famille a ses dieux appelés *fétiches*;

c'est souvent un arbre, un fagot, une jarre, une pierre ou quelque autre chose inanimée qui fait l'objet de leurs hommages ; dans d'autres pays ils adorent une sorte de serpens non venimeux, qui ne poursuivent que les animaux nuisibles. Les nègres les ont tellement en vénération, que quiconque en tuerait un, s'exposerait à toute la fureur du peuple. Indépendamment de ces superstitions, les nègres sont fort adonnés à la magie ; beaucoup d'entre eux vivent encore dans la plus grande barbarie, et sont même anthropophages. Les Européens leur ont communiqué l'usage des armes à feu, ainsi que les liqueurs spiritueuses ; mais du reste, nos arts ont fait peu de progrès parmi eux : la plupart de leurs villes ressemblent à peine à nos villages. Cependant, il y a des peuplades de nègres qui montrent une grande intelligence ; d'autres paraissent stupides. Presque tous les nègres aiment la danse à la fureur.

Nous passâmes à Sierra-Leone, colonie anglaise où l'on s'attache avec succès à civiliser les nègres ; elle renferme 20 mille âmes : c'est en 1787 qu'elle fut fondée par une compagnie de marchands anglais, qui achetèrent le terrain du roi Tom, chef des nègres Tommanys ; ces marchands cédèrent ensuite leur établissement au gouvernement anglais. Tom, jaloux de la prospérité de la colonie, vint avec les nègres Mandingues pour la détruire,

s'empara du fort, et massacra beaucoup d'habitans ; mais les Anglais reprirent leur possession, repoussèrent les nègres dans l'intérieur, et étendirent beaucoup leur colonie.

La ville de Sierra-Leone est bâtie sur la rive droite de la rivière de ce nom, et au pied d'une chaîne de montagnes ; elle renferme une population de 5 mille âmes. On exporte du port de l'ivoire, de la cire, de l'huile de palme, du bois de construction. Les nègres qu'on a délivrés de l'esclavage sont répandus dans des villages, où on accorde un petit terrain à chaque ménage ; .Ces villages sont dirigés chacun par un missionnaire anglais. L'ancienne résidence du roi Tom porte maintenant le nom de Kingstown. Nous vîmes à Sierra-Leone des écoles bien tenues, et des troupes nègres, organisées à l'européenne.

CHAPITRE III.

Iles Bissagos. — Ile Gorée. — Cap-Vert ; nègres yolofs. — Ile Saint-Louis. — Forêts de gommiers sur le Sénégal. — Nigritie ; nègres mandingues. — Cap-Blanc. — Retour en Europe. — Port de Toulon, Marseille, Aix, Arles, Tarascon, Nîmes, Avignon, Valence, Lyon, Dijon, Auxerre, Sens. — Fin des voyages.

Nous traversâmes ensuite l'archipel des îles Bissagos, puis nous passâmes à l'embouchure de la rivière de Gambie qui arrose le puissant royaume de Gambie, et nous mouillâmes à l'île de Gorée, colonie française, qui n'est qu'un rocher très-élevé ; mais elle a un port excellent, et très-commerçant, à cause du voisinage de la côte et des îles du Cap-Vert. Elle renferme 5 mille habitans. Le Cap-Vert est à peu de distance de l'île. Ce cap est également bien habité ; les nègres qui l'occupent sont des Yolofs. Une école française établie depuis peu à la Gorée répandra probablement des germes de civilisation chez ces nègres, qui sont gouvernés par une espèce de sénat, et ont des marabouts ou prêtres musulmans. Ils vendent du *morfil* ou ivoire et

de la cire ; ils cultivent la terre , et entretiennent du bétail d'une belle race : nous ne les vîmes guère durant la journée ; mais la nuit ils chantèrent et dansèrent sur le rivage. Les parages du Cap-Vert sont très-poissonneux ; dans les campagnes on voit des léopards , des hyènes rayées , des singes qui font beaucoup de tort aux moissons , des gazelles , des lièvres , des porcs-épics , ainsi qu'une foule d'oiseaux aquatiques , entre autres des pluviers dorés , des grues dorées , des hérons gigantesques , et de grands pélicans.

Au nord du Cap-Vert on trouve uneautre colonie française , celle de Saint-Louis , établie dans une petite plaine à l'embouchure de la rivière du Sénégal. C'est une ville de 10 mille habitans , dont une grande partie se compose de nègres mahométans , qui habitent des cases de roseaux. Les Européens occupent des maisons bâties en pierres et argile , qu'on est obligé de couvrir toujours d'une couche de chaux , pour les empêcher de tomber en poussière. La ville a un bon port , un hôtel du gouvernement , et un fort. Saint-Louis était autrefois le grand entrepôt du commerce des gommes, que les marchands français achetaient aux peuplades maures, qui habitent le voisinage des grandes forêts de gommiers , au nord du Sénégal. Ce commerce a beaucoupperdu de son activité par suite des guerres. L'arbre qui produit la gomme est une sorte d'aca-

cia assez petit, toujours vert ; l'activité de sa séve la fait passer au travers de l'écorce, et en s'épaississant au soleil elle forme la gomme dont on fait deux récoltes par an, l'une en mars et l'autre en décembre. Cette gomme sert de nourriture aux nègres et aux Maures, et est quelquefois leur unique subsistance dans leurs voyages.

A l'est de la Guinée s'étend la Nigritie, dont j'ai déjà fait mention dans mes voyages par l'Afrique septentrionale. Du côté de la Guinée la Nigritie renferme des pays parfaitement cultivés où l'on fait de belles récoltes de riz, de millet, de maïs et de tabac ; les melons d'eau y croissent en abondance, ainsi que divers autres fruits ; mais la fécondité de la terre n'empêche pas que le pays ne soit quelquefois désolé par la famine : les nègres, naturellement paresseux, ne tirent pas de leur sol tout ce qu'il devrait produire, et les sauterelles y causent, dans certaines années, des ravages considérables. On y récolte aussi la gomme appelée gomme de Sénégal, parce que c'est de l'embouchure de ce fleuve qu'on l'expédie en Europe.

La Nigritie abonde en mines d'or, d'argent et de cuivre ; elle a des animaux de toutes espèces, depuis le lapin jusqu'à l'éléphant : il s'en trouve aussi de cruels et dangereux, tels que des lions, des tigres, des léopards ; les rivières sont infes-

tées de crocodiles. Les peuplades nègres entretiennent une quantité de bestiaux, de troupeaux, et de volailles. Les autruches sont fort communes dans ce pays ; l'on en rencontre souvent des troupes considérables le long des rivières ; elles ont ordinairement sept à huit pieds de haut, et leurs œufs pèsent jusqu'à quinze livres. Cet animal, ou plutôt cet énorme oiseau, ne vole pas ; ses ailes lui servent seulement à courir avec une vitesse étonnante ; ses belles plumes sont un objet de commerce et de parure en Afrique comme en Europe.

Entre les différentes nations qui peuplent la Nigritie, une des plus nombreuses est celle des Mandingues, dont la capitale est Songo, ville qui, comme la plupart des villes nègres, est bâtie en terre et en paille ; c'est la résidence d'un roi puissant ; cependant son palais n'est rien moins que magnifique.

Nous nous dirigeâmes ensuite le long de la côte du grand désert de Sahara sur le Cap-Blanc, auprès duquel est la petite île d'Arguin ; dans ces parages, les poissons abondent, et les pêcheurs des îles Canaries y viennent tous les ans faire leurs salaisons.

Nous longeâmes ensuite la côte de Maroc ; nous entrâmes par le détroit de Gibraltar dans la Méditerranée. Nous touchâmes à Ceuta, port espagnol,

en Afrique, puis nous cinglâmes à voiles déployées vers la France. Quelle joie fut la mienne lorsqu'après une absence d'environ dix ans, je m'approchai enfin de la patrie, et lorsque les côtes de Provence se montrèrent dans le lointain ! je ne pus me rassasier du plaisir de les contempler, et quand nous entrâmes dans le port de Toulon, je fus impatient de débarquer, et de saluer cette terre natale où je devais trouver le repos, et que je me promettais bien de ne plus quitter. Je pris congé de mes compagnons dont je n'avais eu qu'à me louer pendant ce long voyage. Le commandant avait récompensé mon zèle et mon faible talent de manière à me mettre à même de retourner commodément dans le sein de ma famille. Mais je brûlais d'envie d'embrasser mes parens, et je ne voulus donner au voyage par le midi de la France, que le temps nécessaire pour visiter les objets les plus remarquables.

Toulon est un des ports militaires de la France ; il est divisé en deux parties, dont l'une est destinée au commerce, et l'autre à la marine royale ; des forts et des batteries protégent cette place maritime, où se trouvent réunis un grand arsenal, un lazaret, un bagne pour 5,000 forçats, une corderie, un bassin pour le radoub, des chantiers, etc.

La ville de Toulon, siége d'une sous-préfecture du département du Var, est bien bâtie ; j'y re-

marquai l'hôtel-de-ville, le quai, la citadelle, les fontaines et la salle de spectacle. Elle renferme vingt-sept mille âmes. Je vis cultiver, dans les environs, des vignes, des oliviers et de beaux arbres fruitiers. La ville d'Hières, à quatre lieues de Toulon, est renommée pour son beau climat, et pour ses oranges et olives.

Je me rendis par terre à Marseille, un des plus grands ports de France, et une des plus anciennes villes du royaume, puisqu'elle a été fondée par une colonie de Phocéens. Le coup d'œil qu'on jette du haut des collines arides des environs, sur cette grande ville et sur son port, est magnifique; et si l'on fait abstraction du quartier appelé la Cité ou Vieille-Ville, l'intérieur de Marseille répond à cette belle apparence du dehors. La Ville-Neuve est traversée par une longue et grande rue, à laquelle aboutissent d'autres rues droites, munies de trottoirs, et bordées de belles maisons. On voit de nombreuses fabriques de savon, d'huile d'olive, d'étoffes de toute espèce, de coraux, de bonnets destinés pour le Levant, de bijouterie, de chapeaux, de cuirs et maroquins, des raffineries de sucre, des magasins de vins, d'olives, de fruits secs et confits, ainsi que de poissons salés. J'allai à la bourse qui se tient au rez-de-chaussée de l'hôtel-de-ville, un des principaux édifices de la ville : j'y vis des Grecs, des Turcs, et des gens d'autres

nations du Levant dont les costumes formaient un contraste avec ceux des Français. C'est surtout au port que le mouvement du commerce présente un spectacle agréable ; le commerce de Marseille était beaucoup déchu au commencement de ce siècle ; mais il se relève avec éclat depuis l'affranchissement de la Grèce et la conquête d'Alger. Parmi les îles situées dans le port, on distingue celle du château d'If. Sur la côte est placé, depuis les ravages de la peste de 1720, le lazaret, où les passagers et équipages des bâtimens venant des contrées infectées de la peste ou de la fièvre jaune, sont obligés de faire quarantaine, sans pouvoir communiquer avec les gens du dehors.

Marseille a une ancienne cathédrale et des églises pour divers cultes, des hospices et hôpitaux, et des salles de spectacle. Cette ville, qui renferme 145,000 âmes, est le chef-lieu du département des Bouches-du-Rhône, nommé ainsi parce que c'est sur la côte du département que le Rhône se jette dans la Méditerranée par deux larges embouchures. De grands étangs et marais salans reçoivent sur la côte l'eau de cette mer. Les oliviers prospèrent dans ce pays, quoique moins qu'autrefois. On y fait de bons vins, surtout à la Ciotat et à Cassis. Les fleurs et les fruits font, par leur variété, un des charmes de la Basse-Provence ; cependant le sol est nu dans les campagnes, et brûlé par le soleil. On pêche sur la côte

du thon, des sardines, des anchois, et un poisson appelé *mulet*.

Je passai à Aix, ville ancienne, entourée d'oliviers; elle a des eaux thermales, et fait un grand commerce d'huile d'olive et de fruits secs; Aix était autrefois le siége du parlement de Provence; on y voit de beaux hôtels, une cathédrale, et une belle promenade. La ville renferme un peu au-delà de 22 mille âmes, et c'est aujourd'hui le siége d'une sous-préfecture du département des Bouches-du-Rhône, d'un archevêché et d'une académie.

Je me rendis d'Aix à la ville d'Arles, autre sous-préfecture du même département. Cette ville ancienne, située sur le Rhône, n'est pas belle; mais on y voit avec intérêt plusieurs antiquités romaines; la cathédrale et l'hôtel-de-ville méritent aussi d'être vus.

Dans toute la contrée, on aperçoit des vignes, des oliviers, des plantations de mûriers; je rencontrai des troupeaux considérables de bêtes à laine qui se rendaient à la plaine caillouteuse, connue sous le nom de la crau d'Arles. On me proposa de voir un combat de taureaux; mais je ne crus pas devoir m'arrêter un jour de plus pour ce divertissement que j'avais vu en Espagne, et je passai le Rhône à Tarascon, pour entrer dans le département du Gard par Beaucaire, ville située vis-à-vis de Tarascon, et renommée pour sa grande foire qui se tient en été.

Nîmes, chef-lieu du département, m'intéressa particulièrement pour ses antiquités. J'allai voir la Maison-Carrée, qui paraît avoir été un temple romain, ainsi que le temple de Diane, la belle fontaine, et l'Amphithéâtre. Cette ville, située sous un climat agréable, et peuplée de 41 mille âmes, fabrique beaucoup de soieries, et l'on élève aux environs une innombrable quantité de vers à soie.

Je fis une petite excursion dans le département de l'Hérault, pour voir la ville de Montpellier, située dans une belle plaine à quelques lieues des Cévennes, et remarquable par son école de médecine, ses fabriques de vert de gris, de liqueurs, etc.; on exporte de cette partie du Languedoc traversée par la rivière d'Hérault, de très-bons vins.

Je passai par Avignon, ancienne ville des papes, sur le Rhône, et aujourd'hui chef-lieu du département de Vaucluse, auquel la belle fontaine de Vaucluse, qui jaillit du pied d'un grand rocher, a donné son nom : on récolte dans ce département beaucoup de soie. Je vis à Orange un arc de triomphe romain. Je remontai le Rhône le long du département de la Drôme, qui fournit de bons vins; Valence, son chef-lieu, est une ville de 8 mille habitans, ancienne, mal bâtie, et pourvue d'une citadelle et d'un évêché.

Je traversai le département de l'Isère, où je ne pus voir que la sous-préfecture de Vienne, le chef-

lieu, Grenoble sur l'Isère, étant trop éloigné de ma route. Vienne est une ville ancienne qui renferme quelques débris d'édifices romains, du reste elle est mal bâtie : on exploite dans un faubourg de la ville une mine de plomb.

Lyon, chef-lieu du département du Rhône, mérite d'être compté au rang des premières villes de France, tant pour sa population qui est de 145 mille habitans, sans compter les faubourgs ; que pour ses manufactures, surtout celles de soieries, de bonneterie, chapellerie, et d'étoffes de coton. Située au confluent du Rhône et de la Saône, elle commerce par ces deux rivières avec les autres parties de la France : des quais superbes longent le cours du Rhône. J'allai voir la cathédrale gothique, auprès de laquelle est situé l'archevêché. L'hôtel-de-ville sur la place des Terreaux, et le grand hôpital font honneur à cette riche ville de commerce. Je visitai le musée, la bibliothèque publique, le grand théâtre, l'hôtel des monnaies, l'école vétérinaire, et d'autres établissemens publics. Plus de 20,000 métiers travaillent à faire des soieries pour les classes riches et moyennes de la France et de l'étranger. Aussi les ouvriers forment une partie considérable de la population ; il faut la ménager.

Je traversai rapidement le département de Saône-et-Loire, où je vis des vignobles sans nombre, ainsi que dans celui de la Côte-d'Or. Par Châlons-

sur-Saône, et Beaune, renommé pour ses bons vins, j'arrivai à Dijon, ville bien bâtie et chef-lieu de la Côte-d'Or; c'était autrefois la résidence des ducs de Bourgogne, et puis le siége du parlement de cette province. L'ancien palais qui renferme le musée est le principal édifice de la ville située dans une plaine agréable.

Je traversai Auxerre sur l'Yonne, chef-lieu du département auquel cette rivière donne son nom. Auxerre fait commerce de vins, de bois et de charbon; les deux derniers articles viennent des forêts de la Nièvre, et descendent l'Yonne, et puis la Seine jusqu'à Paris. Auxerre a une cathédrale gothique et un quai bien bâti.

Je passai par Sens, ville avec une belle cathédrale, sur l'Yonne, et par Melun sur la Seine, chef-lieu du département de Seine-et-Marne. Je me retrouvai enfin à Paris, d'où mon étourderie m'avait fait partir dix ans auparavant. Au lieu de m'y arrêter, je me hâtai d'arriver à la campagne où demeurait ma famille. Jugez de la surprise de mes parens quand ils me virent arriver tout-à-coup dans un moment où ils ignoraient ce que j'étais devenu, et si je vivais encore; ils furent encore bien plus surpris quand je leur dis que je venais de faire le tour du monde, et que je revenais riche en connaissances, mais avec la bourse aussi peu garnie que lors de mon départ Mon père, dont la bonté m'é-

pargna tous les reproches que j'avais si bien méritées, me surprit à mon tour en m'apprenant que j'avais amélioré beaucoup, peut-être sans m'en douter, la situation de notre famille. Les démarches que j'avais faites à la Jamaïque, pour réclamer les fonds appartenant à mon père, avaient donné lieu à une correspondance que ma famille avait poussée avec activité; il s'en était suivi la restitution d'une somme assez considérable que mon père avait employée sur-le-champ à agrandir et à améliorer ses terres. J'étais l'aîné de mes frères et sœurs; trop âgé pour reprendre mes études de droit, dont, je l'avoue, ma mémoire n'avait pas retenu grand' chose, je me décidai, suivant l'avis de mon père, à me livrer à la direction des travaux agricoles; après tant de voyages et de courses, je me félicitai de goûter le repos au sein de ma patrie et de ma famille, et de posséder un coin de terre, où je pusse me rappeler, après les travaux de la journée, mes aventures et tout ce que j'ai vu dans mes voyages. Je me suis marié; je suis devenu père à mon tour; et pour dispenser mes enfans de courir le monde, et pour les empêcher de faire les mêmes folies que moi, j'ai mis par écrit tout ce qui m'est arrivé à la suite d'une première étourderie de jeunesse.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LIVRE TROISIÈME.

AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

CHAP. Ier. — L'Abyssinie. Mœurs des habitans; leurs rois. — Pays africains à l'ouest de l'Abyssinie. — Côtes d'Adel, Zanguebar, etc. — La Nubie. — Commerce des esclaves. — Ports de Massuab et Suakem. — Cours du Nil. — Les Barabras. — Temple d'Ipsamboul. — L'Égypte. — L'Ancienne Thèbes. — Débordemens périodiques du Nil. — Le Caire, capitale de l'Égypte. — Les Pyramides. — Ancien lac Mœris. — Le Delta. — Rosette. — Alexandrie. — La Barbarie. — Tripoli. . . . . page 1

CHAP. II. — Tunis, — Ruines de Carthage. — Alger. — Esclaves chrétiens. — Naufrages sur la côte de Barbarie. — Esclavage dans le désert de Sahara. — Caravane de Tombouktou. — Pays de Tafilet. — L'ancienne Mauritanie. — Royaume de Maroc et de Fez. Ville de ce nom. — Délivrance de l'esclavage arabe. — Port de Mogador. — Embarquement pour l'Amérique. — Iles Canaries. — Madère. — Méridien de l'île de Fer. — Iles Açores. 27

LIVRE QUATRIÈME.

L'AMÉRIQUE.

CHAP. Ier. — Découverte de cette partie du monde. — Les Antilles. — Climat, productions, maladies dans ces îles. — Peuple Caraïbe. — Martinique. — Guadeloupe. — Porto-Ricco. — Saint-Domingue. — La Jamaïque. — Cuba. — Port de la Havane. . page 53

CHAP. II. — Entrée dans le Mississipi. — La Louisiane. — La Nouvelle-Orléans. — Espèce de servitude introduite par des armateurs. — Cours du Mississipi. — Ville de Natchez. — Maisons flottantes. — État de Missouri. — Ville de Saint-Louis. — Savanes de Missouri. — États d'Indiana et d'Ohio. — Ville de Cincinnati. — Lac Supérieur. — Lacs Érié et Ontario. — Chute de Niagara. 77

CHAP. III. — Voyage par le Canada. — Français de ce Pays. — Québec, capitale du Canada. — Tribus sauvages; leurs mœurs, leur religion, leurs guerres. — Chasse aux animaux à fourrure. — Hameaux bâtis par les castors; instinct remarquable de ces animaux. — Le Labrador. — Baie d'Hudson. — Aurores boréales. — Sauvages de la baie d'Hudson. — Terre-neuve. — Hiver dans cette île. — Chiens de Terre-neuve. — Hiver des régions arctiques. 98

CHAP. IV. — Recherches d'un passage par mer au nord-ouest de l'Amérique. — Confédération américaine. — Port de Boston. — Rhode-Island. — Le *toad*, poisson singulier. — Ville et état de New-York. — Philadelphie. — Baltimore. — Penn, fondateur de la Pensylvanie. — Origine des États-Unis. —

Émigrations des Européens pour ces états. — Liberté dont jouissent les États-Unis. — Washington. — La Virginie. — Pont naturel. — Les deux Carolines. — Charlestown. — La Floride. — Iles Lucayes et Bahama . . . . . page 120

Chap. V. — Amérique méridionale. — Terre-Ferme. — Carthagène. — Sainte-Marthe. — Caraccas. — Venezuela. — Ile Marguerite. — Ile de la Trinité. Colibris. — Habitations suspendues des Indiens Guairaouns. — Cours de l'Orénoque. — La Guiane. — Sauvages de ce pays. — Serpens énormes. — Chauve-souris. — La gymnote ou anguille électrique. — Cayenne ; fruits et bois de cette colonie. — L'aï ou le paresseux. — Cours du fleuve des Amazones 135

Chap. VI. — Le Brésil. — Sauvages de l'intérieur. — Végétaux et animaux de ce pays. — Province de Séara. — Les Sertanéjos. — Pernambouc. — Ville de Saint-Salvador. — Port de Bahia. — Province des Minas-Géraes. — Mines d'or et de diamans. — Ruisseaux qui charrient des topazes. — Villa-Ricca. — Rio-Janéiro, capitale du Brésil. — Saint-Paul. — Ile de Saint-Sébastien. — Ile Sainte-Catherine. — Fleuve de la Plata. — Mines du Potosi. — Ville et république de Buénos-Ayres. — Ville de Potosi. — Le Paraguay. — Ancien gouvernement de Buénos-Ayres. — Productions du Paraguay. — Le Tucuman. 152

Chap. VII. —Nouveau-Chili. —Iles Chiloé. —Les ports de Valdivia et de la Conception. — Le Chili. — Les sauvages Araucans. — Ville de Sant-Iago. — Iles de Juan-Fernandez et Masa-Fuero. — Le Pérou ; ses richesses métalliques. — Ville de Lima. — Cusco.

— Mines de Huancavelica. — Truxillo, Port de Guayaquil. — Le Chimboraço. — Le volcan de Cotapaxi. — Ville de Quito. — Isthme et ville de Panama. — Pêche des perles. . . . . page 180

Chap. VIII. — Le Mexique; productions végétales de ce pays. — Port d'Acapulco. — Ancienne république de Tlascala. — Pyramide de Cholula. — Ville de Mexico. — Peuple mexicain. — Villes de Guanaxuato et de Guadalaxara. — Nouveau volcan de Porullo. — Le Nouveau-Mexique. — Presqu'île de Californie. — Côte de Honduras 202

LIVRE CINQUIÈME.

ILES DE LA MER DU SUD.

Chap. Ier. — Iles Sandwich. — Les Marquises. — Nouvelles-Marquises. — Tatouage des insulaires de Noukahiva. — Iles-Basses, ou Archipel dangereux. — Ile Pitcairn; histoire de cette colonie. — Ile de Pâques; ses statues colossales. — Iles de la Société. — Otahiti. — Archipel des navigateurs. — Iles des Amis. — Tonga. — Iles Mulgraves et Carolines. — La Nouvelle-Guinée. — Nouvelle-Irlande et Nouvelles-Hébrides 225

Chap. II. — Nouvelle-Zélande. — Nouvelle-Hollande; animaux et plantes de cette île. — Sauvages de la Nouvelle-Hollande. — Nouvelle-Galles méridionale. — Port Jackson. — Ville de Sidney. — Terre Van-Diemen 249

LIVRE SIXIÈME.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

CHAP. Ier. — Iles Séchelles; leurs productions. — Ile-de-France. — Ouragan. — Ile de Bourbon. — Madagascar. — Ile de Mozambique. — Le Monomotapa. — Sofala. — La Cafrerie . . . . . page 266

CHAP. II. — Cap de Bonne-Espérance. — Ville du Cap. — Hottentots. — Les Betjouanas et les Bosjesmen. Les Namaquas. — Ile Sainte-Hélène. — Ile de l'Ascension. — La Basse-Guinée. — Le Congo ; esclavage des nègres. — Ville de Saint-Salvador. — La Guinée. — L'arbre *baobab*. — Pays de Benin. — Côtes des Esclaves, d'Or, d'Ivoire. — Colonie de Sierra-Leone. 280

CHAP. III. — Iles Bissagos. — Ile Gorée. — Cap-Vert; nègres yolofs. — Ville de Saint-Louis. — Forêts de gommiers sur le Sénégal. — Nigritie; nègres mandingues. — Cap-Blanc. — Retour en Europe. — Port de Toulon; Marseille, Aix, Arles, Tarascon, Nîmes, Montpelllier, Avignon, Valence, Lyon, Dijon, Auxerre, Sens. — Fin des voyages 303

FIN DE LA TABLE.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

ERRATA.

Tome I :

Pag. 328, lig. 20, *au lieu de :* ces diamans ne sont pas les seules richesses du pays, *lisez :* ce n'est pas la seule richesse du pays.

Pag. 352, lig. 24, *au lieu de :* par le pays des Seiks et celui de Lahor, *lisez :* par le royaume de Lahor appartenant aux Seiks.

Tome II :

P. 46, l. 4, *au lieu de :* Modgador, *lisez :* Mogador.

P. 65, l. 13, *au lieu de :* ces insulaires, *lisez :* les insulaires.

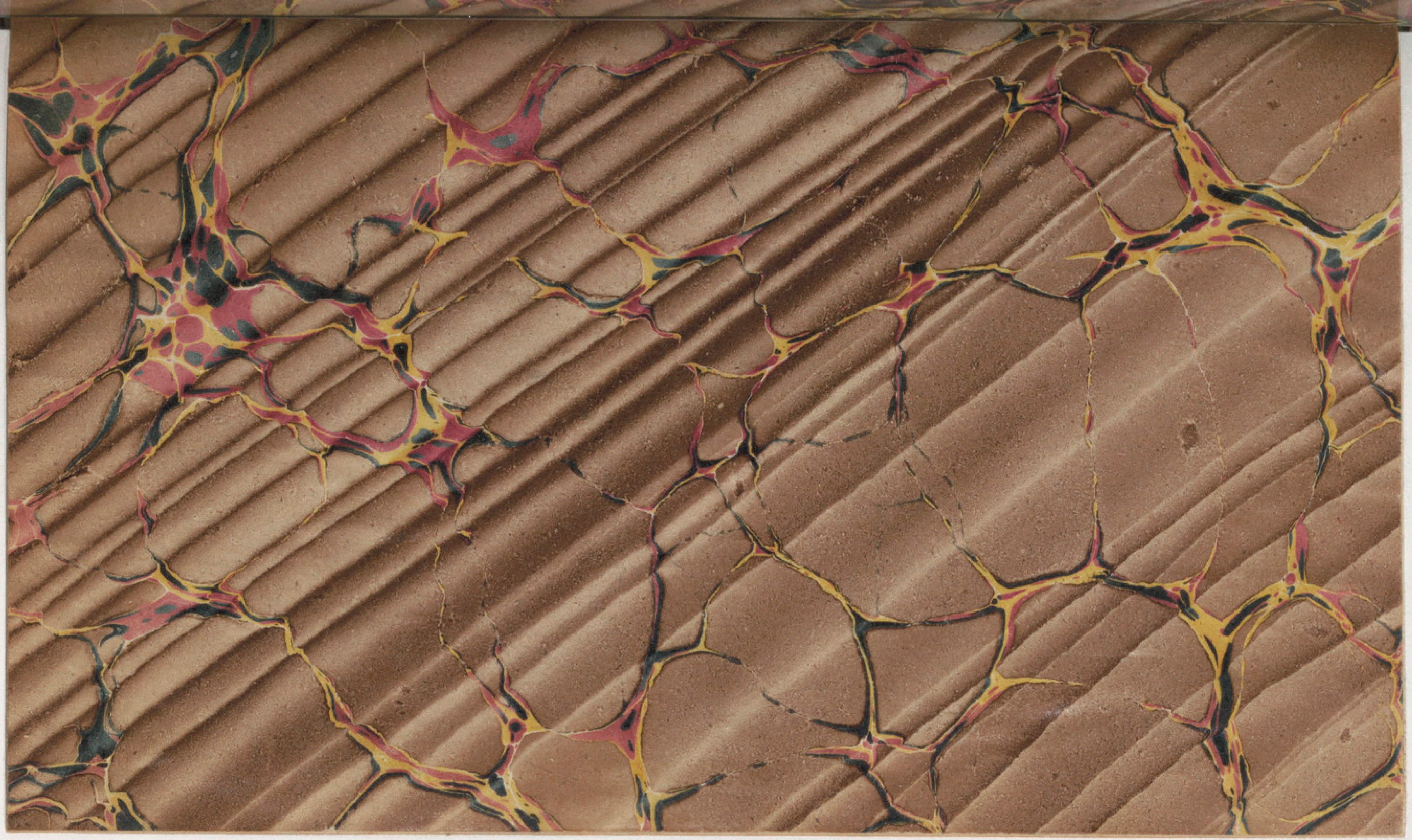
P. 133, l. 16, *au lieu de :* 120,000, *lisez :* 210,000.

P. 162, l. 17, *au lieu de :* climats tropiques, *lisez :* pays tropicaux.

P. 173, l. 15, *au lieu de :* de chaque habitant, *lisez :* à tous les habitans.

P. 239, l. 10 et ailleurs, *au lieu de :* La Peyrouse, *lisez :* La Pérouse.

P. 279, l. 17, *au lieu de :* vêtent, *lisez :* vêtissent.



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 03232744 8